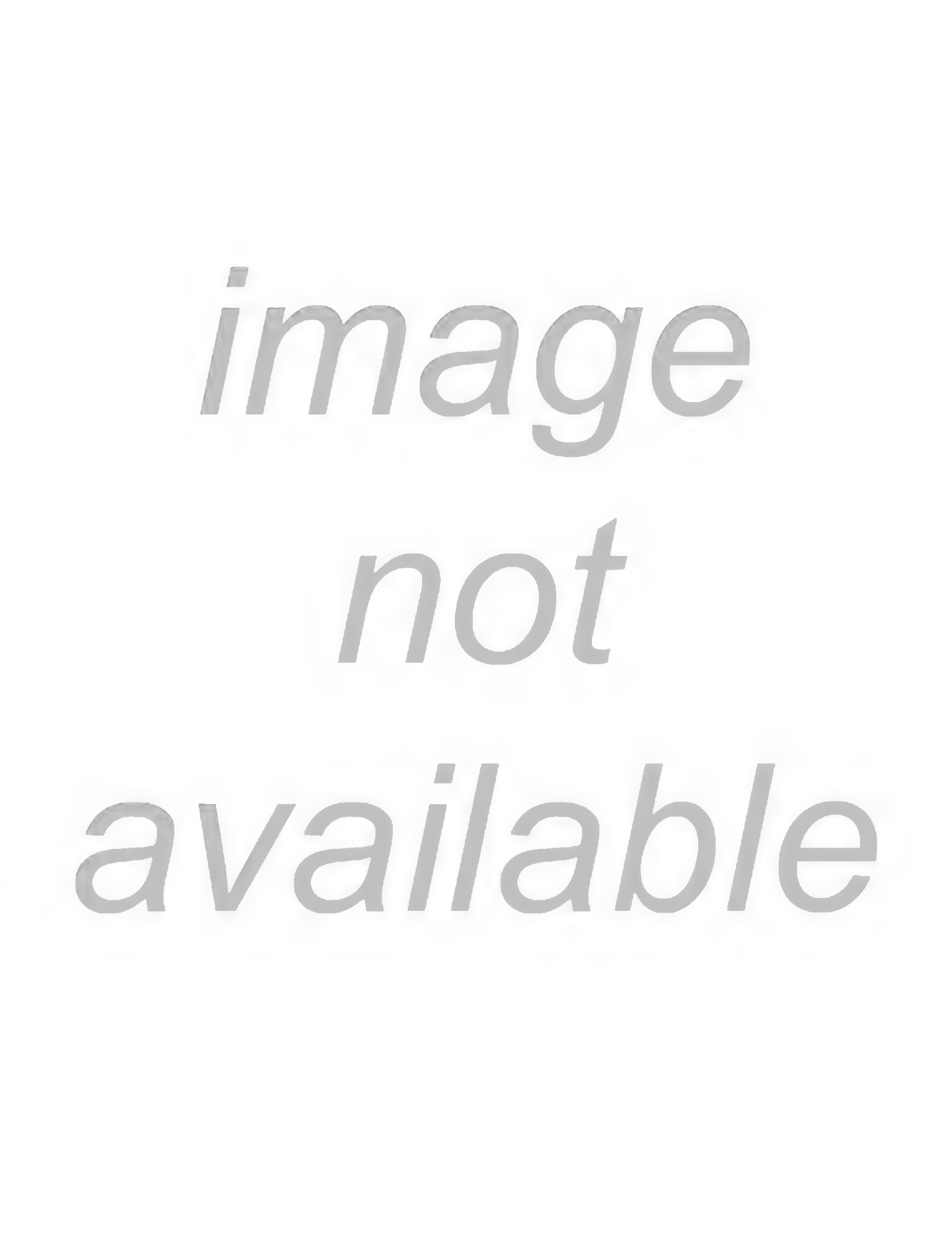
image
not
available

UNIVERSITETSBIBLIOTEKET I OSLO

Hist 1667

D·4

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LIV.

OU

SUITE DES Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere personis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME VII.

A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris, 2307

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Suite de l'Hiſtoire Générale des Voyages.

LEs vaſtes contrées de l'Amérique ouvrent une nouvelle carrière à M. l'Abbé *Prévôt*, & lui offrent une matière abondante pour ſon *Hiſtoire Générale des Voyages.* C'eſt par la découverte de Saint Domingue que commence le douzième Tome qui vient de paroître ; il finit par la conquête & la deſcription de l'Empire du Méxique : ces deux objets rempliſſent preſque ſeuls toute l'étendue de ce Volume.

L'hiſtoire de *Chriſtophe Colomb* vous eſt connue ; vous me diſpenſerez, Monſieur, d'entrer dans aucun détail ſur ce qui concerne ce premier conquérant du Nouveau Monde : je me bornerai à vous apprendre quels étoient les Peuples qu'il ſoumit à la Couronne de Caſtille. L'Iſle

Eſpagnole, autrement dite de *Saint Domingue*, ſe nommoit l'Iſle d'*Hayti*, lorſque *Colomb* y aborda. Son circuit eſt d'environ trois cens cinquante lieues, & ſa poſition extrêmement avantageuſe : placée au milieu de quantité d'autres Iſles, on diroit qu'elle leur donne la loi. Les Eſpagnols la trouvèrent diviſée en cinq Royaumes, & en quelques Souverainetés moins puiſſantes, dont les Seigneurs portoient le nom de *Caciques*. Le nombre des habitans montoit alors à près de trois millions. Les hommes étoient nuds ; les femmes ſe couvroient d'une petite jupe qui ne leur deſcendoit pas plus bas que les genoux ; les filles avoient le corps entièrement découvert. Toute la vie de ces Inſulaires ſe paſſoit dans une parfaite indolence ; ils mangeoient fort peu, & leurs alimens ordinaires étoient des coquillages & des racines. Ils employoient une partie du jour à danſer, & l'autre partie à dormir. Ils étoient doux, ſimples & humains, ſans apparence d'eſprit & de mémoire, comme ſans malignité & ſans fiel. Ils ne ſçavoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques Chanſons leur tenoient lieu de Livres,

& renfermoient toutes leurs connoiſſances hiſtoriques. Elles étoient toujours accompagnées de danſes. Un des Acteurs régloit le chant & les pas. Tantôt les hommes danſoient d'un côté, & les femmes de l'autre, tantôt les deux ſexes étoient mêlés. Après ces danſes chacun prenoit un tuyau fait en forme d'*Y*, dont il ſe mettoit les deux branches dans les narines, & tiroit par le nez la fumée d'un tas de feuilles de tabac qu'on étendoit ſur des braſiers à demi allumés. L'yvreſſe ſuivoit auſſi-tôt, & l'on demeuroit aſſoupi dans le lieu où l'on étoit tombé. Les ſonges qui pouvoient arriver dans cet état, étoient regardés comme des avis du Ciel. Remarquez en paſſant, Monſieur, que l'inſtrument dont ils ſe ſervoient pour fumer ſe nommoit *Tabaco*; il ne faut pas chercher ailleurs l'origine du mot de *Tabac*. Ces Inſulaires ne connoiſſoient aucunes bornes dans leurs débauches; la maſſe de leur ſang en étoit tellement corrompue, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie que les Caſtillans, à leur retour, communiquèrent aux Italiens, d'où elle ſe répandit bientôt dans toute l'Europe.

Quoique les habitans de Saint Domingue n'attachaſſent pas le même prix que nous à l'or, ils l'eſtimoient aſſez pour le rechercher avec ſoin. Il paroît même qu'ils le regardoient comme quelque choſe de ſacré; car ils n'alloient à cette recherche qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes, & par pluſieurs jours de continence. *Chriſtophe Colomb* entreprit de faire imiter cet exemple aux Eſpagnols, en les obligeant de ſe confeſſer & de communier avant que d'aller aux mines; mais il ne put leur faire goûter cette nouveauté.

La forme du Gouvernement chez ces Inſulaires étoit deſpotique; cependant les Souverains n'abuſoient pas de leur pouvoir. La plus ſévère des loix regardoit le vol; le coupable étoit empalé, ſans qu'il fût permis à perſonne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit une très-grande confiance dans le commerce de la vie.

Les Prêtres de l'Iſle exerçoient en même-temps l'office de Médecins. Il entroit beaucoup de fourberies dans la manière dont ils traitoient leurs malades. Après diverſes cérémonies, ils ſuçoient la partie infirme, &, feignant

d'en tirer une épine qu'ils avoient eu ſoin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cauſe du mal; & ils avoient la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la néceſſité d'avoir recours à leur protection. Tels étoient, Monſieur, les habitans de l'Iſle d'*Hayti*, à l'arrivée des Caſtillans : ils vivoient heureux & tranquilles, malgré leur groſſièreté & leur ignorance. On ne peut lire ſans horreur ce que ces infortunés eurent à ſouffrir de leurs cruels conquérans. On les accouploit pour le travail comme des bêtes ; & après qu'on les avoit exceſſivement chargés, on les forçoit de marcher à grands coups de fouet. S'ils tomboient ſous la peſanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne ceſſoit de les frapper qu'ils ne ſe fuſſent relevés. On ſéparoit les femmes d'avec leurs maris; les hommes étoient confinés dans les mines, d'où ils ne ſortoient point, & les femmes étoient employées à la culture des terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les uns & les autres n'étoient nourris que d'herbes & de racines. Rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer ſous les

coups, ou de fatigue. Les mères, dont le lait étoit tari ou s'étoit corrompu faute de nourriture, tomboient mortes de foibleſſe ou de deſeſpoir ſur le corps de leurs enfans morts ou moribonds. Quelques Inſulaires s'étant réfugiés dans les montagnes pour ſe dérober à la tyrannie, on créa un Officier pour donner la chaſſe à ces transfuges. Celui ci ſe mit en campagne avec une meute de chiens, qui déchirèrent un très-grand nombre de ces miſérables. Les autres, pour prévenir une mort ſi cruelle, prirent du poiſon, d'autres ſe pendirent à des arbres, après avoir rendu ce ſervice funeſte à leurs enfans & à leurs femmes.

C'étoit par de pareilles violences que les Eſpagnols établiſſoient leur domination dans le Nouveau Monde. Quand la force leur manquoit, ils avoient recours à l'artifice & à la perfidie. Je n'en citerai qu'un exemple, pour ne pas vous arrêter trop long-temps ſur des objets auſſi affreux. Un des premiers Caciques de l'Iſle étant mort, ſa ſœur *Anacoana* lui ſuccéda. Cette Princeſſe avoit du goût pour les Caſtillans; & quoiqu'elle les eût toujours bien traités,

elle n'en avoit été payée que d'ingratitude. Ils ſe perſuadèrent qu'elle ne les aimoit plus, parce qu'ils lui avoient donné mille ſujets de les déteſter ; & dans la crainte qu'elle ne formât contre eux quelque mauvais deſſein, ils crurent devoir la prévenir. *Ovando*, leur Gouverneur, ſe mit à la tête de quatre cens hommes, & vint dans les Etats d'*Anacoana*, ſous prétexte de recevoir le tribut que la Reine devoit à la Couronne d'Eſpagne, & afin, diſoit-il, de rendre ſes devoirs à une Princeſſe qui s'étoit déclarée dans tous les temps en faveur de ſa Nation. La Reine reçut cette nouvelle avec de grandes démonſtrations de joie, & ne fut occupée que de faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle aſſembla tous ſes vaſſaux pour groſſir ſa Cour & donner une haute idée de ſa puiſſance. A l'approche d'*Ovando*, elle ſe mit en marche pour aller à ſa rencontre, & l'on ſe donna mutuellement des marques de la plus ſincère amitié. Le Gouverneur fut conduit au Palais de la Reine, où il trouva un feſtin magnifique qui l'attendoit. Cette fête dura pluſieurs jours. *Ovando*, de ſon côté, en pro-

posa une à la Reine pour le Dimanche suivant. Il lui fit entendre que, pour y paroître avec plus de grandeur, elle devoit avoir toute sa Noblesse autour d'elle. Cet avis flatta l'ambition d'*Anacoana*, sans lui inspirer aucune défiance. Toute la Cour de la Reine se trouva donc rassemblée dans une salle spacieuse qui donnoit sur la place où cette fête barbare devoit s'exécuter. Les Espagnols parurent en ordre de bataille ; l'Infanterie, qui marchoit la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place ; la Cavalerie vint ensuite avec le Gouverneur, & s'avança jusqu'à la salle qu'elle investit. Les Cavaliers mirent le sabre à la main ; ce spectacle fit frémir la Reine & tous les convives. Sans leur donner le temps de se reconnoître, après un signal dont on étoit convenu, l'Infanterie fit main-basse sur le peuple ; & les Cavaliers, ayant mis pied à terre, entrèrent brusquement dans le lieu du festin. Tous les Seigneurs furent attachés aux colonnes, & sur le champ on mit le feu à la salle où ces infortunés furent réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chai-

nes, & mourut ſur un gibet. Détournons nos regards de deſſus ces horribles ſcènes, & fixons-les pendant quelque temps ſur le vainqueur du Méxique.

Fernand Cortez étoit né en 1485 à Médellin dans l'Eſtramadoure. Il n'avoit que dix-neuf ans lorſqu'il paſſa en Amérique dans le deſſein d'y faire fortune. Il ſuivit, en qualité de Secretaire, le Gouverneur de l'Iſle de Cuba ; peu de temps après il conſpira contre lui, & fut condamné au dernier ſupplice. Sa grace fut accordée à la ſollicitation de quelques perſonnes puiſſantes, & il devint dans la ſuite l'ami particulier de ce même Gouverneur. Il exerçoit un emploi honorable lorſqu'il fut choiſi pour commander la flotte qu'on envoyoit à la découverte du Méxique. Ce choix fut généralement applaudi. *Tabaſco* fut la première Ville de l'Empire Méxicain où il ſignala ſa valeur. Il trouva d'abord dans ces Infidèles plus de réſiſtance qu'il ne s'y étoit attendu ; mais quand ceux-ci apperçurent les chevaux Eſpagnols, ils les prirent pour des monſtres dévorans à tête d'homme & de bête, & ne pensèrent plus qu'à prendre la fuite. Cette victoire des Eſpagnols fut ſuivie

d'une paix qui ſe fit de part & d'autre de très-bonne foi. Le Cacique de *Tabaſco* fit accepter à *Cortez* vingt femmes du pays, parmi leſquelles il y en avoit une que ce Général fit baptiſer ſous le nom de *Marina*, & dont il fit ſa maîtreſſe. Elle étoit d'une beauté rare & d'une naiſſance diſtinguée : c'étoit la fille d'un Cacique. Divers incidens l'ayant fait enlever dans ſes premières années, elle avoit été vendue au Cacique de *Tabaſco*. Sa mémoire étoit ſi heureuſe, qu'elle apprit en peu de temps la langue Eſpagnole ; ce qui la rendit très-utile à ſes nouveaux maîtres. Elle acquit ſur l'eſprit du Général un aſcendant qu'elle ſçut toujours conſerver. Il en eut un fils, qui devint dans la ſuite Chevalier de Saint Jacques, en conſidération de la nobleſſe de ſa mère. Il porta, comme ſon père, le nom de *Cortez*.

Les Seigneurs du pays étant venus viſiter le Général Caſtillan, entendirent hennir des Chevaux dans ſa cour. Ils lui demandèrent avec embarras de quoi ſe plaignoient ces *puiſſances terribles. Ils ſont fâchés*, répondit *Cortez*, *de ce que je n'ai pas châtié plus ſévérement le Ca-*

cique & ſa Nation, pour avoir eu l'audace de réſiſter aux Chrétiens. Auſſitôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les Chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiſer, d'être toujours amis des Chrétiens.

La nouvelle de l'arrivée de *Cortez* au Mexique, ſema l'effroi dans tout l'Empire. *Montezuma* regnoit alors; il trembla dans ſa Capitale, en apprenant ce qu'on racontoit de ces Européens. Il leur envoya des Ambaſſadeurs avec des préſens pour les prier de ne pas pénétrer plus avant dans ſes Etats. *Cortez* fit réponſe qu'il ne pouvoit retourner en arrière ſans bleſſer la gloire de ſon Roi; qu'il étoit ſon Ambaſſadeur auprès de Sa Majeſté Mexicaine; & que, lorſqu'il auroit communiqué à l'Empereur les affaires importantes dont il étoit chargé, il reprendroit le chemin de l'Eſpagne. Les Envoyés de *Montezuma* & les Gouverneurs des Provinces firent envain tous leurs efforts pour lui faire changer de réſolution; rien ne put ébranler ſa fermeté; & il arriva à *Mexico*, Capitale de l'Empire, au travers

de mille obſtacles & de mille périls. *Montezuma* épouvanté fit appeller ſes Prêtres & ſes Magiciens ; & dans la confiance qu'il avoit dans leur art, il leur ordonna d'aller au devant des Eſpagnols pour les endormir par la force de leurs enchantemens. Ils ſortirent en effet hors des portes de la Ville ; ils obſervèrent de loin l'armée ennemie, & revinrent trouver l'Empereur pour lui raconter qu'un fantôme horrible s'étant préſenté à eux, leur avoit prédit la ruine entière de la Monarchie. Les menaces du fantôme firent ſur lui tant d'impreſſion, qu'il demeura quelque temps ſans force & ſans voix. Il n'eut pas plûtôt repris ſes ſens, qu'il envoya des Princes de ſon Sang au devant des Eſpagnols, & ſe prépara à leur faire une magnifique réception. Il vint lui-même les recevoir à la tête des Seigneurs de ſa Cour. Il étoit porté ſur les épaules de ſes Favoris dans une litière d'or, & quatre Seigneurs ſoutenoient au-deſſus de ſa tête un dais ſuperbe, travaillé avec un art infini. *Cortez* deſcendit de cheval à quelque diſtance de *Montezuma*, & ce Prince mit en même temps pied à terre. Le

Général Eſpagnol fit une profonde révérence que le Monarque du Mexique rendit en baiſſant la main juſqu'à terre ſuivant l'uſage de ſa Nation, & la portant enſuite à ſes lèvres. Cette civilité qu'on n'avoit jamais vû pratiquer aux Empereurs Mexicains, parut encore plus étonnante dans *Montezuma*, qui ſaluoit à peine ſes Dieux d'un ſigne de tête, & dont le vice étoit l'orgueil. *Cortez* portoit ſur ſes armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fauſſes, mais d'un grand éclat. Il la mit autour de l'Empereur, qui parut ſatisfait du préſent; & voulant s'acquitter ſur le champ par une action éclatante, il ſe fit apporter un collier qui paſſoit pour la plus riche pièce de ſon tréſor, & le mit auſſi de ſes propres mains au cou du Général. Les complimens furent courts dans cette première entrevue; le Prince donna ordre à un de ſes neveux d'accompagner *Cortez* juſqu'au logement qui lui étoit deſtiné, & ils ſe retirèrent dans le même ordre qu'ils étoient venus. *Montezuma* eut pluſieurs conférences avec le Général Eſpagnol; elles roulèrent preſque toutes ſur la Religion & les coutumes des Peuples

de l'Europe. Ils allèrent enſemble dans le principal Temple de la Ville, & le Monarque prit ſoin lui-même d'expliquer aux Eſpagnols ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus myſtérieux. Il leur apprit le nom de chaque Idole, & le culte particulier qu'on leur rendoit. Quelques uns n'ayant pû s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais *Cortez* prenant la parole: *Prince*, lui dit-il, *ſi vous voulez permettre pour un moment que la Croix des Chrétiens ſoit plantée au milïeu du Temple, vous reconnoîtrez bientôt que toutes ces fauſſes Divinités n'en ſoutiendront point la préſence.* Les Sacrificateurs parurent irrités de cette propoſition, & le Prince piqué lui répondit que les Eſpagnols pouvoient accorder au lieu où ils étoient le reſpect qu'ils devoient du moins à ſa perſonne. Il ſortit auſſi-tôt, & s'arrêtant ſous le Portique, il leur dit avec moins d'émotion: *Retournez dans votre quartier, tandis que je vais demeurer dans le Temple, pour demander pardon aux Dieux de l'excès de ma patience.*

Il y avoit déja pluſieurs jours que *Cortez* étoit à Mexico, lorſqu'il apprit qu'un Général de *Montezuma* avoit at-

taqué par les ordres de ce Prince, une colonie de Caſtillans établie dans une des Provinces de l'Empire. Cette nouvelle donna à *Cortez* de furieux ſoupçons contre ce Monarque, & dès l'inſtant il forma le plus hardi projet qui ait jamais été imaginé : ce fut de ſe ſaiſir de la perſonne de l'Empereur, & de le retenir priſonnier, au milieu de ſa Capitale, dans le quartier des Eſpagnols.

Voici de quelle manière il exécuta une ſi étrange réſolution. Il vint trouver ce Prince, & lui peignit vivement l'inſolence du Général Mexicain, qui, au mépris de la protection de Sa Majeſté, avoit attaqué les Eſpagnols, & oſoit même publier qu'il n'avoit rien fait que par ſes ordres. Je ſuis bien éloigné, ajouta-t-il, de prêter l'oreille à cette indigne ſuppoſition ; mais mes Soldats, & vos propres ſujets, ne manqueroient pas d'ajouter foi au récit du Général, ſi cette calomnie n'étoit effacée par un deſaveu public. Dans cette vûe, il propoſa à l'Empereur de ſe rendre au quartier des Eſpagnols, d'y paſſer quelque temps avec eux comme avec ſes amis, afin que cette mar-

que de confiance diſſipât tous les ſoupçons, & effaçât une tache qui le terniſſoit. *Montezuma* fut ſi frappé de cette étonnante propoſition, qu'il demeura comme immobile de ſurpriſe & de colère. Mais il eut la foibleſſe de ſe laiſſer intimider; & après bien des difficultés, dont je ſupprime le détail, il conſentit enfin à ſuivre les Eſpagnols. Le bruit ſe répandit dans toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur; on vit auſſitôt les rues pleines de citoyens qui pouſſoient de grands cris; mais *Montezuma* prit un air gai, & ayant fait ſigne de la main, il déclara que loin d'être priſonnier, il alloit ſe divertir avec ſes amis: ces paroles calmèrent le peuple, & appaiſèrent le tumulte. *Cortez* s'étant ainſi rendu maître de l'Empereur, tâcha, par toutes ſortes de reſpects, de lui faire oublier ſa captivité. Il obtint des ordres de ce Prince pour faire arrêter le Général Mexicain qui avoit attaqué la colonie Eſpagnole. Celui-ci fut amené à Mexico chargé de chaînes; & lorſqu'il ſçut qu'on alloit le condamner à la mort, il déclara qu'il n'avoit fait qu'exécuter les volontés de ſon Souverain.

Cortez traita cette dépoſition d'impoſture, & condamna le coupable à être brûlé vif devant le Palais Impérial. Mais dans la crainte que *Montezuma* ne voulût ſoutenir un malheureux, dont tout le crime n'étoit dans le fond que d'avoir obéï à ſon maître, il forma un deſſein qui ſurpaſſe tout ce que vous avez vû juſqu'à préſent de plus audacieux dans ſes réſolutions. Il ſe fit apporter des fers, & ſe rendit dans l'appartement de l'Empereur. Il ne ſe diſpenſa d'aucune des révérences ni des autres marques de reſpect qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque. Enſuite élevant la voix, il lui déclara d'un ton ferme, que le Général Mexicain l'ayant accuſé d'avoir donné des ordres contre les Eſpagnols, des indices ſi violens l'obligeoient de ſe purger par quelque mortification perſonnelle. Alors il commanda d'un air d'autorité, qu'on lui mît les fers : & il ſe retira ſans lui laiſſer le temps de répondre. Un traitement ſi honteux jetta le malheureux *Montezuma* dans la plus profonde douleur. Quelques-uns de ſes domeſtiques, qui étoient préſens, fondirent en larmes, ſans oſer dire un ſeul mot :

ils ſe jettoient à ſes pieds pour ſoutenir le poids de ſes chaînes ; ils faiſoient paſſer entre ſa chair & le fer quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ſes bras & ſes jambes ne fuſſent bleſſés. Pendant ce temps-là, *Cortez* faiſoit exécuter l'arrêt cruel qu'il venoit de prononcer contre l'infortuné Général. Il ſe hâta enſuite de retourner à l'appartement de *Montezuma* ; il l'aborda avec un viſage riant, & lui dit qu'on venoit de punir le traître qui avoit eu l'inſolence de noircir la réputation de ſon Souverain. Puis ſe mettant à genoux par reſpect, il lui ôta ſes chaînes, & le félicita du courage qu'il avoit eu de ſupporter pendant quelques heures la perte de ſa liberté.

Cependant les Mexicains ſe révoltèrent ; ils attaquèrent les Eſpagnols dans leur quartier. *Cortez* regarda cette démarche comme un attentat, parce que *Montézuma* avoit fait hommage de ſes Etats au Roi d'Eſpagne. La crainte de perdre la couronne & la vie avoit engagé ce Prince à cette baſſeſſe. Il eſt vrai qu'en prononçant le terme d'hommage il s'étoit arrêté quelque moment, & qu'il n'avoit pu retenir ſes larmes ;

mais il avoit enfin achevé cette humiliante cérémonie, lorſqu'il apprit que le quartier des Eſpagnols étoit inveſti par ſes ſujets. Il prit le parti de ſe montrer à eux, pour leur donner ordre de ſe retirer. On parut d'abord l'écouter avec reſpect ; mais après un ſilence profond on entendit crier que *Montezuma* n'étoit plus Empereur du Méxique, qu'il étoit un lâche, un traitre, & le vil eſclave des ennemis de la Nation. En vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers ſignes ; les cris furent accompagnés d'une nuée de traits & de pierres, dont une l'atteignir à la tête, & le renverſa ſans aucun ſentiment. Revenu à lui-même, il tomba dans un affreux deſeſpoir : il falloit retenir ſes mains pour l'empêcher d'attenter à ſa vie : il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ſes propres ſujets ; il refuſoir tous les ſecours ; il faiſoit d'effroyables menaces, qui ſe terminoient par des gémiſſemens & par des pleurs. Il expira le troiſième jour, en chargeant les Eſpagnols de ſa vengeance, & ſans avoir voulu recevoir le baptême. Ce Prince laiſſa quelques enfans : deux de ſes fils furent tués par les Méxicains ;

& trois de ſes filles ayant embraſſé le Chriſtianiſme, furent mariées à des Eſpagnols. Mais le plus illuſtre de ſes enfans fut *Dom Pedro de Montezuma*, qui reçut le baptême ſous ce nom, peu de temps après la mort de ſon père. *Charles-Quint* lui donna de grandes terres dans la Nouvelle Eſpagne, avec la qualité de Comte de *Montezuma*, que ſes deſcendans conſervent encore aujourd'hui.

Après la mort de l'Empereur, les Peuples du Méxique déférèrent la Couronne à *Guatimoſin*. Le nouveau Monarque ſongea d'abord à renvoyer les Eſpagnols; mais ceux-ci avoient eu le temps de faire des alliés parmi les Caciques du pays; & avec d'autres ſecours que la Fortune procura à *Cortez*, ils achevèrent enfin la conquête de ce grand Empire. Je me diſpenſerai du détail des guerres qu'ils eurent à ſoutenir. Il ſuffit de vous dire que s'étant ſaiſis de la perſonne de l'Empereur, le reſte ne fit plus la moindre réſiſtance. Toutes les Provinces, entrainées par l'exemple de la Capitale, ſe réunirent ſous la domination de *Cortez*. Débaraſſé des ſoins de la guerre, ce Général ne s'occupa plus qu'à rétablir le calme parmi tant de

Nations qu'il avoit ſubjuguées, à rebâtir México & pluſieurs autres Villes, à raffermir ſes établiſſemens par des loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui regne aujourd'hui dans ſes conquêtes. Après avoir joui pendant quelques années de ſa gloire & de ſa fortune, il fut appellé en Eſpagne ſur quelques accuſations qui le mirent dans la néceſſité de juſtifier ſa conduite. Il fit, dans la ſuite, d'autres voyages qui lui attirèrent de nouvelles diſgraces, & il mourut dans l'humiliation. Telle fut auſſi la fin de *Chriſtophe Colomb*, & de preſque tous ceux qui ont conquis des pays immenſes aux Rois d'Epagne & de Portugal.

J'aurois, Monſieur, pluſieurs choſes curieuſes à vous raconter touchant la religion, le gouvernement, les arts, le caractère, les coutumes des anciens Peuples du Méxique, & les productions naturelles de ce pays. Mais ce détail me conduiroit trop loin; je me bornerai aux ſingularités les plus frappantes. Les Méxicains étoient dans l'uſage d'immoler à leurs Dieux des victimes humaines; & ils épargnoient, autant qu'ils pouvoient, le ſang de leurs ennemis

pendant la guerre, afin d'avoir un plus grand nombre de priſonniers à offrir à leurs Divinités. *Montezuma* avoua à *Cortez* qu'il n'avoit pas voulu conquérir un Royaume voiſin avec lequel il étoit continuellement en guerre, pour aſſurer un plus grand nombre de victimes à ſes Temples. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les guerres, le grand Sacrificateur portoit ſes plaintes à l'Empereur, & lui repréſentoit que les Dieux mouroient de faim. Auſſi-tôt on donnoit avis à tous les Caciques que les Dieux demandoient à manger. Toute la Nation prenoit les armes ; &, ſur quelques vains prétextes, les Peuples de chaque Province commençoient à faire des incurſions ſur leurs voiſins. Il y avoit des jours où l'on immoloit juſqu'à vingt mille priſonniers. C'étoit alors une grande fête dans le pays, parce que la chair humaine étoit pour ces Peuples un fort grand régal. Ils réſervoient les têtes pour en conſtruire ce qu'on appelloit le *Cimetière des Sacrifices* ; c'étoit une eſpèce d'Amphi-théâtre qui n'étoit fabriqué que de chaux & de têtes de morts, dont les dents s'offroient en dehors, & formoient le ſpectacle le plus horrible. Il

y avoit quatre grandes Tours à l'entrée de l'édifice, qui n'étoient compoſées que de pareils matériaux. Le nombre de ces têtes étoit ſi grand, que les Eſpagnols en comptèrent plus de cent trente mille, ſans y comprendre celles des Tours. La Ville entretenoit pluſieurs perſonnes, qui n'avoient d'autres fonctions que de replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conſerver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Les Mexicains avoient pluſieurs ſortes de ſacrifices. Dans les uns, on faiſoit monter les priſonniers ſur un Amphitheâtre deſtiné à cet uſage. On étendoit enſuite chaque victime ſur une grande pierre, & quatre Prêtres la tenoient par les pieds & par les mains. Alors le Grand Sacrificateur appuyoit le bras gauche ſur ſon eſtomac, & lui ouvrant le ſein de la main droite, il en arrachoit le cœur qu'il préſentoit au Soleil, pour lui offrir la première vapeur qui s'en exhaloit. Puis ſe retournant vers l'Idole, il lui en frottoit la face, en prononçant quelques invocations myſtérieuſes. Les autres Prêtres jettoient le corps en bas de l'Amphithéâ-

tre, & tous les captifs recevoient le même traitement juſqu'au dernier. Enſuite, ceux qui les avoient pris à la guerre les enlevoient avec ſoin, & les diſtribuoient entre leurs amis qui les mangeoient ſolemnellement. Dans d'autres ſacrifices, on écorchoit tout vifs les priſonniers, & on revêtoit de leur peau les Miniſtres ſubalternes qui ſe diſtribuoient dans tous les quartiers de la Ville, en chantant & en danſant à la porte des maiſons. Chacun devoit leur faire quelque libéralité; & ceux qui ne leur offroient rien, étoient frappés au viſage d'un coin de la peau, qui leur laiſſoit quelques traces de ſang. Cette cérémonie ne finiſſoit que lorſque le cuir commençoit à ſe corrompre.

Les Empereurs du Mexique ne recevoient la Couronne que ſous des conditions fort onéreuſes. Après l'élection, le nouveau Monarque étoit obligé de ſe mettre en campagne à la tête de ſes troupes, & de remporter quelque victoire ſur les ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. On lui faiſoit enſuite jurer que, pendant tout le cours de ſon regne, les

pluyes tomberoient à propos, les rivières ne cauſeroient point de ravages par leurs débordemens, les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſtérilité, ni les hommes par les malignes influences de l'air. L'intention de ces peuples, par un ſerment ſi bizarre, étoit de faire comprendre à leur Souverain, qu'il devoit regner avec tant de ſageſſe & de modération, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme une punition de ſes dérèglemens.

C'étoit une choſe fort ſingulière que la manière d'écrire des anciens Mexicains. Ils ne ſe ſervoient point de lettres comme les autres peuples; ils exprimoient toutes leurs idées par des hiéroglyphes. Les choſes qui ont une forme paroiſſoient ſous leurs propres images, & celles qui n'en ont point, étoient repréſentées par des caractères qui les ſignifioient. On a trouvé pluſieurs prières de l'Egliſe écrites de cette manière peu de temps après qu'on eut annoncé la Religion Chrétienne au Mexique. Voici le commencement du *Confiteor*. Pour exprimer ces mots, *Je me confeſſe*, on avoit peint un homme à genoux aux pieds d'un Religieux, &

lui parlant à l'oreille. Pour dire, *A Dieu tout puiſſant*, on voyoit trois viſages avec autant de couronnes, qui marquoient la Trinité. Le viſage d'une femme & la moitié du corps d'un enfant, ſignifioient: *A la bienheureuſe Marie toujours Vierge*; des têtes avec une clef & une épée, marquoient ces autres mots: *A Pierre & à Paul*, &c. Un Religieux diſoit avoir vû la confeſſion générale d'un Mexicain écrite avec de ſemblables caractères. Vous trouverez chez ces peuples d'autres uſages qui ne ſont pas moins ſinguliers; & l'ordre que M. l'Abbé *Prévôt* a mis dans ſon douzième Tôme, lui a fait éviter les répétitions ennuyeuſes, dont on s'eſt plaint avec aſſez de juſtice dans les premiers Volumes. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21 Novembre 1754.

LETTRE II.

Poëſies Diverſes de M. COCQUARD.

L'Année me paroît aſſez abondante, Monſieur, en recueils de Poëſies diverſes. Chacun (s'il m'eſt permis d'em-

ployer cette comparaiſon) raſſemble ſes forces diſperſées. De petites Pièces fugitives, qui ne nous aſſiégeoient que par pelotons, en voltigeant comme des troupes légères, ſe réuniſſent, & veulent, pour ainſi dire, que leur ſort ſoit décidé par une affaire générale. M. *Cocquard*, Avocat au Parlement de Dijon, s'avance en bon ordre. Des Apophtegmes, des Bouquets, des Cantates, des Contes, des Divertiſſemens, des Elégies, des Epitaphes, des Epithalames, des Epitres, des Quatrains, des Rondeaux, des Stances, des Triolets, &c : tous ces Régimens compoſent ſon premier corps d'armée, ou, ſi vous voulez, ſon premier Volume. Le ſecond n'eſt preſque rempli que d'Epigrammes, & par-là il repréſente aſſez bien la Phalange Macédonienne qui ſe croyoit invincible, en offrant de tous côtés un front hériſſé de lances & d'épées.

Pour parler ſans figure, cette variété de Poëſies répandues dans le recueil de M. *Cocquard*, n'eſt pas un petit mérite aux yeux des Lecteurs qui ne veulent que s'amuſer. Imaginez-vous, Monſieur, une galerie de toute ſorte de petits tableaux, dont le coloris, en géné-

ral, eſt agréable. Les penſées ſont choiſies, les traits naturels, les tours heureux, les vers faciles; point d'affectation, point d'obſcurité, point d'énygmes, point de perſifflage : en un mot, ces Poëſies décèlent un galant homme & un homme d'eſprit tout enſemble. Mais elles ont le défaut trop ordinaire aux recueils en deux Parties; tout n'eſt pas, à beaucoup près, de la même bonté : *erat quod tollere velles.*

L'Auteur ſe juſtifie très-ſérieuſement dans une *Préface* & dans un *Diſcours ſur la Poëſie*, de ce qu'il égaye, par le commerce des Muſes, les occupations de ſon état. Et depuis quand la Poëſie eſt-elle devenue le crime du ſiècle, la honte d'un Citoyen, & la matière d'une apologie ? Ce ridicule préjugé, s'il ſubſiſte encore, ne mérite pas d'être combattu. Malheur à ceux qui s'en laiſſent dominer; ils en ſont bien punis. *Il n'y a*, dit avec raiſon PINDARE, *que les ennemis de Jupiter qui n'aiment pas la Poëſie.*

M. *Cocquard* reſtraint les gens de robe comme lui *à de petits ouvrages ; car*, ajoute-t-il d'après un autre Ecrivain, *le nom de Poëte donne un mauvais vernis*

parmi un certain monde ; faire une pièce de longue haleine & être Poëte c'eſt la même choſe. Je ne crois pas, quelque profeſſion que l'on exerce, que l'on ſe *donnât un mauvais vernis*, en faiſant de grands chefs-d'œuvres de Poëſie, à l'exemple de nos *Corneilles*, de nos *Racines*, de nos *Deſpréaux*, &c ; & la France n'en retireroit pas moins de gloire que des plus beaux Plaidoyers. Le *mauvais vernis*, qui eſt celui du ridicule, ne ſe répand que ſur ceux qui font de mauvais ouvrages. L'Auteur, pour s'autoriſer à donner aux petits écrits la préférence ſur les grands, allègue beaucoup d'autres raiſons plus ingénieuſes que ſolides. Les fleuves auront toujours notre admiration, par ce caractère de nobleſſe & de majeſté qu'ils annoncent ; nous aimerons les ruiſſeaux, à cauſe de leur doux murmure qui flatte l'oreille, & qui ſouvent nous endort. Les premiers ornent la Nature, les ſeconds l'enjolivent.

On ſeroit preſque tenté de croire que M. *Cocquard* rougiroit de compoſer un ouvrage étendu, & que, dans la crainte de ſe deshonorer par un travail conſidérable, il a voulu ſe renfer-

mer dans le cercle étroit des petites productions, qu'il appelle *les jeux innocens de la Poëſie.* Pourquoi tant de myſtère, où certainement il n'en falloit pas ? Pourquoi ne pas convenir de ſon talent & du genre auquel on eſt propre ? Qu'étoit-il beſoin de nous dire qu'on a *traité les Muſes comme un Philoſophe faiſoit Laïs, de laquelle il diſoit : Je veux la poſſéder, & non pas qu'elle me poſſède.* Sans relever cette comparaiſon des chaſtes Muſes avec des *Laïs*, j'obſerverai que les vrais Poëtes doivent être *poſſédés*, c'eſt-à-dire, inſpirés par les doctes Sœurs.

Mais, dans la juſte diſtribution que la Nature fait des talens, tel eſt né pour emboucher la trompette, tel autre pour ne jouer que du flageolet. C'eſt au Poëte, comme au Peintre, à ſe connoître. *Calot* ne manioit pas le pinceau de *Raphaël.* Notre Auteur eſt ſans doute créé pour les bagatelles. *Callimaque* a pu dire *qu'un grand Livre étoit un grand mal*; mais il entendoit un grand Livre mauvais. La Nation Françoiſe, dans ſa vivacité, n'aimera pas mieux un recueil de mille petits morceaux ſucceſſivement ennuyeux, qu'un grand ouvrage tout

d'une pièce qui l'ennuyeroit ſans interruption.

Les réfléxions de M. *Cocquard*, lorſqu'il prétend qu'on eſt Poëte dans le petit ainſi que dans le grand, ne ſouffrent pas la moindre difficulté. Cependant, comme qui dit Poëte dit un homme inſpiré (*VATES*), je croirois, avec *Horace*, contre l'opinion de notre Auteur, qu'il ne faut honorer du nom de vraiment Poëte que celui qui éprouve cette eſpèce d'inſpiration, *cui mens divinior*, & qu'on eſt plus ou moins Poëte, à proportion de l'enthouſiaſme dont on eſt ſaiſi; car de mettre ſimplement la rime & la meſure à de jolies penſées, ſans y répandre ce ſouffle divin, ces traits de flamme que produit le génie, ce n'eſt point être Poëte; c'eſt n'être qu'homme d'eſprit & verſificateur. M. *Cocquard* inſinue qu'il eſt aſſez indifférent de faire de grands ou de petits ouvrages en vers, pourvû que l'on réuſſiſſe. Les ouvrages, longs ou courts, peuvent être ſans doute également parfaits dans leur genre; mais ces genres ne ſont pas égaux. Un Architecte recueille plus d'honneur à bâtir un Temple, un Palais, qu'à conſtruire une Chapelle, un

Pavillon. Une Tragédie, pour un Poëte, eſt plus qu'un Triolet. Je voudrois guérir les Auteurs de la manie de vanter, dans leurs Préfaces, le genre auquel ils ſe ſont livrés, & de lui donner la ſupériorité ſur tous les autres.

Enfin, M. *Cocquard* veut bien renoncer à l'avantage d'être admiré, pourvû qu'il ait celui d'être lû. *Martial* ne demandoit pas autre choſe, comme on le voit par ces deux vers que notre Auteur a mis pour Epigraphe à la tête de ſon premier Volume :

Majores majora ſonent : mihi parva locuto
Sufficit in veſtras ſæpe redire manus.

« Que les grands génies traitent les » grands ſujets : pour moi, qui n'ai fait » que des bagatelles, il me ſuffit que » mon Livre revienne ſouvent dans vos » mains. » Je crois, Monſieur, que le Public exaucera une partie des vœux de M. *Cocquard*, & que, s'il ne lit pas *ſouvent*, du moins il jettera de temps en temps les yeux ſur ſes Poëſies, qui méritent d'avoir place dans une Bibliothèque.

Ses *Elégies* me paroiſſent aſſez heureuſes ; on y remarque une certaine gra-

dation d'idées, ou plutôt de ſentimens qui s'amènent les uns les autres; on n'y trouve ni trop ni trop peu d'eſprit, parce que le cœur y domine; ſi l'on y mêle quelques moralités, elles ne ſont jamais déplacées; elles ſont partie du ſujet. Dans la première de ces Pièces l'Auteur veut ſe réconcilier avec une Belle, dont l'indifférence l'a obligé de feindre qu'il en aimoit une autre :

Vaine précaution d'un Amant irrité !
L'amour n'eſt point l'effet de notre volonté ;
Il faut le ſentir naître en ſoi, malgré ſoi-même.
Eh, qui peut mieux que moi juger comme l'on aime ?
Sitôt que je vous vis, l'Amour fut mon vainqueur :
Tous les traits de vos yeux paſsèrent dans mon cœur.
Je ne me connus plus. Ma voix embarraſſée
Ne put vous expliquer ma timide penſée ;
Et d'un tendre ſoupir j'empruntai le ſecours,
Pour vous faire un aveu que j'avois craint toujours.

C'eſt par-tout le même ton, le même naturel, la même aiſance. Je laiſſe là les Epitres, les Epithalames, les Diver-

tiſſemens, les Stances & les Triolets, quoique pluſieurs de ces Pièces ne ſoient pas à dédaigner, pour arriver aux Rondeaux, parmi leſquels il y en a quelques-uns qui rempliſſent l'idée que *Boileau* donne de ce genre de Poëſie :

Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.

Jugez-en par celui-ci qui nous rappelle agréablement le ſouvenir d'un ancien Proverbe :

Sous l'Orme, où tous les ans je voi
Dandin exercer ſon emploi,
Roſe a reçu mon tendre hommage :
Elle pourroit du plus ſauvage
Aſſervir le cœur à ſa loi.

Je ſerois plus content qu'un Roi,
Si la Belle, un jour, de ſa foi
Me donnoit un ſolide gage.
Sous l'Orme.

Depuis long-temps je m'apperçoi
Qu'elle ſent un je ne ſçais quoi,
Quand je lui tiens un doux langage ;
Mais ſi j'en viens au badinage :
Monſieur, dit-elle, attendez-moi.
Sous l'Orme.

Parmi les Quatrains vous en trouverez de bien faits. Vous ſçavez, Monſieur, que ces petits Poëmes ſont autant de penſées nobles ou délicates ingénieuſement reſſerrées dans l'eſpace de quatre vers. Les Epitaphes, les Contes, & autres Poëſies qui terminent le premier Tome, mériteroient auſſi en partie que je m'y arrêtaſſe un moment; mais je paſſe aux Madrigaux qui commencent le ſecond Volume. Le Madrigal prend toujours, dans les mains de M. *Cocquard*, un tour agréable. En voici un ſur le ſommeil, qui ne peut manquer de vous plaire:

En ſonge j'ai cru voir Sylvie
Flatter d'un doux eſpoir mon amoureux tranſport.
Charmante illuſion, dont mon ame eſt ravie,
Tu fais bien voir que l'on a tort
De nommer le ſommeil l'image de la Mort;
Il eſt l'image de la Vie.

Les autres Pièces qui compoſent cette ſeconde Partie ſont, comme je vous l'ai dit, Monſieur, une collection d'Epigrammes. Il y en a de l'imagination de l'Auteur lui-même, & beaucoup plus

qui ſont traduites de l'*Anthologie*, de *Martial*, d'*Owen*, & de divers Auteurs. *Owen* a ſur-tout exercé la Muſe de M. *Cocquard*. Il a rendu en vers François cent cinquante-trois Epigrammes de ce fameux Epigrammatiſte Latin, né en Angleterre, où il mourut en 1622. Le Traducteur a mis à la tête de cette ſeconde Partie une Epigraphe différente de celle qu'on lit ſur le frontiſpice de la première Partie. Il l'a tirée d'*Owen* lui-même ; elle juſtifie la bonne volonté que M. *Cocquard* a fait éclater pour les petits ouvrages :

Noſtra tibi brevitas ignavia forte videtur :
Crede mihi, labor eſt non levis eſſe brevem.

» Ma briéveté vous paroît peut-être » pareſſe ; croyez-moi, ce n'eſt pas un » petit travail que d'être court. » Mais *Owen*, qui ſentoit parfaitement que toutes ſes Epigrammes n'avoient pas, à beaucoup près, le même ſel, a fait deux vers auſſi heureux & plus juſtes, que M. *Cocquard* auroit dû mettre au devant de tout ſon Recueil :

Si legis iſta, tuam reprehendo, ſi mea laudas
Omnia, ſtultitiam : ſi nihil, invidiam.

« Lecteur, ſi tous mes écrits te pa-
» roiſſent dignes d'éloge, je te prends
» pour un ſot; ſi tu n'y trouves rien de
» bon, je te regarde comme un en-
» vieux. » Dans cette grande quantité d'Epigrammes, vous jugez donc, Monſieur, qu'il y en a beaucoup d'émouſſées. Malgré cela, ce travail ne peut que faire honneur à M. *Cocquard*. Ceux qui ne peuvent lire les originaux lui ſçauront gré de leur avoir fait connoître le tour d'eſprit de quelques Ecrivains célèbres, & d'avoir conſacré à ces amuſemens poëtiques ces douces heures de loiſir que lui ont laiſſées des occupations plus ſérieuſes. En l'enviſageant auſſi ſous ce point de vûe, on ne le traitera pas avec rigueur, & ſon recueil, où certainement il y a de très-bonnes choſes, ſera reçu comme celui d'un homme d'eſprit, de talent même à un certain degré, qui a fait d'excellentes études, qui eſt plein des Auteurs anciens & modernes, qui en ſent les beautés, qui les rend quelquefois aſſez heureuſement, mais dont la profeſſion n'eſt pas d'être Poëte. Ses deux petits Volumes, joliment imprimés, ſe trouvent à Dijon chez *François Deſventes*, Libraire,

& à Paris chez *Durand*, auſſi Libraire, rue Saint Jacques.

L'Abondance ou véritable Pierre Philoſophale.

Les meilleures choſes perdent leur prix par la manière bizarre dont on les annonce. C'eſt, Monſieur, une réfléxion que vous ne manquerez pas de faire en liſant une petite Brochure intitulée : *L'Abondance ou véritable Pierre Philoſophale, qui conſiſte ſeulement à la multiplication de toutes ſortes de grains, de fruits, de fleurs, & généralement de tous les végétatifs : par le Sieur Pierre* Brodin de la Jutais, *Médecin privilégié du Roi, par Brevet excluſif, pour la compoſition, vente & diſtribution de la poudre febrifuge dans toute l'étendue du Royaume.* Le commencement de ce titre n'offre rien que de chimérique ; car c'eſt ainſi qu'on peut appeller tout ce qui porte le nom de *Pierre Philoſophale* ; & il n'y a perſonne qui, au premier coup d'œil, ne prenne cet écrit pour quelque production inſenſée d'une tête Alchimique. J'oſe dire néanmoins que j'en ai peu lû de plus utiles & d'un uſage plus

étendu. J'en excepte les deux premiers Chapitres, où l'on ſe propoſe ſérieuſement de prouver que le véritable mercure des Philoſophes n'eſt autre choſe que la partie la plus ſubtile des ſucs nourriciers de chaque plante; que c'eſt là ce qu'ils ont entendu par la *Pierre Philoſophale*, & que tout ce qu'on a débité touchant le grand œuvre, regarde uniquement l'art d'améliorer les terres, & d'en multiplier les productions. On ſent que l'Auteur n'a avancé toutes ces propoſitions que pour ſoutenir la ſingularité de ſon titre. Tenons-nous-en à ce qu'il y a d'eſſentiel dans cet ouvrage; & voyons comment, avec beaucoup moins de ſemence qu'on en employe ordinairement, on peut rendre les récoltes plus abondantes. C'eſt un ſecret que l'Auteur a découvert, & dont il a cru devoir faire part au Public.

Il n'eſt pas queſtion ici de changer l'ancienne méthode de cultiver la terre, ni d'en multiplier les labours; il ne s'agit que de bien préparer la ſemence, par le moyen d'une *eſſence de production* & d'un *menſtrue général*, dont voici la recette. On fait fondre dans un vaſe de fer une certaine quantité de ſalpêtre

rafiné, & l'on y jette, par intervalles, pluſieurs pincées de l'eſpèce de graine qu'on veut enſemencer. Cette graine s'enflamme & ſe mêle avec le ſalpêtre, & le tout enſemble produit ce que l'Auteur appelle l'*eſſence de production*. La manière de faire le menſtrue conſiſte à mettre dans un tonneau, défoncé par un bout, du fumier de bœuf, de cheval, de mouton & de pigeon; on verſe ſur ce mélange de l'eau bouillante de pluye ou de rivière; on remue bien le tout avec un bâton; on couvre le tonneau, & on laiſſe fermenter cette matière pendant pluſieurs jours: on la fait enſuite paſſer par un linge, & l'on en conſerve l'eau pour la mêler avec l'*eſſence de production*. Il ne faut qu'une demi-livre de cette *eſſence* dans quatre-vingt-dix livres d'eau de fumier. On y fait imbiber à froid, pendant vingt-quatre heures, ſoixante livres peſant de froment. On le retire enſuite, on le fait ſécher, & on le mêle avec du gros ſon ou du ſable, afin que le laboureur puiſſe toujours ſemer à pleine main. Ce froment, ainſi préparé, produit des touffes abondantes, & de magnifiques épis, Il en eſt de même de toutes les autres eſpèces

de graines, que cette préparation rend plus fécondes.

Vous concevez, Monſieur, que ſi l'on en ſemoit une auſſi grande quantité qu'à l'ordinaire, les épis, trop épais & en trop grand nombre, s'étoufferoient mutuellement. Voilà donc plus de la moitié de la ſemence épargnée, & une production une fois plus abondante que dans l'ancienne méthode. L'Auteur n'avance rien qu'il ne puiſſe prouver par pluſieurs expériences. Je ne rapporterai que celle qu'il a faite ſur la fleur vulgairement appellée *Tourne-Sol*. Après en avoir préparé la graine avec ſon *menſtrue* & ſon *eſſence*, il en vint des plantes ſi prodigieuſes en grandeur, que chaque fleur avoit la circonférence & la largeur du plus grand chapeau, ſur une épaiſſeur proportionnée : feu M. le Marquis *du Chatelet*, Gouverneur de Vincennes, a été témoin de cette merveille. Ceux qui douteront de ce ſecret, ajoute M. *de la Jutais*, « peuvent en faire une » petite expérience avec cinq ſols de ſal» pêtre rafiné. Les perſonnes qui ne vou» dront pas ſe donner la peine de faire » les préparations des ſels, peuvent s'a» dreſſer à l'Auteur, qui leur en fournira

» la quantité qu'ils ſouhaiteront. Il de-
» meure rue de Bourbon, Quartier de
» la Ville-Neuve, au coin de la rue Saint
» Philippe. »

Un autre objet des obſervations de M. *de la Jutais* eſt la multiplication des Abeilles, & le moyen de leur faire produire de la cire & du miel en plus grande quantitée. Les Abeilles ont quatre ſortes d'ennemis qui cauſent parmi elles de grands ravages. Les trois premiers ſont les gueppes, les oiſeaux, & les ſouris. L'Auteur vous apprendra à prévenir ces divers accidens; mais il eſt une autre eſpèce de raviſſeurs « qui détruit
» non-ſeulement les Abeilles, mais le
» plus ſouvent met le comble à l'entière
» ruine de toute la famille du pauvre
» laboureur. C'eſt un impitoyable Ser-
» gent & ſes Recors qui viennent ſaiſir
» & enlever, pour dettes ou pour les
» tailles, toutes les ruches qui étoient
» ſon unique reſſource. Ce pauvre pay-
» ſan en ſera-t-il moins redevable? Non
» certainement. Il y a un proverbe qui
» dit que *jamais ſaiſies d'Abeilles n'ont*
» *payé dettes.* » L'Auteur apporte pluſieurs raiſons pour vérifier ce proverbe: une des principales eſt qu'avant que les

ruches ſoient parvenues dans l'endroit qui leur eſt deſtiné, la plûpart ſe trouvent conſommées. Les enfans qui les voyent paſſer ſur des charettes « courent » après pour avoir du miel, & en déta- » chent les rayons; ce qui en fait le plus » grand dégat.... Il eſt certain, dit M. » *de la Jutais*, qu'on verroit bien-tôt » l'abondance du miel & de la cire dans » toute l'étendue du Royaume, s'il plai- » ſoit à la bonté du Roi de défendre ces » ſaiſies, en faveur du mérite des Abeil- » les. » Outre les vertus que tout le monde connoît dans ces inſectes, elles ont encore celle de produire les *chaſſe-calandres*. Ce ſont de petites mouches que l'on introduit dans les greniers pour en chaſſer les vermiſſeaux qui creuſent le grain & le corrompent. Cette ſeule propriété ne devroit-elle pas garantir les Abeilles des attentats du Sergent & de ſes Recors ?

Le but de cet ouvrage étant de nous apprendre ce qui peut procurer l'abondance dans le Royaume, l'Auteur y enſeigne encore la manière de nourrir & d'engraiſſer la volaille, ſans grain & à peu de frais. Comme ces animaux préfèrent les vers de terre à toute autre

nourriture, il ne s'agit que d'en faire naître abondamment & ſans grande dépenſe. Pour cela on creuſe des foſſes d'environ une toiſe en quarré ſur trois pieds de profondeur; on les garnit en dedans d'une muraille ſans maçonnerie, & on les remplit de terre, au milieu de laquelle on fait un trou capable de contenir trois barils de ſang de bœuf. Ce trou ſe couvre auſſi de terre, & l'on met ſur la foſſe des ronces & des épines, afin que la volaille ne puiſſe pas y grater, avant que les vers, qui doivent naître de ce ſang, ſoient entièrement formés. Il faut commencer ces ſortes de foſſes en été, afin que la chaleur du Soleil y puiſſe mieux opérer qu'en hyver; mais, dans quelque ſaiſon que ce ſoit, ſitôt que les vers d'une foſſe ſont mangés, il faut incontinent la renouveller comme la première fois. On doit attendre environ trois mois avant que d'ôter les épines & d'ouvrir les foſſes, pour leur donner le temps de ſe bien remplir de vers. Alors on y laiſſe aller la volaille, en obſervant néanmoins de ne les ouvrir que l'une après l'autre, à moins que le grand nombre de volaille ne demande beaucoup d'eſpace.

Ce n'eſt qu'après des expériences réitérées que l'Auteur s'eſt déterminé à faire part au Public de tous ces ſecrets. Heureux d'avoir enfin réuſſi, à l'âge de quatre-vingt-un an, dans des recherches qui avoient fait juſqu'à préſent la plus ſérieuſe occupation de ſa vie. Son Livre ſe trouve chez *de Laguette*, rue Saint Jacques, à Paris.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 24 Novembre 1754.

LETTRE III.

Diſcours d'Eloquence.

VOus trouverez, Monſieur, des propoſitions qui ne ſont appuyées d'aucunes preuves; vous en trouverez d'autres qui ne touchent pas même le fond de la queſtion, & d'autres enfin qui ſe contrediſent dans le *Diſcours qui a remporté le Prix d'Eloquence propoſé par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban en l'année* 1754. En voici le ſujet: *Si l'on peut dire des Académies ce que*

l'Eſprit Saint a dit des Sages, que leur grand nombre tourne au profit de la Société? L'Auteur ne décide rien; il ſe contente d'expoſer, dans la première Partie de ſon Diſcours, les inconvéniens, &, dans le ſecond, les avantages des Sociétés Littéraires. Voyons d'abord les propoſitions de la première eſpèce.

En multipliant les Académies, *il faut*, dit l'Auteur, *que le ſanctuaire des Muſes ſoit ouvert à des hommes ſans lumières.* Je réponds à cela, que, quelque avare que ſoit la nature dans la diſpenſation des talens, on trouvera toujours au moins vingt ou trente perſonnes dans une Province, propres à faire des Académiciens. Cette qualité n'exige pas des connoiſſances ſi ſublimes, qu'avec de l'eſprit & du travail on ne puiſſe bien y atteindre. D'ailleurs, plus il y aura d'Académiciens, & plus il y aura d'Aſpirans. La multitude de ces derniers augmentera l'émulation, & l'émulation produira néceſſairement de nouvelles lumières qui viendront éclairer le *Sanctuaire des Muſes.*

Les Corps Littéraires, continue l'Auteur, *trop ſenſibles au deſir de ſe perpétuer, ont la complaiſance d'adopter des hommes*

hommes dont l'ambition ſupplée à la capacité. C'eſt tout le contraire ; plus on a envie de ſe perpétuer, & plus on en cherche les moyens. Or jamais l'incapacité & l'ignorance n'ont été des moyens de perpétuer une Académie. Ce n'eſt que lorſqu'on devient inſenſible à ce *deſir* que l'on commence à adopter des ſujets ignorans.

Mais, demande l'Auteur, comment les exclurre des Académies de Province, tandis que *les vrais Sçavans vont porter aux pieds du Trône les fruits de leurs travaux*? Vous ſentez, Monſieur, combien cette propoſition eſt injurieuſe à toutes les Sociétés Littéraires établies hors de la Capitale. Je conviens que Paris eſt le centre des talens & des arts ; mais il reſte encore aſſez de vrais Sçavans dans les Provinces pour occuper toutes les places dans chaque Académie.

On prétend encore que le grand nombre de ces ſortes de Sociétés *fait une playe mortelle à la République, en la privant de pluſieurs citoyens* : comme ſi on ceſſoit d'être du nombre des citoyens, dès qu'on eſt de quelque Académie, & qu'on ne dût plus être regardé comme un membre utile de la République,

parce qu'on cultive par état les Sciences & les Arts, qui en ſont la gloire & la richeſſe. J'ai déja eu occaſion de répondre pluſieurs fois à cette injuſte accuſation; j'ai fait voir que les Académies n'enlevoient des ſujets ni à l'agriculture ni au commerce, qu'elles ne ſont point incompatibles avec les autres états de la Société, qu'on a vû, & que l'on voit encore aujourd'hui d'habiles Généraux, de grands Magiſtrats, des Prélats illuſtres à la tête de preſque toutes les Académies du Royaume, &c.

Je vous ai dit, Monſieur, qu'il y avoit dans ce Diſcours des propoſitions qui ne touchoient pas même le fond du ſujet; c'eſt un défaut que j'ai remarqué principalement dans la ſeconde Partie. L'état de la queſtion, propoſée par l'Académie de Montauban, eſt de ſçavoir, non ſi les Académies en général, mais ſi leur *grand nombre* tournent au profit de la Société: ce qui change entièrement la Thèſe. Car, quoiqu'il ſoit utile, par exemple, à une Ville d'avoir des habitans, leur nombre néanmoins pourroit être ſi conſidérable, qu'ils lui deviendroient incommodes, & ſouvent même très-nuiſibles. Ce n'eſt donc pas

répondre à la queſtion, que d'expoſer vaguement les avantages des Sociétés Littéraires ; il faut faire voir l'utilité du grand nombre de ces ſortes d'établiſſemens ; tout ce qui s'écarte de ce point s'éloigne entièrement du ſujet. Ainſi, quand l'Orateur compare les Académiciens, prépoſés pour bannir le mauvais goût de l'Empire des Lettres, à des guerriers armés pour la défenſe d'un Royaume ; quand il nous dit que l'émulation qui eſt entr'eux « eſt le principe de tout » ce qui ſe fait de grand, d'utile & d'a» gréable dans la Société ; que c'eſt elle » qui les anime, les ſoutient & les rend » capables des plus belles entrepriſes ; » que la vue du mérite des autres, mê» lée d'une juſte admiration & d'une ſe» crette peine de leur être inférieur, ex» cite un amour de la gloire qui ne voit » rien d'impoſſible ; » quand il nous repréſente les Académies, toujours occupées à obſerver la Nature, à perfectionner la Navigation, l'Agriculture, le Commerce, à porter le flambeau dans les replis les plus ſecrets du corps humain, à écarter les maladies, à adoucir leurs rigueurs, à prévenir leurs effets, &c ; quand il raconte que « *Polémon*,

» noirci de crimes & parfumé d'eſſen-
» ces, entre dans l'école de *Zénocrate*
» pour inſulter aux leçons de ce Philo-
» ſophe, & qu'ébranlé par ſes diſcours,
» il arrache l'ornement qui pare ſa tête
» & règle ſes mœurs; » quand il fait un contraſte de l'ignorance du quinzième ſiècle avec les lumières qui éclairent le nôtre, de la barbarie de certains pays avec nos mœurs & notre politeſſe, tout cela prouve, en général, l'utilité des établiſſemens Académiques, depuis que c'eſt à eux, en partie, qu'on eſt redevable de ces avantages; mais, encore une fois, ce n'eſt point là répondre à la queſtion propoſée par l'Académie de Montauban. De plus, par la manière dont l'Auteur a traité ſon ſujet, il s'eſt jetté dans pluſieurs contradictions manifeſtes.

Il a dit, dans la première Partie de ſon Diſcours, qu'en multipliant les Académies on rempliſſoit le ſanctuaire des Muſes d'hommes ſans lumières; &, dans la ſeconde Partie, il fait, de ces mêmes hommes, des Philoſophes éclairés qu'on vient conſulter comme des Oracles. « Un jeune Poëte apprend d'eux » à parler le langage des Dieux, & l'O-

» rateur l'art d'émouvoir le cœur en » éclairant l'eſprit. L'amateur des Scien- » ces les interroge ; ils le dirigent, l'élè- » vent, le ſoutiennent dans ſes médita- » tions, & lui donnent des vûes pour » l'avenir. » Rapprochons, Monſieur, deux autres propoſitions qui ne ſe contrediſent pas moins que les précédentes. Pour exagérer les inconvéniens des Académies de Province (car c'eſt toujours d'elles qu'il eſt queſtion dans ce Diſcours) l'Auteur leur ôte juſqu'à l'*eſpérance de voir dans leur ſein une ſucceſſion de génies propres à éclairer l'Univers.* Quand enſuite, pour remplir ſon plan, il a beſoin d'en relever les avantages, il ne craint point de dire que c'eſt d'elles que ſont ſortis « ces hommes rares qui » naiſſent pour le bonheur & la gloire » du Monde. Ils acquièrent dans une » Académie de Province un ſçavoir qui » les fait paroître avec éclat ſur un plus » beau théâtre. » C'eſt ainſi que l'Orateur détruit d'une main ce qu'il établit de l'autre. Tantôt il nous repréſente ces corps Littéraires comme des écoles de goût & de ſageſſe, « où l'eſprit s'éclaire, » le cœur s'épure, & l'aménité prend la » place de la barbarie ; » & tantôt,

comme un Empire mal gouverné, « où » l'on accorde à la faveur ce qu'on doit » au mérite, où le goût ſe déprave, le » frivole s'accrédite, & prend la place » du beau & du vrai. » Ici ce ſont des Tribunaux redoutables; « le deſir de » mériter leur ſuffrage s'empare de la » Nation; tout s'anime, tout s'intéreſſe, » tout aſpire à l'immortalité. » Là ce ſont des aſſemblées tumultueuſes, où « les couronnes ſont données au ſtyle » précieux, aux vains ornemens, & le » clinquant des *Sénèques* eſt préféré à » l'éloquence des *Cicérons*. » Je n'étendrai pas plus loin le parallèle contradictoire des deux Parties de ce Diſcours. Je dirai ſeulement, pour juſtifier le ſuffrage de l'Académie qui l'a couronné, que le ſtyle en eſt pur, noble, délicat & élégant. L'Auteur eſt le R. P. Dom *Pont*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, de l'Académie Royale des Sciences de Toulouſe, & Profeſſeur de Grec & d'Hébreu dans la même Académie. Ce Diſcours, imprimé à Montauban, ſe trouve à Paris chez *Chaubert*, Libraire, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint Michel.

Entretiens ſur les Romans.

On perd ordinairement un temps précieux en vains préambules, en complimens inutiles dans les ouvrages publiés ſous la forme d'*Entretiens.* L'objet principal s'échappe à chaque page pour faire place à des digreſſions, ou à des louanges que l'Auteur ſe donne à lui-même par la bouche de ſes Interlocuteurs. C'eſt le défaut, Monſieur, que j'ai ſur-tout remarqué dans les *Entretiens ſur les Romans, ouvrage moral & critique, dans lequel on traite de l'origine des Romans, & de leurs différentes eſpèces, tant par rapport à l'eſprit, que par rapport au cœur; par M. l'Abbé* JACQUIN : un Volume in-12, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

L'Auteur introduit ſur la Scène un Abbé qui déclame contre les Romans, une Comteſſe qui en prend le parti, & un jeune Chevalier, qui applaudit toujours à Monſieur l'Abbé. Ce ſont ces trois perſonnages que l'Auteur fait converſer enſemble dans quatre grands *Entretiens*, dont le premier roule ſur l'origine des Romans, le ſecond ſur leur inutilité,

le troiſième ſur leurs dangers par rapport à l'eſprit, & le quatrième ſur leurs dangers par rapport au cœur.

Le premier Dialogue préſente d'abord des recherches ſur l'étymologie du nom de *Roman*. Les uns ont cru que ce mot venoit d'une expreſſion Greque, qui ſignifie *valeur*, parce que ces ſortes d'ouvrages n'étoient preſque remplis autrefois que de Chevalerie & de faits Militaires. D'autres tirent ce nom de celui de *Rhemenſes*, habitans de Rheims, dont ils veulent qu'on ait fait *Romancé*, enſuite *Roman*, à cauſe d'un des premiers ouvrages de ce genre qui fut attribué à *Turpin*, Archevêque de cette Ville. D'autres, enfin, prétendent que ce nom eſt venu du mot de *Romain*, eſpèce d'idiome moitié Latin, moitié Gaulois, dont ſe ſervoient les *Trouvères* ou *Troubadoures* pour écrire leurs aventures. M. *Jacquin* eſt de ce ſentiment; c'eſt en effet le plus vraiſemblable.

M. *Huet* avoit défini le Roman : *une fiction amoureuſe, écrite en Proſe avec art, pour le plaiſir & l'inſtruction des Lecteurs*. L'Auteur deſapprouve cette définition, premièrement, parce qu'il y a eu & qu'il peut y avoir des Ro-

mans ſans amour ; en ſecond lieu, parce qu'on peut faire des Romans en Vers, comme le *Roman de la Roſe*, celui de l'*Arioſte*, &c. Voici la définition que M. l'Abbé *Jacquin* a cru devoir ſubſtituer à celle de M. *Huet*. « Le Roman » eſt une fiction morale, amoureuſe ou » guerrière, imaginée pour amuſer le » Lecteur. » Et pourquoi pas *pour l'inſtruire*? Cette définition d'ailleurs convient auſſi à la Fable, qui eſt elle-même une fiction : il falloit donc diſtinguer l'eſpèce de fiction, le ſtyle & les perſonnages de ces deux genres.

Pluſieurs Ecrivains ont prétendu que la Grèce donna autrefois naiſſance aux Romans. L'Auteur en fait remonter l'origine beaucoup plus haut ; & il attribue cette invention aux Egyptiens. Mais les raiſons qu'il en donne ſont ſi foibles, qu'on ne doit les regarder que comme de ſimples conjectures. C'eſt dans la Grèce qu'on trouve les premiers exemples de ce genre d'écrire. *Ariſtide*, de Milet, dont les ouvrages n'exiſtent plus, eſt un des plus anciens Romanciers qui ſoient venus à notre connoiſſance. On lit, dans la Bibliothèque de *Photius*, l'extrait d'un Roman compoſé

par *Antoine Diogène*, Auteur Grec, qui vivoit dans le ſiècle d'*Alexandre*. Ce ſont les aventures de *Dinias*, qui dans la dure néceſſité de quitter ſa patrie, & après pluſieurs voyages, aborde enfin dans l'Iſle d'Iſlande. Il y rencontre une jeune Tyrienne nommée *Dercyllis*, que des infortunes à peu près ſemblables avoient conduite dans la même Iſle. Ils ſe racontent mutuellement leurs malheurs; & ces récits ſont remplis d'événemens ſinguliers, de voyages difficiles, de deſcriptions frappantes, de réponſes des Sybilles, d'évocations des Morts, & de mille autres eſpèces de ſortiléges. Nous avons dans notre Langue une imitation très-laconique & très-imparfaite de ce Roman, imprimée en 1745, ſous le titre de *Dinias & Dercillide*; c'eſt une petite Brochure, dont l'Auteur, M. *le Seurre*, n'a preſque rien emprunté du Grec. L'original préſente encore une Relation d'un voyage dans la Lune, & d'une correſpondance aux Enfers. A cette eſquiſſe, vous reconnoiſſez, Monſieur, beaucoup de nos Romans modernes, ſur-tout ceux qui donnent dans les enchantemens & dans le merveilleux.

Les autres Romans Grecs dont M. *Jacquin* fait le précis, ſont les *Aventures de Sinonis & de Rhodanis*, par *Jamblique*, & les *Amours de Théagène & de Chariclée*, par *Héliodore*. Il y en a ſur leſquels il paſſe plus légèrement, comme *la Cyropédie de Xénophon*, les *Amours de Daphnis & Chloé*, du ſophiſte *Lonjus*, les *Affections d'Amour* de *Parthenius*, les *Amours d'Iſmène & d'Iſménie*, d'*Euſtathius*, & quelques autres qu'il ne fait que nommer. Nous avons tous ces Romans traduits ou imités en François.

Quoique le goût des Lettres eût paſſé de la Grèce chez les Romains, nous ne voyons point que ces derniers ſe ſoient appliqués à faire des Romans. Car je n'imagine pas qu'avec M. l'Abbé *Jacquin*, vous placiez parmi les écrits de ce genre, l'ouvrage de *Pétrone*, & les *Satyres Ménippées* de *Varron*, à l'imitation deſquelles on a fait, ſous le même titre, la critique de la Ligue. Ces deux Auteurs n'ont jamais été au rang des Romanciers. N'en cherchons donc point en Europe depuis les Grecs juſqu'aux *Troubadours*. Nous ne trouverions tout au plus que quelques

Hiſtoriens ignorans, qui manquant de mémoires pour écrire la vie de leurs Héros, avoient recours à la fiction pour embellir leur Hiſtoire. C'eſt dans cette claſſe qu'il faut placer la Chronique d'*Annibaldus*, qui vivoit au commencement de la Monarchie; les *faits & geſtes de Charles le Grand*, attribués à l'Archevêque *Turpin*, & l'Hiſtoire du Roi *Artus* & *de la Table ronde*.

Il ſeroit trop long, Monſieur, d'entrer dans le détail de cette foule de Romans, dont les *Troubadours* inondèrent la France durant le onzième ſiècle. C'eſt auſſi vers le même temps, qu'on vit paroître les Hiſtoires de *Maugis d'Aigremont*, *d'Ogier le Danois*, de *Morgant le Géant*, & les aventures de *Robert le Diable*. Les ſiècles ſuivans ont produit une infinité de Romans Eſpagnols, qu'on a jugés digne d'être traduits dans notre Langue. Vous connoiſſez en particulier les *Amadis de Gaule & de Grèce*, les *Proueſſes d'Eſplandian*, le *Chevalier du Soleil*, & tous ceux qui compoſoient la fameuſe Bibliothèque de *Dom Quichotte* de la Manche. On demande parmi les Sçavans, ſi c'eſt à nous que les Eſpagnols ſont redevables de ce

goût Romanesque, ou si nous le tenons nous mêmes des Espagnols ? L'Auteur se déclare pour la première opinion. Pour moi, Monsieur, après avoir lû une excellente Dissertation de M. le Comte *de Caylus* * sur cette matière, je ne puis m'empêcher de penser comme lui, que ces fictions nous sont venues des peuples d'Espagne ; que ceux-ci les avoient reçues des Maures, & que ces derniers enfin les tenoient des Grecs, dont tous les Livres avoient été traduits en Arabe. Mais quoique les Espagnols eussent été nos maîtres, nous l'emportames de beaucoup sur eux ; principalement quand l'Amour eut chassé de nos Romans les chimères de Chevalerie pour y regner despotiquement lui-même. On mit plus d'ordre alors & plus de conduite dans ces sortes d'ouvrages ; les amans furent asservis à une passion méthodique, comme les Chevaliers errans l'avoient été à une extravagance réfléchie.

La Romancie eut pour premiers réformateurs M M. d'*Urfé*, *la Calprenède*, *Gomberville*, *Desmarets*, *Scudéry* & la sœur de ce dernier. L'*Astrée*, *Cassandre*, *Cléopatre*, *l'Ariane*, *le Grand Cyrus* &

* Voyez les *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, Tom. XII, page 86, *de l'origine des Fabliaux*.

la *Clélie*, attirèrent tous les regards, & fixèrent tous les ſuffrages. Ce goût pour les Héros langoureuſement amoureux ſe conſerva pendant quelque temps; mais nos Romanciers modernes, ayant adopté une autre méthode, ont fait oublier ces productions qui valent bien les leurs. Il eſt fort commun de voir aujourd'hui commencer les Romans par où finiſſoient ceux de l'autre ſiècle. Vous avez lû, Monſieur, ceux qui depuis *Clélie*, ont paru avec le plus de ſuccès, & vous ſçavez qu'il en eſt de différentes eſpèces: de politiques & de moraux, comme *Télémaque*; de critiques, comme *le Diable Boiteux* & *le Prince Fan-Fé-Rédin*; d'hiſtoriques, comme *la Princeſſe de Clèves* & *les Anecdotes de Philippe Auguſte;* de comiques, comme *Guzman d'Alpharache* & *le Roman Comique* de *Scarron.* Il en eſt auſſi qui ne connoiſſent d'autres intrigues, que celles de l'Amour: tels ſont *Hyppolyte, Comte de Duglas, l'Infortuné Napolitain, la Payſanne Parvenue*, & *Manon Leſcaut;* d'autres ne renferment que des contes de Féerie, & les premiers écrivains en ce genre ſont Madame d'*Aulnoy*, le Comte de *Hamilton* & M. *Guellette.* Je ne vous dis rien des

Romans qui s'impriment chaque jour parmi nous; il n'y en a preſque aucun qui mérite votre attention.

Je me ſuis un peu étendu ſur ce premier *Entretien*, parce que c'eſt celui qui m'a paru le plus inſtructif. L'Auteur a pris pour guide & a ſuivi pas à pas M. *Huet* dans ſon Diſcours ſur l'*origine des Romans*. Dans les trois derniers il a pris pour modèle, ou plûtôt il n'a fait que traduire & mettre en dialogue, la Harangue Latine du feu Père *Porée* ſur les dangers de ces amoureuſes fictions. On doit ſçavoir gré à l'interprète d'avoir fait paſſer dans notre Langue les plus beaux morceaux du diſcours de cet illuſtre Profeſſeur; mais il devoit dumoins le citer, & ne pas laiſſer ignorer la ſource heureuſe où il a puiſé.

Le Père *Porée* avoit entrepris de faire voir dans les deux points de ſon Oraiſon, que les Romans ſont également nuiſibles à la Littérature & aux bonnes mœurs. L'Hiſtoire, la Géographie, le Théâtre & la Diction, ſont les parties de la Littérature auxquelles ces fictions cauſent le plus de préjudice. » Les Ro» mans n'ont-ils pas embrouillé les pre» miers ſiècles de notre Monarchie, ſans

» qu'il ſoit trop poſſible de ſéparer to-
» talement la vérité du menſonge ? Les
» Anglois ſont dans le même cas, &
» c'eſt ce qui eſt auſſi arrivé aux Eſpa-
» gnols. Leurs premières Hiſtoires ne
» contiennent que des prodiges. Les Ita-
» liens ont chargé les origines de leurs
» différens Etats de pareilles fables ; &
» ſi nous jettons un coup d'œil ſur les
» Hiſtoires particulières des Princes &
» des grands Hommes, il n'y en a au-
» cun dont la Romancie n'ait desho-
» noré les actions héroïques. . . . Quelle
» idée nous donne-t-elle de la Géo-
» graphie ; tantôt elle tranſporte toutes
» les parties de la Terre, & confond
» les différens Royaumes ; tantôt elle
» invente des Provinces & des Empi-
» res, qui n'exiſtèrent jamais. Elle éta-
» blit des Peuples imaginaires, & leur
» donne des loix, qui violent les droits
» ſacrés de la juſtice. Ici, elle peuple des
» Iſles deſertes ; là, elle bâtit en l'air
» des Palais enchantés, &c. *Une lon-*
» *gue coutume deſcendue des Romans*,
» a introduit l'Amour ſur la Scène, &
» a fait de cette paſſion l'ame du Théâ-
» tre. Il faut l'y faire entrer, devroit-
» on changer l'ordre des temps & de
» l'âge, & aller contre la vérité de l'Hiſ-

» toire, & les portraits de la Fable.
» *Alexandre*, au milieu des combats,
» *Mithridate* aux portes de la mort, *Bri-*
» *tannicus* avant quatorze ans, *Hyp-*
» *polyte* dans les forêts, tous ne reſpi-
» rent que pour l'amour, &c. « Il n'eſt
» pas juſqu'à la diction & au ſtyle mê-
me, dit le Père *Porée*, qui n'éprouvent le tort que fait à la Littérature le malheureux goût pour les Romans. Il y a eu un temps où « l'on ne voyoit plus
» dans les ouvrages d'eſprit que pério-
» des lourdement meſurées, que digreſ-
» ſions ennuyeuſes, que réflexions étran-
» gères, qu'épithètes brillantes & for-
» mant preſque toujours une antithèſe.
» Les deſcriptions, les portraits, n'eu-
» rent plus de fin; un langage entortillé
» & précieux paſſa bien-tôt dans le
» monde; on ne parla plus que par
» énygmes, par paradoxes, par jeux de
» mots, &c.

La ſeconde Partie du Diſcours renferme pluſieurs diviſions, dont M. l'Abbé *Jacquin* a ſçu encore faire uſage. C'eſt une raiſon de plus pour faire eſtimer le Livre de cet Auteur, qui par lui-même a fait des recherches utiles, & qui paroit très-verſé dans cette partie de notre Littérature. Il ne retirera

pas moins de gloire de ſon zèle pour les bonnes mœurs & pour le bon goût. Il prouve très-bien, d'après le P. *Porée*, que la lecture de ces ſortes de Livres eſt en général dangereuſe pour le cœur & pour l'eſprit, & que c'eſt beaucoup quand elle n'eſt que frivole.

La Solitude Littéraire. Ode à l'Ombre du GRAND ROUSSEAU.

Thémis a toujours été amie des Muſes. Les plus grands Orateurs ont cultivé la Poëſie. *Ciceron* lui-même faiſoit des vers tant bien que mal. Vous avez vû M. *Cocquard* ſuivre ſon exemple. Voici encore un Avocat qui ſe diſtingue au Parnaſſe comme au Barreau. C'eſt M. *Anneix de Souvenel*, ancien Bâtonnier des Avocats du Parlement de Rennes, dont je vous ai déja parlé * à l'occaſion d'une *Epitre à l'Ombre de Deſpréaux*, morceau de Poëſie que vous avez goûté. Son *Ode à l'Ombre du Grand Rouſſeau* me paroît digne de vous être préſentée, & je ne doute pas qu'elle n'obtienne auſſi votre ſuffrage. Vous y trouverez des penſées, des ſentimens, des images, & des éloges bien exprimés.

* Voyez les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*, Tome XI, page 212.

Paiſibles lieux, ſéjour champêtre,
Aſyle de la liberté,
Une autre ſaiſon va renaître,
Je touche à ma captivité.
Eſclave de la Multitude,
A peine de ma ſolitude
Ai-je goûté les agrémens :
Bien-tôt le retour de BOREE
D'un loiſir de peu de durée
M'annonce les derniers momens.
Des AMPHIONS & des ORPHEES
Je tentois ici les accords :
J'offrois mes vœux aux doctes Fées,
Elles ſecondoient mes efforts.
Beaux lieux, qui futes mon Parnaſſe,
Boſquets où le Rival d'HORACE
M'apprit à fronder les *Cotins*,
Je vous fuis & je vous deſire :
Hélas, quoiqu'un Sage ait pu dire,
Nos goûts ne *font* pas *nos Deſtins*.
Depuis le ſiècle de PANDORE
Je parcours en vain tous les temps ;
Nul Siècle n'a produit encore
L'hiſtoire des Mortels contens.
Inquiet, au ſein de l'aiſance,
Le plus heureux en apparence
Soupire pour le ſort d'autrui :
Les Temps n'ont point changé la ſcène ;
HORACE peignoit à MECENE
Ce que nous voyons aujourd'hui.
Que SOCRATE au Dieu des Richeſſes,
Refuſe l'honneur des Autels ;
Du Dieu les perfides promeſſes
Séduiront toujours les Mortels.
Que JUPITER, dans ſa colère,
Sur l'un & ſur l'autre hémiſphère

Lance la foudre & les éclairs,
Le Ciel & NEPTUNE en furie
Verront notre audace aguerrie
Triompher des vents & des mers.
Qui nous rendra ce premier âge,
Où l'homme, ennemi des excès,
Ignoroit le triſte avantage
De nos chimériques ſuccès?
Heureux jours, où ſon innocence
Etoit ſon unique ſcience,
Où les Vertus étoient ſes mœurs:
Age d'Or, où l'aimable ASTRE'E,
De tous les Peuples adorée,
N'avoit pour Temples que des Cœurs!
C'eſt dans votre immortel Empire
Qu'on peut les retrouver encor,
MUSES; c'eſt chez vous qu'on reſpire
L'innocence de l'âge d'or:
Je n'y découvre que des charmes;
Je n'y vois point couler ces larmes
Que l'ambition fait verſer:
Délicieuſe ſolitude,
Tranquilles jours, paiſible étude,
Quel bien peut donc vous remplacer!
Regnez, ô MUSES favorables,
Vous ſeules méritez nos vœux:
Quels autres biens ſont deſirables
Que les biens qui font des heureux?
La Fortune, aveugle Déeſſe,
Ou nous rebute, ou nous careſſe,
Sans diſcernement & ſans choix:
Oſons mépriſer ſon caprice;
Que craint-on de ſon injuſtice
Quand on eſt docile à vos loix?
BIAS, guidé par vos maximes,
Efface, en foulant l'or aux piés,

Ces prétendus Héros ſublimes
Que l'Erreur a déifiés.
Il brave, dans ſon indigence,
Le fier Mortel dont l'opulence
N'a que le vice pour appui :
En mépriſant un bien fragile,
Il s'aſſure un deſtin tranquille :
CRE'SUS eſt moins riche que lui.
OVIDE, loin des bords du *Tibre*,
Habite un ſéjour odieux :
Perd-t il, en ceſſant d'être libre,
Ce qui le rendoit cher aux Dieux ?
On l'exile en un lieu ſauvage ;
Vous le ſuivez ſur ce rivage ;
Les GRACES viennent le ſervir :
Vos chants tempèrent ſa triſteſſe,
Votre amour étoit ſa richeſſe,
AUGUSTE ne peut la ravir.
Au fond d'une priſon obſcure,
Un autre courbé ſous les fers,
Oppoſe au cri de la Nature
Sa Philoſophie & ſes Vers.
Conſolé par votre préſence
Il gémit ſans impatience ;
Ses yeux ſe refuſent aux pleurs :
Tel qu'il fut aux jours de ſa gloire,
Tel nous le retrace l'Hiſtoire,
En nous expoſant ſes malheurs.
Banni des rives de la SEINE,
Le plus cher de vos nourriſſons
Succombe aux efforts de la haine ;
Il meurt victime des ſoupçons.
Compagnes de ſa vie errante,
Vous plaignez ſa veine innocente,
Vous ranimez ſes heureux tons ;
Vous dictez les vers qu'il ſoupire,

Et, quand loin de nous il expire,
C'eſt vous-mêmes que nous pleurons.

Muses, écartons ces images,
Cherchons de plus douces couleurs;
Du Sort oublions les outrages,
Et changeons les cyprès en fleurs.
Tel, dans la route fortunée
Que lui traça la Deſtinée,
Ne connut de momens plus doux
Que ceux du loiſir ſolitaire
Où, dans un exil volontaire,
Il ne s'occupa que de vous.

Nymphes du Tarn & de la Somme;
Quel charme fixe ſur vos bords
Deux Chantres, dont la Grèce & Rome
Auroient envié les accords?
Loin de Paris qui les regrette,
L'Echo tous les jours leur repète,
Qu'ils y tiendroient le premier rang:
Les douceurs de la ſolitude,
L'amour d'une paiſible étude,
Arrêtent Gresset & le Franc.

Ainſi, loin du bruit de la Ville,
Sous le Hêtre & ſous le Tilleul,
Desmoreaux cherchoit un aſyle
Dans la ſolitude d'Auteuil:
Alors, moins ſenſible à la gloire
D'écrire la pompeuſe hiſtoire
Du plus grand Roi de l'Univers,
Qu'à ces momens, où, ſous l'ombrage,
Les Muses recevoient l'hommage
De ſon loiſir & de ſes vers.

Ainſi, d'une carrière illuſtre
Fontenelle égayant le cours,
Au milieu du vingtième luſtre,

Les cultive & leur plaît toujours :
Heureux mortel, qui ſur ſes traces
Captiva les Ris & les Graces,
Et qui le même en tous les temps,
Vainqueur de l'envie & de l'âge,
Conſerve encor tout l'avantage
Dont il jouit dans ſon printemps.

Ne peut-on, ſçavantes Déeſſes,
Prétendre à de moindres faveurs ?
Et, pour mériter vos careſſes,
Faut-il égaler ces Auteurs ?
Je vous offre une ardeur diſcrette ;
Les talens forment le Poëte :
Le goût ſuffit à l'Amateur :
Loin de moi tout vœu téméraire,
Si j'oſe aſpirer à vous plaire,
C'eſt ſous le nom de Spectateur.

Mais, quel bruit tout à coup s'excite !
La terre s'ouvre ſous mes pas :
J'apperçois les bords du COCYTE,
MUSES, ne m'abandonnez pas.
Où ſuis-je ? ... Déja dans ſa Barque
Le Nocher du ſombre Monarque
M'a donné paſſage aux Enfers ;
Et loin de la rive embraſée,
Je me trouve dans l'ELYSÉE,
Sous des Peupliers toujours verds.

Diſparoiſſez, horreurs ſecrettes,
Je recouvre ma liberté :
Au brillant ſéjour des Poëtes,
TERPSICORE m'a tranſporté.
Eſt-ce ici l'antique Parnaſſe ?
PINDARE, ANACRÉON, HORACE,
Y dictent les loix d'APOLLON.
Les fleurs à l'envi ſemblent naître ;

Tout parle, tout me fait connoître
Les Héros du ſacré Vallon.

Que ne puis-je, avec de tels guides,
Parcourir ces riches ſentiers !
Fameux vainqueur des HESPÉRIDES,
Je n'envierois point tes lauriers.
Ciel, comblez-vous mon eſpérance ?
Oui, c'eſt HORACE qui s'avance :
Mortel, on exauce tes vœux :
Prend ces fleurs, j'en fis l'aſſemblage ;
Conſerve ce précieux gage,
Et jouis du bienfait des Dieux.

Quel charme, quelle aimable yvreſſe
Enchante mes ſens étonnés !
Fertiles rives du Permeſſe !
Double Mont ! Côteaux fortunés !
Vos fleurs... Mais où fuit ce beau ſonge ?
Séduiſante erreur, doux menſonge,
Hélas, je vous rappelle en vain :
Dans ma ſolitude champêtre
Je me reveille ſous un Hêtre,
Au lieu de fleurs, un Livre en main.

ROUSSEAU, tes immortels ouvrages
Forment ce tréſor précieux :
Je touchois tes riantes Pages
Dans ce ſonge myſtérieux.
J'y trouve les fleurs du Parnaſſe,
Les Talens réunis d'HORACE,
De PINDARE & d'ANACRÉON :
J'y vois ce que peut l'Harmonie
Quand l'Art obéit au Génie,
Et le Génie à la Raiſon.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 28 Novembre 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Odes d'Horace traduites par feu M. l'Abbé Desfontaines.

QUe de tentatives, Monsieur, que d'efforts en prose & en vers sur les Odes d'*Anacréon* & d'*Horace*, c'est-à-dire, sur les ouvrages des deux Poëtes les plus galans & les plus délicats de l'Antiquité ! Tout le monde veut les traduire ou les imiter. Mais, pour y parvenir, ne faudroit-il pas être doué de leur génie, de leur talent, de leur goût, de leur ame ? Un Copiste, quelque habile qu'il soit dans l'art de la peinture, pourra-t-il jamais atteindre à la beauté de son Original, s'il n'a sa manière, son esprit, son coup de pinceau, son coloris ? Une version d'*Horace* paroît d'abord la chose du monde la plus facile ; le charme de la lecture fait illusion ; c'est un bandeau

qui cache la difficulté ; l'amour propre s'en mêle, l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme opère ; on croit pouvoir rendre avec ſuccès ce que l'on ſent avec tranſport. Mais *Horace* laiſſe bien loin derrière lui tous ſes Interprètes & ſes Imitateurs.

Si quelqu'un cependant pouvoit ſe flatter de réuſſir dans une pareille entrepriſe, en ſuppoſant qu'un Proſateur puiſſe rendre parfaitement un Poëte, c'étoit feu M. l'Abbé *Desfontaines*, qui, par ſa traduction de *Virgile*, la meilleure ſans contredit de toutes celles que nous avons, avoit prouvé ſon talent pour ce genre. Il joignoit au goût le plus épuré l'expérience la plus ſûre & un long exercice dans l'art d'écrire ; il avoit dans ſon ſtyle, tantôt la molle aiſance des *Graces*, tantôt la noble fierté de *Minerve* ; ſa chaleur d'eſprit, ſon heureuſe ſagacité, ſon intelligence des deux Langues : tout ſembloit nous promettre de ſa part une excellente verſion du Lyrique Romain ; & je ne doute pas qu'il n'eût rempli cette carrière avec gloire, ſi la mort ne l'eût arrêté preſque au commencement de cette nouvelle courſe. On n'a donc trouvé dans ſes pa-

piers qu'une partie des Poëſies d'*Horace*, ſçavoir, la traduction des deux premiers Livres des Odes, & de preſque tout le troiſième. On a imprimé le texte Latin. Quelques remarques ſur les Odes traduites ont été fournies par un homme de goût, qui les a choiſies parmi celles de *Dacier* & de *Sanadon*. Tout cela forme un petit Volume portatif, bien exécuté, par les ſoins & ſous les yeux de *Chaubert*, Libraire, à l'entrée du Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint Michel. Il a mis à la tête un petit *Avis* de ſa façon, où il fait éclater, pour la mémoire de feu M. l'Abbé *Desfontaines*, des ſentimens qui les honorent tous deux. Il étoit chargé de la diſtribution des Feuilles Périodiques de cet Ecrivain. Cette bonne intelligence entre un Auteur & un Libraire, cette ſatisfaction réciproque n'eſt pas abſolument indigne d'être obſervée. *Chaubert* prévient encore, dans ſon *Avis*, deux objections qu'on pourroit faire. Le travail de M. l'Abbé *Desfontaines* ſur *Horace* étoit-il aſſez conſidérable pour le préſenter au Public? Ne convenoit-il pas d'engager quelque homme de Lettres à completter la traduction? Ces motifs

ont tenu long-temps en balance la perſonne chargée de ce précieux dépôt. Mais enfin, ſur les repréſentations qui lui ont été faites par des Connoiſſeurs, elle a jugé que cet eſſai poſthume ne nuiroit point à la réputation de ſon Auteur, & qu'il ſerviroit peut-être de modèle à ceux qui ſeroient tentés d'achever l'ouvrage, qu'elle a laiſſé dans l'état où il eſt, par la difficulté de trouver quelqu'un qui eût voulu riſquer une comparaiſon dangereuſe.

Le Libraire *Chaubert* a fait imprimer auſſi à la tête de cette traduction une diſſertation de M. l'Abbé *Desfontaines* ſur la première Ode du premier Livre: il l'a tirée de la Lettre IX du premier Tome du *Nouvelliſte du Parnaſſe*. Elle fit, lorſqu'elle fut publiée pour la première fois, beaucoup de bruit, de plaiſir & de ſectateurs parmi les gens de Lettres qui ſçavoient le Latin. En général, on la trouva ſi judicieuſe, que perſonne ne crut devoir la réfuter. Je fus ſéduit comme les autres, & j'embraſſai, ſans héſiter, l'opinion du diſſertateur, que j'ai même rappellée depuis & juſtifiée dans la Lettre V du Tome V de mes *Lettres ſur quelques Ecrits de ce*

Temps. Je viens de la relire avec attention ; & je vous avoue, Monſieur, qu'elle m'a paru beaucoup moins ſolide que je ne la croyois. Permettez-moi d'entrer à ce ſujet dans une diſcuſſion, de goût ſeulement, ſans aucun étalage ſcientifique.

» De la manière, dit M. l'Abbé *Des-*
» *fontaines*, dont juſqu'ici tous les Inter-
» prètes & tous les Editeurs ont entendu
» cette première Ode, je ne crains point
» de dire que c'eſt une pièce *ridicule*,
» & que le commencement ſur-tout eſt
» un vrai *galimathias*. Or, en y chan-
» geant *un ſeul point* & *une ſeule lettre*,
» elle devient, ſelon moi, une pièce ad-
» mirable. » Ce *point* doit être mis à la fin du cinquième vers, & non à la fin du ſixième, comme on l'a toujours placé. Pour vous faire entendre, Monſieur, cette première réforme, il faut vous copier le commencement de cette Ode :

Mecœnas atavis edite Regibus,
O & præſidium & dulce decus meum :
Sunt quos curriculo pulverem Olympicum
Collegiſſe juvat, metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis,
Terrarum dominos evehit ad Deos.

Hunc, ſi mobilium turba Quiritium
Certat tergeminis tollere honoribus :
Illum, ſi proprio condidit horreo
Quidquid de Lybicis verritur areis ;
Gaudentem patrios findere ſarculo
Agros, Attalicis conditionibus
Nunquam dimoveas, ut trabe Cypriâ
Myrtoum pavidus nauta ſecet mare.

M. l'Abbé *Desfontaines* veut que le ſens finiſſe, & que, par conſéquent, on mette un point après ces mots, *palmaque nobilis.* Il ſoutient que *Terrarum dominos* doit commencer un autre ſens ; qu'il faut rapporter ce *Terrarum dominos* aux Romains, & non aux Dieux, ſi bien caractériſés cependant par l'épithète de *maîtres de la Terre.* Ainſi, il ne veut qu'une virgule après *Deos.* De bonne foi, Monſieur, cette interprétation eſt-elle ſoutenable ? 1°. La beauté du ſens & du ſtyle poëtique demande néceſſairement que la période ſe termine par le vers ſublime,

Terrarum dominos evehit ad Deos.

Quelle grandeur, quelle magnificence, quelle continuité d'images, quelle perfection de coloris, quelle plénitude

de Poëſie ne réſulte pas de cette chûte harmonieuſe? Toutes ces beautés diſparoiſſent, ſi l'on adopte le changement du diſſertateur. La cadence ſouffre une eſpèce d'étranglement; la conſtruction s'obſcurcit & s'embaraſſe; on ne peut s'en tirer ſans faire violence à la ſyntaxe. Où eſt, par exemple, le nominatif du verbe *evehit*? On le trouveroit du moins plus aiſément ſi *Terrarum dominos* ſe rapportoit à *Deos*, parce qu'on pourroit dire: *Si turba mobilium Quiritium certat tollere tergeminis honoribus quemdam Romanum, hunc evehit ad Deos dominos Terrarum.* Mais M. l'Abbé *Desfontaines* veut que par *Terrarum dominos* il ſoit queſtion des Romains; & dès-lors la phraſe devient louche en Latin & en François, puiſqu'en traduiſant mot à mot il faudroit dire: *Si la foule des Romains inconſtans éleve celui-ci aux grands honneurs, alors cette foule rend les maîtres du Monde* (les Romains) *égaux aux Dieux.* Comme cela eſt pénible & recherché!

2°. Comment prouver que par *Terrarum dominos*, ſans aucune autre dénomination, *Horace* entende les Romains? Où ſont les exemples que

cet attribut ſuffiſe pour les déſigner, ſans le ſecours de leur nom propre ou d'un nom métaphorique ? *Horace* n'auroit-il pas donné lieu, par ce tour, à une fauſſe interprétation, à une véritable équivoque, puiſqu'on eſt naturellement porté, par la force du ſens & de l'uſage, à faire aux Dieux les honneurs de *Terrarum dominos*, appellation majeſtueuſe qui leur eſt ſi bien dûe, & qui eſt ſi ſouvent employée par les Poëtes ? Les vers cités par le diſſertateur, pour l'appui de ſa cauſe, ſont préciſément contre lui. *Virgile* dit :

Romanos rerum dominos, gentemque togatam.

Le mot *Romanos*, que *Virgile* a cru néceſſaire, ôte toute ambiguité. Un autre Poëte dit encore :

Terrarum Deo gentiumque Roma.

Roma détermine tout ; il n'y a point d'amphibologie. *Terrarum dominos* ne peut donc ſignifier les Romains, ſi l'on n'en fixe l'application par quelque terme caractériſtique.

3°. Tout le monde ſçait que la Grèce décernoit les plus grands honneurs du

triomphe à ceux qui remportoient la victoire dans les Jeux Olympiques : vainqueurs admirés de leur patrie, & que *Pindare*, dans ſes chanſons immortelles, éleve toujours juſqu'aux Dieux, maîtres de la Terre. C'eſt ce qu'*Horace* a voulu repréſenter lui-même, à l'exemple du Poëte Grec qu'il ſe propoſoit pour modèle : il promène ſon Lecteur ſur les Jeux de la Grèce, & ne quitte le tableau qu'après y avoir mis les plus grands traits, pour finir noblement ſa première période à la gloire des Grecs. Avec quelle grace n'ouvre-t-il pas enſuite la ſeconde période ſur les Romains, par une adroite ſuſpenſion de ſens & de poëſie ? *Hunc, ſi mobilium*, &c.

4°. *Hunc* eſt oppoſé à *Illum* qui ſe trouve deux vers après : il faut, par conſéquent, pour la beauté du contraſte, que *Hunc* commence la phraſe. De plus, *Hunc* eſt néceſſairement gouverné par *nunquam dimoveas*. Car *Horace* a voulu dire, & a dit : *Nunquam dimoveas hunc, ſi &c, nec illum, ſi &c.* Or que devient le régime, ſi *Terrarum dominos evehit* ſe rapporte à *Hunc* ? Il eſt ſi évident qu'*Horace* a com-

mencé ſa ſeconde période par *Hunc*, qu'il employe le même tour, comme cela ſe devoit, dans les deux membres de ſa période : *Hunc, ſi mobilium*, &c, *Illum, ſi proprio*, &c. Je ne ſçais ſi c'eſt prévention pour mon ſentiment ; mais je ne trouve rien de plus naturel, de plus clair.

5°. Voici la traduction des vers Latins que j'ai rapportés, de la façon de M. l'Abbé *Desfontaines* : « Illuſtre re-» jetton des Rois, Mécène, ma gloire » & mon appui : il eſt des hommes qui » ſe plaiſent à ſe couvrir de pouſſière » dans les Jeux Olympiques, à faire » éviter la borne aux rapides roues d'un » char, & à remporter la palme de la » victoire.

» Le Romain, maître de la Terre, » s'eſtime égal aux Dieux, ſi la faveur » d'un peuple volage l'élève aux ſuprê-» mes honneurs. En vain vous offririez » les richeſſes d'Attale à celui qui aime » à cultiver l'héritage de ſes pères, & » qui voit ſes greniers remplis d'autant » de grains qu'en produit la féconde » Lybie. Rien ne pourroit l'arracher à » ſes foyers, pour aller, timide Nau-» tonnier, fendre le ſein des mers ſur

» un fragile vaiſſeau. » On ne peut nier que le Traducteur n'ait bien rendu, conſéquemment à ſes idées, la beauté de l'original; la proſe eſt ici rivale de la poëſie, autant qu'elle peut l'être. Mais, en laiſſant ſubſiſter l'ancienne ponctuation, je ne trouve point, dans le commencement de cette première Ode, le *galimathias* que le nouvel Interprète a cru y voir. En voici une verſion fidèle que je propoſe, non dans la vûe de lutter contre un homme qui fut mon maître & mon ami, mais uniquement pour l'honneur d'*Horace* & pour le triomphe de la vérité : *Amicus Plato, magis amica veritas.* « Mécène, qui » comptez des Rois pour ayeux, ô ma » gloire & mon appui; il eſt des mor- » tels qui mettent leur bonheur à ſe cou- » vrir de pouſſière dans les Jeux Olym- » piques, & qu'une illuſtre victoire, » lorſqu'ils ont fait éviter la borne aux » rapides roues de leur char, égale aux » Dieux, maîtres de la Terre. Si la fa- » veur du Romain volage veut élever » celui-ci aux premières places; ſi celui- » là, qui ſe plaît à cultiver l'héritage de » ſes pères, voit ſes greniers remplis d'au- » tant de bled qu'on en recueille dans

» les champs de la Lybie : jamais, pour
» tout l'or d'Attale, vous n'engagerez
» ni l'un ni l'autre à fendre, timide
» Nautonnier, les flots de la mer Égée
» sur un fragile vaisseau. » Trouvez-vous, Monsieur, que ce tableau pèche par l'ordonnance, & qu'il n'offre que des absurdités ? Vous y verrez, au contraire, beaucoup de raison, & une heureuse progression d'idées & de génie. Outre le rétablissement de ce passage, vous avez apperçû, Monsieur, quelques différences entre ma version & celle de M. l'Abbé *Desfontaines*. Je n'ai garde de présumer qu'elles soient à mon avantage. Mais je n'ai pas cru qu'il falloit ajouter à la Lybie l'épithète de *féconde* ; que pour rendre, *Attalicis conditionibus nunquam dimoveas*, il fût nécessaire d'user de la périphrase : *en vain vous offririez les richesses d'Attale à celui qui, &c. Rien ne pourroit l'arracher à ses foyers*. Au lieu de *fendre le sein des mers* j'ai mis *fendre les flots de la mer Egée*, parce que *Myrtoum mare* en étoit une partie, ainsi nommée d'un Cocher appellé *Myrtous* qui y périt. Les Romains trafiquoient beaucoup sur cette mer ; ainsi il n'est pas inutile de la nommer, sur-tout le

Poëte la citant lui-même. Par la même raiſon, à la place de *ſur un fragile vaiſſeau*, qui eſt trop vague, j'aurois voulu exprimer le *trabe Cypriâ*. Les Romains ſe ſervoient du bois de l'Iſle de Chypre, qu'ils regardoient comme le meilleur pour la conſtruction. Puiſque les Anciens employent ces petits traits d'Hiſtoire & de Géographie, pourquoi ne les pas imiter, quand on les traduit ?

Le ſecond changement que le Traducteur fait à la fin de la même Ode ne me paroît pas plus heureux que le premier. On lit dans toutes les éditions d'*Horace* :

Me doctarum edera præmia frontium
Dîs miſcent ſuperis : me gelidum nemus
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo : ſi neque Tibias
Euterpe cohibet, nec Polyhymnia
Lesboum refugit tendere barbiton :
Quod ſi me Lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Si l'on en croit M. l'Abbé *Desfontaines*, « rien n'eſt plus *ridicule* que ce » qu'on fait dire à *Horace* dans cet en» droit : les couronnes de lierre qui

» ſont la récompenſe des Poëtes m'éga-
» lent aux plus grands Dieux. Et enſuite
» il ajoute :

» *Quod ſi me Lyricis Vatibus inſeres ;*
» *Sublimi feriam ſidera vertice.*

» c'eſt-à-dire : ſi vous me mettez au nom-
» bre des Poëtes Lyriques, mon front
» ſera dans les Cieux. Qu'eſt-ce que l'eſ-
» time & le ſuffrage d'un grand Sei-
» gneur peut ajouter à l'idée qu'un Poëte
» a déja de lui-même, lorſqu'indépen-
» damment de cette eſtime & de ce ſuf-
» frage, il ſe croit égal aux Dieux ? C'eſt
» donc comme ſi *Horace* diſoit à *Mé-*
» *cène* : je me regarde comme un excel-
» lent Poëte ; mais ſi vous me regardez
» comme tel, je ſerai perſuadé que je
» ſuis un excellent Poëte. Ce diſcours
» n'eſt-il pas *impertinent & de la der-*
» *nière abſurdité* ? Ajoutez à cela qu'il eſt
» *ridicule* de ſuppoſer qu'après qu'*Ho-*
» *race* a dit de lui-même avec un or-
» gueilleux enthouſiaſme :

» Me *doctarum edera præmia frontium*
» *Dis miſcent ſuperis*,

» Il s'aviſe, immédiatement après l'a-

» voir pris ſur ce ton, d'ajouter d'un » ton bien plus modeſte :

ME *gelidum nemus*,
Nympharumque leves cum Satyris chori
Secernunt populo.

» *Horace* pouvoit dire que le goût qu'il » avoit pour la Poëſie le diſtinguoit » déja du vulgaire, & c'eſt tout ce qu'il » lui convenoit de dire alors. Le ſeul » moyen, ſelon mon opinion, eſt de » ſubſtituer TE à ME :

TE *doctarum edera præmia frontium*
Dis miſcent ſuperis.

» Ce changement fait une beauté » dans l'Ode, puiſqu'il en réſulte une » politeſſe à l'égard de *Mécène*, à qui » *Horace* dit : les couronnes de lierre » que vous accordez aux Poëtes, c'eſt-» à dire, la protection dont vous les » honorez, les récompenſes que vous » leur accordez, vous égalent aux plus » grands Dieux; ou autrement : votre » goût eſt de faire du bien aux Poëtes & » aux Sçavans, & ce goût vous comble » de gloire; pour moi je mets la mienne » à faire de bons vers Lyriques. Mais ſi

» vous me mettez vous-même au nom-
» bre des Poëtes Lyriques, alors je me
» croirai dans les Cieux. Voilà un dis-
» cours judicieux, & d'une fineſſe que
» je ſens mieux que je ne le puis expri-
» mer. Ainſi, par le moyen d'un point
» changé de place au commencement de
» cette Ode, & d'une lettre ſubſtituée
» à une autre, vers la fin, je mets du
» jugement & de l'eſprit dans une Pièce,
» *où il n'y avoit auparavant que de l'im-*
» *pertinence & de la confuſion.* »

Vous venez, Monſieur, d'entendre le diſſertateur. Je n'ai pas voulu vous rien dérober de ſes raiſonnemens. Que ſon ton de confiance ne vous en impoſe point. Si je viens à bout de réfuter la ſeconde partie de ſa diſſertation auſſi bien que je crois avoir fait la première, vous conclûrez qu'il a ôté le *jugement & l'eſprit à Horace*, bien loin de les lui avoir rendus.

1°. Quand même le Poëte diroit que le lierre qui pare les doctes fronts le met au rang des Dieux, il ne ſeroit point *abſurde* qu'il ajoutât en parlant à *Mécène* : mais ſi vous me placez vous-même parmi les Poëtes Lyriques, alors ma tête s'élevera véritablement juſques

dans les cieux ; car c'eſt comme s'il diſoit : le lierre qui couronne les Poëtes m'élève au rang des Dieux ; mais je ne ſerai bien sûr de ce rang que lorſque je m'y verrai placé par votre propre ſuffrage. Il me ſemble qu'il n'y a point là d'*orgueilleux enthouſiaſme*, & que le compliment eſt très-flatteur pour *Mécène*. *Dîs miſcent ſuperis*, ou l'équivalent, eſt une façon de parler ſi ordinaire aux Poëtes, qu'elle n'eſt plus regardée comme une faſtueuſe expreſſion de la vanité.

2°. Dans ce que dit *Horace* rien ne décèle l'orgueil poëtique. *Le lierre qui couronne les doctes fronts me rendroit égal aux Dieux ; la fraîcheur des bois, les danſes légères des Nymphes avec les Satyres me ſépareroient du Vulgaire, ſi Euterpe & Polymnie daignoient, l'une m'inſpirer ſur la flute des airs ſublimes, l'autre monter les cordes de ma lyre.* N'eſt ce pas là le langage de la modeſtie & du peu de confiance en ſes propres forces ? Le Poëte reconnoît qu'il ne peut rien par lui-même, qu'il a beſoin des Muſes pour réuſſir. Il a peint les goûts divers qui entrainent les hommes ; il ne dit pas ce qu'il fait, mais ce qu'il deſireroit de faire ; il ex-

prime ſon goût particulier, qui ſeroit de remporter la palme de la Poëſie, d'être par-là égal aux Dieux, & de fuir le profane vulgaire. Ce qui a ſans doute embarraſſé tous les traducteurs d'*Horace* en cet endroit, ce ſont les verbes *miſcent* & *ſecernunt*, qui ſont au préſent. Ils n'ont pas fait attention que les Poëtes ſe ſervent fréquemment du préſent pour le futur ou pour l'imparfait du ſubjonctif, & que c'eſt de même que s'il y avoit *me miſcerent* ou *miſcebunt*, *me ſecernerent* ou *ſecernent* : le *ſi* qui eſt après juſtifie pleinement cette explication. Nous employons tous les jours nous-mêmes le préſent pour le futur, & nous diſons, par exemple, *je ſuis heureux ſi telle choſe arrive*, pour *je ſerai heureux*. *Horace* ajoute : *Mais, ô Mécène, ſi vous me placez vous-même au rang des Poëtes Lyriques, ma tête ſuperbe touchera les cieux ;* c'eſt-à-dire, je n'aurai plus rien à deſirer, je ſerai au comble de mes vœux, puiſque toute mon ambition, ma paſſion unique eſt d'obtenir les faveurs des Muſes, & (ce que je brigue encore plus) votre ſuffrage, ô *Mécène*. Tout cela, ce me ſemble, eſt bien ſuivi, bien lié, bien ſoutenu ; &

je n'y vois aucune trace d'*impertinence*, de *confuſion*, ni d'*orgueilleux enthouſiaſme*.

3°. Peut-être encore *Horace* a-t-il voulu caractériſer, dans ce paſſage, les deux branches de la Poëſie Lyrique, le ſublime & le galant, le genre de *Pindare* & celui d'*Anacréon* & de *Sapho*. Dans ce cas *Dîs miſcent ſuperis* ne ſignifieroit autre choſe ſinon que l'art Lyrique le fait converſer avec les Dieux de l'Olympe; ce qui répond ſi bien à ce que dit *Boileau* de l'Ode:

Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux:

Dîs miſcent ſuperis. Le lierre, récompenſe des grands Poëtes, mêle donc *Horace* dans le ciel parmi les Dieux qui l'habitent; & il ſe mêle ſur la terre parmi les Dieux champêtres. Il peint, à l'ombre des bois, les danſes légères des Nymphes avec les Satyres; c'eſt-à-dire, qu'il trouve ſa gloire & ſon bonheur dans la Poëſie Lyrique, ſoit qu'il s'élève à des objets ſublimes, ſoit qu'il deſcende à des peintures plus ſimples & plus rianres. La répétition de ME dans cet en-

droit a des graces que l'on ne peut rendre, & qui ſeront perdues ſi l'on adopte le TE du réformateur. Elle fait parfaitement ſentir le contraſte des deux genres, que les mots *Tibias* & *Barbiton*, dans les vers ſuivans, achèvent de différencier. Car *Tibia* (la Flute) étoit pour les grands ſujets, pour les Héros, & la Lyre (*Barbitos*) pour les ſujets ſimples & agréables, pour les Amours. *Horace* joint à *Barbiton* l'épithète de *Lesboum*, par alluſion à *Sapho* & à *Alcée*, qui étoient de l'Iſle de Lesbos, & qui ne manièrent effectivement que la Lyre. La Flute des Anciens ne répondoit pas ſans doute à la nôtre, puiſqu'elle célébroit les actions héroïques, & qu'*Horace* dit ailleurs *acri Tibiâ celebrare*; *acri* veut dire, *qui rend des ſons aigus, vifs, forts, perçans.* Il eſt probable qu'elle avoit le ſon de notre trompette, ou que c'étoit une trompette même.

4°. Que ſignifie cette *politeſſe* que le Traducteur veut faire à *Mécène*, en l'apoſtrophant ſans aucune préparation? Tombe-t-il ſous le ſens qu'*Horace* ait ainſi voulu couper bruſquement ſon diſcours, pour ne dire qu'un mot à la louange de *Mécène*, tandis que tout de ſuite

il parle de lui même assez longuement, en comparaison de l'éloge succinct qu'il fait de son bienfaiteur ? N'est-il pas naturel qu'il ait réservé pour les derniers vers ce qu'il avoit à dire d'obligeant au favori d'*Auguste*, & qu'il le loue à la fin de son Ode, comme il a fait au commencement, sans enchasser mal à propos un petit bout de panégyrique au milieu des peintures qu'il trace des différentes passions des hommes.

5°. Que la protection que *Mécène* accorde aux Sçavans & aux Poëtes le mette au rang des Dieux, à la bonne heure. Mais ce *lierre* veut-il dire la protection ? N'est-on pas tenté d'expliquer le vers d'*Horace* de cette façon : Le lierre, récompense des doctes fronts, vous met parmi les Dieux ; c'est le sens qui se présente d'abord, quoique ce ne soit pas celui que lui donne le Traducteur. Ainsi, de quelque manière qu'on entende ce morceau, il faut laisser subsister le ME. La prétendue restitution des deux passages n'étoit donc point nécessaire ; elle n'a rien de satisfaisant pour le goût ; le Poëte & le Lecteur ne font qu'y perdre. Au reste, aucun Traducteur d'*Horace*, soit ancien, soit mo-

derne, n'a bien rendu cette première Ode. Elle eſt défigurée dans toutes les verſions.

Si la ſagacité de M. l'Abbé *Desfontaines* ſe trouve ici en défaut, on n'en doit pas moins louer ſon zèle. Peut-être auſſi me trompai-je moi-même. On ne ſçauroit trop ſe défier de ſes opinions. Nous n'enviſageons ordinairement les choſes que d'un côté, que dans un certain point de vûe qui nous en dérobe toutes les faces. De-là ces jugemens précipités, ces erreurs qui naiſſent par imprudence & qui ſe nourriſſent par entêtement, ces interprétations contradictoires, ces entrepriſes téméraires ſur des paſſages d'Auteurs célèbres, auxquels on ne devroit toucher qu'après de mûres réfléxions, qu'après toutes les combinaiſons poſſibles de l'art. Je ſoumets mes idées aux lumières des Littérateurs éclairés.

Si vous ſouhaitez maintenant, Monſieur, que je prononce ſur cette traduction nouvelle, en général, il m'a paru que le Proſateur ajoutoit ſouvent au Poëte, pour mettre plus d'analogie & de liaiſon dans les idées; qu'il chargeoit d'épithètes beaucoup de mots qui n'en

ont point dans l'original. Cela peut faire de l'*euphonie*, c'eſt-à-dire, un rempliſſage, un arrondiſſement de phraſe harmonieux; mais cela ne rend pas le génie ni le goût de l'Auteur, qui, pour paroître dans certains endroits plus preſſant & plus vif, s'eſt débarraſſé prudemment d'un trop grand attirail de poëſie. Ce ne ſont encore ici que des conjectures. A Dieu ne plaiſe que j'entreprenne de cenſurer les vrais maîtres de l'art. Mais il eſt, en tout genre d'écrire, des fineſſes, des nuances de goût qui peuvent échapper aux plus grands hommes. Au reſte, la verſion de M. l'Abbé *Desfontaines* a de l'élégance, de la clarté, de la chaleur, de la poëſie; on y trouve par-tout ce choix d'expreſſions, ce tour heureux, cette énergie de ſtyle, qui caractériſent les ouvrages de cet excellent Critique; en un mot, il eſt fort au-deſſus de tous ſes devanciers dans la partie qu'il a traduite. On en a fait deux éditions à la fois. Dans l'une, que l'on deſtine ſans doute pour les Collèges, on a retranché les Odes libres & galantes; dans l'autre on les a miſes à leur place. Ces deux éditions ſe trouvent chez le même Libraire. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1754.

LETTRE V.

La Dévotion réconciliée avec l'esprit.

LEs ennemis de la dévotion prétendent qu'elle est incompatible avec les talens de l'esprit; ils ne sçauroient se persuader qu'un homme véritablement dévot puisse exceller dans les Belles-Lettres, dans les Sciences, dans le Gouvernement, ni joindre à une piété solide l'esprit des affaires & l'esprit de société. On justifie la dévotion sur ces cinq articles dans l'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, & que vous trouverez chez *Chaubert*, Libraire, Quai des Augustins.

Les parties principales de la Littérature sont l'Eloquence, la Poësie, la Grammaire, l'Histoire & les Romans. Est-ce, à l'égard de la première, que la dévotion mérite le reproche que lui font ses adversaires? Non sans doute. Il n'y a aucune opposition entre les préceptes de *Quintilien* & les maximes de l'Evangile. Toutes les vertus que les maîtres de l'art exigent d'un Orateur, sont pareillement

reillement recommandées dans le Chriſtianiſme ; & pour ce qui eſt des ſujets ſur leſquels il peut s'exercer, la dévotion lui laiſſe tous ceux que les Orateurs de Rome & d'Athènes ont traités avec le plus de ſuccès. Elle y ajoute les vérités de la Religion, qui ouvrent le plus vaſte & le plus noble champ à l'éloquence.

Dira-t-on auſſi que la dévotion donne atteinte au talent de la Poëſie ? On peut en juger par la Poëſie Lyrique, qui eſt celle qui demande le plus d'enthouſiaſme. L'Antiquité profane a-t-elle rien en ce genre qu'on puiſſe comparer à la ſublimité des Pſeaumes de *David* ? & les Odes ſacrées de *Rouſſeau* ne ſurpaſſent-elles pas tous ſes autres ouvrages ?

Si la dévotion peut s'élever juſqu'à la hauteur de l'Ode, elle pourra également atteindre la majeſté de l'Epopée. L'uſage des machines, dans des Poëmes Chrétiens, n'eſt point contraire à la doctrine du Chriſtianiſme. Dieu peut y paroître dans tout l'éclat de ſa gloire ; & pour faire de *Clovis* & de *la Pucelle* des Poëmes comparables à l'*Eneïde* & & à l'*Iliade*, il ne faut que les ta-

lens de *Virgile* & d'*Homère*.

A conſidérer la Tragédie en elle-même, elle peut être de quelque utilité pour les mœurs. Enviſagée ſous ce point de vûe, vous ne la trouverez point incompatible avec la dévotion. Mais il faut que l'amour n'y paroiſſe jamais; & que les autres paſſions, comme la colère, la haine, la vengeance, &c, n'y ſoient repréſentées qu'avec des traits odieux qui les rendent haïſſables. *Eſther* & *Athalie* prouvent qu'il eſt des ſujets de piété, ſur leſquels un Auteur Tragique peut déployer toutes les richeſſes de ſon génie. Il n'eſt pas même impoſſible de faire deſcendre la dévotion juſqu'aux plaiſanteries de la Comédie & de la Satyre, pourvû qu'elles n'attaquent ni l'honnêteté des mœurs, ni la probité des perſonnes.

La Grammaire, ou la connoiſſance des Langues s'accorde encore parfaitement avec la vraie & ſolide piété. Cette étude eſt néceſſaire pour l'intelligence des divines Ecritures; & la dévotion eſt capable du travail le plus épineux, lorſqu'elle croit qu'il peut être utile à la Religion.

L'Hiſtoire eſt une autre partie de la

Littérature, contre laquelle on accuſe les Ecrivains dévots de commettre des fautes importantes. Ils adoptent, dit-on, ſans beaucoup d'examen, les faits miraculeux; & leur attachement pour l'Egliſe groſſit à leurs yeux les vertus de ceux qui la défendent, & les vices de ceux qui l'attaquent. L'Auteur ne répond à ce reproche trop bien fondé, qu'en traçant le caractère d'un parfait Hiſtorien; & il prétend que ſes traits ne peuvent convenir qu'aux écrivains qui font profeſſion d'une véritable piété.

Il ne faut pas quitter le genre Hiſtorique, ſans dire un mot des Romans. Le ſeul défaut de vérité ne rendroit pas ces ouvrages odieux à la dévotion : on ſçait que les fictions ont été très-familières au peuple Juif, & que Jeſus-Chriſt lui-même s'en eſt ſervi pour inſtruire ſes diſciples. Mais la piété condamne un genre d'écrire qui n'a pour but que d'inſpirer de criminelles paſſions, ou de remplir, dans une vie oiſive, les vuides que laiſſent les plaiſirs. « En proſcrivant les Romans, elle » rendroit un ſervice eſſentiel à la Répu» blique des Lettres. Le bon goût y ga-

» gneroit, autant que la pureté des » mœurs. Les vrais amateurs des Let- » tres verroient avec plaiſir tomber de » frivoles productions qui ne ſuppoſent » dans leurs Auteurs ni génie ni ſça- » voir, & qui tiennent lieu, pour plu- » ſieurs de ceux qui les liſent, de lectu- » res plus intéreſſantes. »

Je croirois l'eſprit des ſciences plus compatible avec la dévotion que l'eſprit des belles lettres. En les conſidérant par rapport à leur objet, elles n'en ont aucun qne la piété deſavoue. Les Mathématiques n'embraſſent que les nombres & l'étendue; la Logique dirige les opérations de l'eſprit; la Métaphyſique ne s'occupe que d'êtres intellectuels; la Phyſique explique les cauſes des effets naturels qu'elle obſerve dans l'Univers; la Morale nous enſeigne nos devoirs, & la Théologie, notre Religion: il n'y a rien dans tout cela qui doive allarmer les vrais dévots.

Mais, dira-t-on, la plûpart de ces ſciences occupent un temps que des œuvres ſaintes & de pieux exercices rempliroient plus utilement pour le ſalut. De plus, elles abſorbent toute l'at-

tention de l'eſprit, & deſsèchent le cœur, double obſtacle à la prière & à la méditation ; enfin elles ſervent d'aliment à l'orgueil & à la vanité. Vous prévoyez, Monſieur, les réponſes de l'Auteur à ces différentes objections. Dieu n'exige pas que tous les inſtans du Chrétien ſoient remplis par des exercices de piété ; & jamais, dans les principes de la morale la plus ſévere, on n'a interdit l'étude des ſciences à des hommes, libres d'ailleurs de tout engagement. Mais, ajoute l'Auteur, « il y » a des perſonnes à qui la dévotion ne » permet pas de s'adonner uniquement » aux ſciences naturelles. Un Prêtre qui » paſſeroit ſa vie à faire & à expliquer » des expériences de Phyſique, ſeroit » ſans doute inexcuſable. Son état l'ap- » pelle à de plus ſaintes occupations ; & » il eſt de la bienſéance qu'il ne cher- » che pas à ſe diſtinguer par des con- » noiſſances qu'on n'attend pas d'un » homme de ſon caractère. »

On rend les ſciences reſponſables de la ſéchereſſe que l'on éprouve dans la prière, parce qu'on rejette ſur elles ce qui n'eſt que le défaut de quelques ſçavans. En effet, pourquoi les ſciences

étoufferoient-elles dans le cœur, à l'égard de Dieu, des ſentimens qu'elles nous laiſſent pour un père, pour une épouſe, pour un ami ? Quant à la tentation de l'orgueil qu'on regarde comme le troiſième inconvénient, ſi la dévotion proſcrivoit tout ce qui peut ſervir d'aliment à cette paſſion, il faudroit qu'on commençât par ce qu'il y a de plus ſaint. La vertu, comme la ſcience, peut devenir un ſujet d'orgueil, parce qu'il n'y a rien dans le monde, dont les hommes ne puiſſent abuſer.

L'eſprit de gouvernement peut-il s'allier avec la dévotion ? Cette queſtion eſt le ſujet d'un troiſième diſcours, dont voici le partage. La juſteſſe & l'étendûe de l'eſprit, le diſcernement des hommes, la connoiſſance des objets du gouvernement, & les vertus propres à la place que l'on occupe, ſont les quatre parties principales de l'art de gouverner. La dévotion n'ôte ni ne donne la juſteſſe & l'étendue de l'eſprit : ce ſont des dons de la Nature dont elle pourroit tout au plus empêcher l'uſage ; & c'eſt le reproche que lui font ſes ennemis. Ils la trouvent diamétralement oppoſée aux maximes de la prudence, &

à toutes les règles du gouvernement. Selon eux, elle ne tolère ni le crime, ni les abus, ne met nulle diſtinction entre les coupables, n'eſt arrêtée par aucun obſtacle, embraſſe toutes les bonnes œuvres qu'on lui préſente, & dans les affaires purement humaines, compte un peu trop ſur le ſecours du Ciel. L'Auteur ne s'attache pas ſeulement à détruire toutes ces accuſations; il s'applique encore à faire voir dans ſes réponſes, que les vrais dévots ſont ſeuls capables de bien gouverner.

Le diſcernement des hommes eſt une autre partie du gouvernement que l'on conteſte à la dévotion. Conformément au précepte de S. Paul, la véritable piété juge toujours favorablement de ſon prochain, & elle ne s'aviſe pas de fouiller dans le cœur pour y découvrir des intentions perverſes; jalouſe de la ſimplicité qui nous eſt recommandée dans l'Evangile, elle veut ignorer tout le mal dont les hommes ſont capables; & l'éloignement qu'elle a pour le menſonge, lui fait ajouter foi à tout ce qu'on lui dit. Cette diſpoſition la rend toujours prête à embraſſer la défenſe d'un ſcélerat hypocrite; & quicon-

que lui paroit vertueux, obtient d'elle toutes les graces dont elle diſpoſe. Ces objections ont quelque choſe de ſpécieux; mais il n'eſt pas difficile d'en faire voir le peu de ſolidité. La dévotion n'eſt pas ſi follement crédule qu'on voudroit le perſuader; & quoique les ſentimens de la charité chrétienne ſoient les mêmes dans tous les hommes, elle agit, dans ceux qui gouvernent, tout autrement que dans un particulier. Celui-ci ne répond que de lui-même; & l'attention qu'il doit à ſes propres défauts, le diſpenſe de remarquer les vices d'autrui. Le ſupérieur au contraire, obligé de veiller ſur ceux dont il doit rendre compte, n'omet aucune précaution raiſonnable pour les bien connoître. En les aimant ſincérement, il découvrira ce qui manque à leurs vertus, s'informera de leurs défauts, ſe tiendra en garde contre l'impoſture, & ſa ſimplicité ne dégénerera pas en imbécillité. Non ſeulement la dévotion n'a rien d'incompatible avec le diſcernement des hommes, on peut dire encore qu'elle facilite l'uſage de cette précieuſe qualité. Jugeant de tout ſans paſſion, elle ne ſe laiſſe, ni entrainer

par la haine, ni gouverner par la jalouſie, ni aveugler par l'orgueil; elle ne ſe rend, autant que ſes lumières le lui permettent, qu'à la voix ſeule de la raiſon.

L'eſprit de gouvernement renferme, en troiſième lieu, la connoiſſance des choſes ſur leſquelles roule le gouvernement qu'on exerce. Vous avez vû, Monſieur, dans les deux premiers Diſcours, qu'il n'eſt aucune ſorte de connoiſſances que les dévots ne puiſſent acquérir; celles qui ont pour objet le bien public ſont encore plus de leur reſſort, & cette partie n'a pas beſoin de nouvelles preuves. Quant aux vertus néceſſaires dans ceux qui gouvernent, comme la probité, le deſintéreſſement, l'amour du travail, des mœurs irréprochables, &c, il eſt clair que la dévotion s'accorde encore en ce point avec l'eſprit de gouvernement.

Mais s'accorde-t-elle auſſi avec l'eſprit des affaires? C'eſt encore là ce qu'on lui diſpute. On ne la croit pas compatible avec cette dextérité ſi néceſſaire dans les finances, le commerce, les loix civiles, les intérêts des Cours & le droit public. Si, pour terminer les affaires,

il ne falloit que mettre en évidence la juſtice & le bon droit, & les ſuivre quand on les a connus, avec des lumières & de l'équité on finiroit toute conteſtation. Mais on rencontre quelquefois, de la part de ceux avec qui l'on traite, une fine & adroite politique à laquelle la ſimplicité de la dévotion auroit de la peine à ſe plier. Pour réuſſir dans certaines affaires il faut ſçavoir déguiſer ſa penſée, échapper à des queſtions importunes par des réponſes captieuſes, induire même en erreur ceux qu'il eſt à propos de tromper; & la véritable piété eſt incapable de ſe prêter à toutes ces pratiques. C'eſt-à-dire, Monſieur, qu'on lui reproche de n'oſer employer l'injuſtice & la perfidie dans les Traités: peut-on rien dire qui lui ſoit plus honorable? Mais il eſt faux qu'on ne puiſſe pas traiter des affaires ſans s'écarter du précepte de l'Evangile, qui défend l'artifice & le menſonge: avec de la prudence & de la diſcrétion on réuſſit plus ſûrement qu'avec toutes les ruſes que ſuggèrent la duplicité & l'injuſtice: on n'accuſera pas la dévotion d'être incompatible avec ces deux vertus.

L'eſprit de ſociété eſt le talent de

plaire dans la converſation, & la piété ne renonce pas à cet avantage. C'en eſt un ſans doute; &, dans l'idée de certaines gens, c'eſt le plus grand qu'on puiſſe ambitionner. « On trouveroit aujourd'hui parmi nous plus d'une perſonne qui ſacrifieroit volontiers les » graces inimitables du ſtyle de *la Fontaine*, la hauteur incomparable du génie de *Corneille*, l'érudition d'un *Petau*, d'un *Mabillon*, &, ſi on oſoit le » dire, l'habileté dans le gouvernement » & dans les affaires d'un *Sully*, d'un » *Doſſat*, d'un *Colbert*, la ſcience militaire d'un *Turenne* & d'un *Catinat*, à » cette légèreté de converſation que ces » illuſtres perſonnages n'avoient pas, ou » peut-être qu'ils dédaignoient. » Pour connoître comment cet eſprit peut s'allier avec la dévotion, il faut d'abord diſtinguer différentes ſortes de ſociétés. Il en eſt où l'impiété dominante s'élève contre la Religion, & où la pudeur a ſans ceſſe à rougir des diſcours que tient le libertinage. Il en eſt d'autres où regne une noire & odieuſe malignité contre les actions du prochain, où l'on n'épargne ni ſes amis ni ſes proches, & où l'on déchire, ſans ménagement, les ver-

tus les plus pures. Il en eſt enfin où l'on ne dogmatiſe pas ouvertement contre la Religion ; mais on y plaiſante ſur ſes loix, ſur ſes cérémonies, ſur ſes miniſtres. On n'outrage pas groſſièrement la pudeur ; mais on n'enveloppe que d'une gaſe très-légère ce qu'il n'eſt pas poſſible de montrer à découvert. On ne tire pas de l'obſcurité des actions diffamantes qui pourroient exciter l'indignation ; mais on ſe plaît à découvrir des ridicules, & à les orner de tous les traits qui peuvent les rendre plus intéreſſans. Vous jugez bien, Monſieur, que la dévotion ne ſçauroit paroître dans ces différentes ſociétés, & qu'elle cherche encore moins à y briller. Mais, direz-vous, en proſcrivant les matières qui ſont le ſujet ordinaire des converſations, la piété peut-elle en ſubſtituer d'autres également capables de plaire & d'amuſer ? Oui, Monſieur, ſi l'on en croit l'Auteur. Elle en trouvera, ſelon lui, dans la poëſie, dans l'éloquence, dans l'hiſtoire, dans la politique, dans la morale, & dans d'autres ſciences même plus ſérieuſes & plus relevées. Elle en parle auſſi volontiers qu'elle en écrit ; & puiſque vous avez vû qu'elle

peut exceller dans la compoſition, rien n'empêche qu'avec la facilité de s'énoncer elle ne ſe faſſe également applaudir dans les compagnies. Elle a même des avantages particuliers pour réuſſir dans ces ſortes d'entretiens; c'eſt ce qui me reſte à vous faire voir, en traçant ici, d'après l'Auteur, le portrait d'un dévot bel-eſprit en converſation. Cet homme, « à qui le Chriſtianiſme enſeigne l'uſage » qu'il doit faire de ſes talens, ne s'en » ſert point pour humilier les hommes » avec leſquels il vit. Il ne leur refuſe » pas la communication de ſes lumiè- » res, mais ſans leur donner lieu de » rougir de leur propre aveuglement. » On l'interroge, il répond ce qu'il ſçait, » avec netteté, avec préciſion, & ſur- » tout avec modeſtie. On eſt tenté de » le croire, par cela ſeul qu'il ne de- » mande pas à en être cru ſur ſa pa- » role; & ſi l'on n'acquieſce pas tou- » jours à ce qu'il dit, on eſtime au » moins la ſageſſe de ſes diſcours. Il in- » terroge lui-même, & il écoute les ré- » ponſes qu'on lui fait, en homme qui » ne croit pas tout ſçavoir, qui cher- » che les occaſions de s'inſtruire, & qui » entend avec plaiſir la Raiſon s'expli-

» quer par une autre bouche que la ſien-
» ne. Il ſçait également parler & ſe taire:
» parler, pour expoſer ſes ſentimens &
» pour les établir ſur les preuves qu'il
» juge les meilleures; ſe taire, pour laiſ-
» ſer à d'autres le temps de dire auſſi
» ce qu'ils penſent, & d'y ajouter les
» motifs de ce qu'ils ont avancé... Si on
» veut y joindre la gentilleſſe & la légè-
» reté du propos, ſa dévotion ne s'y re-
» fuſera pas abſolument. Avec de l'en-
» joûment dans l'eſprit & des graces
» dans le langage, elle amuſera une
» compagnie par d'ingénieuſes narra-
» tions, & fera naître des fleurs dans le
» fond le plus aride. Sa converſation
» ſera pleine de traits & de ſaillies,
» qu'elle tirera d'une imagination fé-
» conde & inépuiſable, non d'un cœur
» vicieux & dépravé. La raillerie même,
» pourvû que la Religion, les mœurs &
» la charité n'en ſouffrent aucune at-
» teinte, trouvera place dans ſes diſ-
» cours, & cauſera aux amateurs de
» l'eſprit un plaiſir d'autant plus ſen-
» ſible, qu'elle ne ſera mêlée ni d'indi-
» gnation ni de dégoût. »

Ainſi, Monſieur, de quelque manière qu'on enviſage l'eſprit, il eſt faux que

la dévotion l'abaiſſe & le rétréciſſe. Je ne ſçais ſur quoi a pu être fondée une pareille accuſation; car vous venez de voir que non-ſeulement elle ne s'oppoſe à aucune ſorte de talens, mais même qu'un homme pieux a plus d'avantages qu'un autre pour réuſſir dans tous les genres. Vous me répondrez ſans doute qu'il faut que les véritables dévots ſoient bien rares, puiſque parmi tous ceux à qui l'on donne ce nom, vous en connoiſſez ſi peu qui poſsèdent des qualités qu'ils pourroient acquérir ſi aiſément. Vous jugerez encore, malgré toutes les raiſons accumulées dans cet ouvrage, que nos richeſſes littéraires ſe trouveroient réduites à bien peu de choſe, ſi nous n'avions jamais eu que des Ecrivains dévots. Peut être auſſi trouverez-vous que les principes de l'Auteur ſont quelquefois trop ſévères, & qu'il auroit pu donner un peu plus de liberté aux ames dévotes. Mais en même temps vous conviendrez que, pour bien traiter un pareil ſujet, il ne falloit rien moins qu'un homme qui joignît à la piété la plus ſolide l'eſprit le plus étendu, qui connût la nature de tous les talens, & qui fût lui-même un exemple ſenſible, que

la dévotion peut les réunir. Ce Livre excellent ſe trouve à Paris chez *Chaubert*, Libraire, Quai des Auguſtins.

Eloge funèbre de MARIE-THÉRESE-FELICITÉ D'EST DE MODENE, DUCHESSE DE PENTHIÉVRE.

Nous avons joui quelque temps, Monſieur, du ſpectacle bien rare de *la dévotion réconciliée* avec la plus haute naiſſance, les plus grandes richeſſes, les places les plus éminentes, la jeuneſſe la plus aimable, les plus heureux dons de plaire: &, ce qui eſt plus ſingulier encore, la France, la France elle-même, a vû l'Amour réconcilié avec l'Hymen, dans un rang dont leur accord ſembleroit bleſſer la dignité, & dans un âge où leur meſintelligence paroît permiſe. La Mort n'a pas reſpecté l'union la plus belle qui fut jamais. Madame la Ducheſſe *DE PENTHIÉVRE* a été enlevée, dans la fleur de ſon âge, à la tendreſſe d'un Prince à qui elle étoit ſi chère. Quel coup, quelle ſéparation, où celui qui ſurvit s'eſtime le plus à plaindre! M. le Duc *DE PENTHIÉVRE*, l'eſprit & le cœur toujours remplis de ſa perte,

a pris le parti de voyager, moins pour ſe conſoler que pour s'inſtruire, non ſans doute pour diſtraire, mais plutôt pour entretenir ſa douleur, puiſqu'il viſite les lieux qui ont vû naître le vertueux objet qui fait couler ſes larmes. Il ne s'éloigne de ſon tombeau que pour approcher de ſon berceau ; il gémit dans les bras d'un illuſtre Beau-Père qui lui avoit remis ce précieux dépôt, dans l'eſpérance ſi bien fondée d'un bonheur plus durable.

M. *Déon de Beaumont* a compoſé en Latin un éloge funèbre de cette Princeſſe ; elle m'y paroît peinte & caractériſée avec autant de préciſion que d'élégance. La Langue Latine a beaucoup d'avantages ſur la nôtre, par rapport à ces petits ouvrages en ſtyle lapidaire. Je vous envoye celui-ci, qui n'a point encore vû le jour.

O impia Mors, precibus ſurda, Virtutibus flecti neſcia,
Cur inter caſti hymanei gaudia,
Ex ſanctis Mariti complexibus abripis
Puellam immerentem?
Cujus omnia dicta factaque
Pudor honeſtavit,

Religio consecravit :
Sine tristitiâ gravis,
Sine votis, pœnitentiæ devota.
Inter honores, virtutes etiam, humilis ;
Inter opes inops.
Profusis in egenos thesauris,
Sæpe illos divites, sæpe se pauperem effecit.
Ingenio suavi, acri subactoque judicio,
Ore virgineo, elegantissimâ formâ, sed formæ sem-
per immemor,
Aulæ, Urbis, exemplum & delitiæ.
Eâdem quâ vixerat constantiâ,
Post longissimos insanabilesque languores,
MAGNO SPIRITU PROSPICIENS ULTIMA,*
Inter assidentis Mariti curas & lacrymas,
Cum morte diù colluctata,
In mediis morbi & partûs enixa doloribus,
Filium Cœlo præmisit, mox latanti propior,
Ipsum subsecuta, eòdem evolavit.
Anno 1754, *ætatis* 28.
Digna longiore vitâ, nisi dignior fuisset æternâ.
Parce luctu Viator :
QUI CREDIT IN DEO, ETIAM SI MORTUUS FUERIT, VIVET.**

Hoc, solâ ipsius virtutum veneratione
ductus, monumentum constituit
LUDOVICUS DÉON DE BEAUMONT.

* Eccles. 47.
** Joan. Cap. XI.

Je vais traduire ce morceau, en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin, en les prévenant que cette verſion ne rendra que foiblement l'original.

« O mort impie, ſourde aux prières,
» que la Vertu même ne peut fléchir,
» pourquoi, au milieu des plaiſirs d'un
» chaſte hyménée, arraches-tu des bras
» d'un tendre Epoux une Epouſe jeune
» & chérie, digne d'un meilleur ſort,
» dont tous les diſcours & les actions
» étoient embellis par la pudeur, & con-
» ſacrés par la Religion. Grave ſans
» triſteſſe, dévouée à la pénitence ſans
» avoir fait de vœux, humble au milieu
» des honneurs, même au milieu des
» vertus, indigente au ſein des richeſ-
» ſes, prodigue envers les Pauvres, plus
» d'une fois en les enrichiſſant elle s'eſt
» elle-même appauvrie. Par l'agrément
» de ſon eſprit, par la force de ſon ju-
» gement qui ſe ſoumettoit tout, par la
» douceur de ſon viſage, par ſa taille
» élégante, par ſa beauté, qu'elle ſeule
» ne voyoit pas, elle fut l'exemple &
» les délices de la Cour & de la Ville.
» Elle vit approcher ſa dernière heure
» avec cette même fermeté d'ame qui
» lui avoit fait ſupporter patiemment

» les douleurs les plus longues & les
» maux les plus incurables. Au milieu
» des ſoins aſſidus & des larmes d'un
» tendre époux, après avoir long-temps
» lutté contre la mort, vaincue par les
» douleurs de la maladie & de l'enfan-
» tement, elle envoya devant elle un
» fils au Ciel, qui déja ſe réjouiſſoit de
» voir qu'elle alloit le ſuivre. Elle s'y en-
» vola bien-tôt elle-même, l'an 1754,
» âgée de vingt-huit ans : digne d'une
» plus longue vie, ſi elle n'eût été digne
» de l'éternelle. Paſſant, arrête tes lar-
» mes : *Celui qui croit en Dieu, quoique*
» *mort, vivra toujours.* »

LOUIS DÉON DE BEAUMONT, excité par la ſeule vénération de ſes vertus, lui a élevé ce monument.

Ce motif fait bien de l'honneur à M. *Déon de Beaumont*. C'eſt le même qui nous donna il y a un an un *Eſſai hiſtorique ſur les différentes ſituations de la France, par rapport aux Finances, ſous le regne de LOUIS XIV, & ſous la Régence du Duc D'ORLÉANS* : petit Volume qui ſe trouve chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 2 Décembre 1754.

LETTRE III.

Dissertation sur la différence de deux anciennes Religions, la Grecque & la Romaine.

LE plus bel éloge que nous fassions, sans y penser, des Grecs & des Romains, est cette curiosité qui nous enflamme pour tout ce qui les concerne. On ne se lasse ni d'en entendre parler, ni de lire ce qu'on en a écrit. On accueille, on estime les Auteurs qui nous donnent de nouvelles lumières sur ces Peuples célèbres. On voudroit sçavoir jusqu'aux plus petits détails de leur vie privée ; c'est que leur histoire flatte notre amour propre. Ils nous élèvent l'esprit ; ils touchent sensiblement notre ame ; ils nous font éprouver ces mouvemens délicieux de vénération & de tendresse. Ce respect, cet amour qu'ils nous inspirent, va quelquefois jusqu'à nous faire regretter de n'avoir pas vêcu de leur temps. Je vous avoue, Monsieur, qu'en mon particulier, sans le bonheur inestimable d'être né François & Chré-

tien, j'aurois desiré d'être leur contemporain. Quelle n'eût pas été ma satisfaction de vivre avec *Socrate*, *Platon*, *Sophocle*, *Euripide*, *Aristophane*, *Pindare*, *Anacréon*, &c; ou avec *Cicéron*, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, &c; &, si j'avois fait alors des Feuilles Grecques ou Latines, avec quels transports d'admiration n'aurois-je pas rendu justice à ces grands hommes! Avec quel enjoûment aussi & quelle liberté j'aurois relevé les ridicules des *Lycophrons*, des *Chériles*, des *Bavius*, des *Mœvius*, &c! Cependant, par rapport à ce dernier article, je n'ai rien perdu pour être venu au monde plus tard. Je crois même qu'Athènes & Rome réunies n'auroient pu me procurer, dans un siècle, autant d'amusemens en ce genre que Paris seul m'en fournit dans le cours d'une année.

Mais il n'est pas question ici de Littérature; il s'agit des deux anciennes Religions, Grecque & Romaine; il faut, Monsieur, vous en faire remarquer la différence. L'Auteur de la *Dissertation*, où cette matière est bien traitée, établit d'abord & prouve que la Religion Romaine étoit émanée de la Religion Grecque. Ainsi ces deux Religions

ſe reſſembloient en beaucoup de choſes. Pour ſçavoir quelle fut leur différence, il eſt néceſſaire d'examiner ce que les Romains ajoutèrent à la Grecque, & ce qu'ils en ſupprimèrent. Ces additions & ces retranchemens ſe préſentent ſous quatre faces. 1°. Rome, en adoptant la Religion Grecque, voulut des Dieux plus reſpectables. 2°. Des dogmes plus ſenſés. 3°. Un merveilleux moins fanatique. 4°. Un culte plus ſage. L'Auteur développe ces quatre points curieux, & nous donne par là le vrai ſyſtême & la différence ſenſible des deux Religions. Au reſte, comme les Philoſophes, les beaux-eſprits & les gens du bel air formoient une claſſe à part chez les Grecs & les Romains, ainſi que parmi nous, on écarte de cet ouvrage leurs ſentimens particuliers. La Religion du peuple, la Religion publique, eſt le ſeul objet de cette diſcuſſion.

Rappellez-vous un moment, Monſieur, la Mythologie des Grecs, & vous verrez qu'ils adoroient des Dieux corporels, foibles, vicieux, inutiles. Les Romains, au contraire, ſe firent des Dieux dégagés de la matière, des Dieux forts, des Dieux ſages, des Dieux utiles. Gar-

dez-vous, leur disoit *Numa*, d'imaginer que les Dieux puissent avoir la forme d'un homme ou d'une bête ; ils sont invisibles, incorruptibles, & ne peuvent s'appercevoir que par les yeux de l'esprit. Aussi, pendant les cent soixante premières années de Rome, on ne vit ni statues ni images dans les Temples. On objectera peut-être l'apothéose de *Romulus* & celle des Empereurs. Mais les Autels que les Romains consacrèrent à leur premier Roi furent elevés immédiatement après sa mort, c'est-à-dire, dans un temps où la Religion, encore au berceau, n'avoit pas fixé ses principes ; cet exemple, qui ne fut renouvellé que long-temps après sous les Empereurs, ne prouve autre chose, sinon un zèle inconsidéré, dont ils reconnurent l'abus. A l'égard de l'apothéose des Empereurs, ce ne fut jamais qu'une basse flatterie introduite par l'esclavage. *Domitien* Dieu ! & *Caton* seroit resté homme ! Les Romains n'étoient pas si dupes. S'ils avoient cru pouvoir mettre au rang des Dieux de simples mortels, n'auroient-ils pas divinisé *Numa*, *Brutus*, *Camille*, *Scipion*, & tant d'autres grands hommes ?

On

On jouoit dans Athènes les foibleſſes & les vices des Dieux, leurs guerres, leurs combats, leurs bleſſures, leurs chaines, leurs amours, leurs métamorphoſes, leurs infidélités, &c. Les Romains ne croyoient rien de tout cela, & ne vouloient pas rire aux dépens de leurs Dieux. Si *Plaute* les amuſa dans ſa Comédie d'*Amphytrion*, c'étoit une fable étrangère qu'ils vouloient bien admettre ſur leur Théâtre, comme nous la ſouffrons ſur le nôtre. La Théologie Romaine ſubſiſtoit dans ſon entier, quoique l'on permît aux Poëtes d'employer dans leurs écrits les fables des Grecs.

Rome vouloit donc des Dieux ſpirituels, forts & ſages. Elle accordoit de plus ſon encens aux Dieux utiles. A quoi ſervoient chez les Grecs ces *Dryades*, ces *Nayades*, ces Nymphes de toute eſpèce, ces *Sylvains*, ces *Tritons*, ces trois mille fils & ces trois mille filles de l'*Océan* & de *Thétis*? Toutes ces Divinités de décoration n'eurent jamais d'autels à Rome. Elle n'emprunta des Grecs que celles qui lui parurent utiles. *Palès* fut invoquée pour les troupeaux, *Vertumne* & *Pomone* pour les fruits, les

Dieux *Lares* pour les maiſons, le Dieu *Terme* pour les bornes des poſſeſſions, &c. Les Romains imaginèrent même des Divinités inconnues aux Grecs, préciſément à titre d'utilité. C'eſt ſur ce principe qu'ils diviniſèrent la *Concorde*, la *Paix*, le *Salut*, la *Liberté*, la *Prudence*, la *Piété*, le *Courage*, la *Foi*, &c. Tous ces êtres moraux perſonnifiés eurent des Temples; & *Cicéron* approuve fort cet uſage.

A l'égard des dogmes, ceux des Romains étoient encore plus ſenſés que ceux des Grecs. Les dogmes les plus intéreſſans dans toute Religion ſont ceux qui tiennent aux mœurs, au bonheur ou au malheur. L'homme eſt-il libre indépendamment de l'action des Dieux? Sera-t-il heureux en quittant cette terre; &, s'il eſt malheureux, le ſera-t-il éternellement? Voilà les queſtions qui ont agité les hommes dans tous les temps. Les Grecs croyoient à la fatalité. Les Dieux, ſuivant leur opinion, enchainoient les événemens; ils pouſſoient même les hommes au crime. Malgré cela, les Grecs avoient creuſé un Tartare, où ils condamnoient à des tourmens éternels des vicieux ſans crime,

puiſqu'ils n'étoient pas libres. Leur Elyſée étoit auſſi mal imaginé que leur Enfer. Toutes les ames qui, dans l'*Odyſſée*, paroiſſent aux regards d'*Ulyſſe*, ſe mettent à pleurer. *Achille* lui dit qu'il aimeroit mieux labourer la terre, & ſervir le plus pauvre des vivans, que de commander aux morts.

Le dogme de la fatalité ne fut, chez les Romains, qu'une opinion philoſophique, adoptée par les uns, combattue par les autres, ſur-tout par *Cicéron*, dans ſon Livre *de Fato*. La Religion ne l'enſeigna point, & ceux qui l'embraſsèrent ne s'en ſervirent jamais pour enchainer la volonté de l'homme. Ils étoient bien éloignés de croire que les Dieux euſſent forcé *Néron* à faire éventrer ſa mère. L'Enfer des Romains ne retenoit que les ſcélérats du premier ordre, un *Salmonée*, un *Ixion*, &c. Les autres ames, après y avoir été purifiées, alloient dans l'Elyſée, ou retournoient ſur la terre, où elles animoient d'autres corps. Car la doctrine des Romains, touchant les Enfers, étoit appuyée ſur ces deux principes, la fin des ſupplices, du moins pour le plus grand nombre, & la métempſycoſe que *Pythagore* leur

avoit enſeignée. Des jardins agréables, des vallons délicieux, des boſquets enchantés, un air toujours pur, un ciel toujours ſerein : voilà quel étoit l'Elyſée des Romains, bien différent encore de celui des Grecs.

Les premiers furent auſſi moins fanatiques que les ſeconds dans leur merveilleux. Celui des Grecs ſe montroit dans les Songes, dans les Oracles, dans les Augures & dans les Prodiges. Les Romains regardoient les Songes comme toute nation qui s'en affecteroit peu, qui n'y croiroit que rarement, & toujours avec crainte de ſe tromper. Il s'établit quelques Oracles en Italie; mais leur fortune fut médiocre. Les Romains mettoient leur confiance dans les *Divinations*, qui comprenoient les *Augures* & les *Aruſpices*. Le tonnerre entendu à l'Orient ou à l'Occident, un Aigle qui voloit à droite ou à gauche, des Poulets Sacrés qui mangeoient ou ne mangeoient pas, voilà des *Augures*. Les entrailles des victimes de telle ou telle couleur, dans une ſituation ou dans une autre, la flamme du bucher qui s'élevoit en pyramide ou ſe replioit ſur elle-même, voilà des *Aruſpices*. Quoi-

que *Caton* fût ſurpris que deux *Augures* puſſent ſe regarder ſans rire, la matière ſe traitoit ſérieuſement. On ne faiſoit rien dans Rome ou hors de Rome, ſans l'autorité des *Augures* : on appelloit ainſi & les ſignes mêmes, & ceux qui étoient chargés par la République d'obſerver ces ſignes. La Grèce avoit auſſi ſes *Augures* ; mais c'étoient des hommes inſpirés qui ne parloient que ſelon l'impulſion du Dieu qui les agitoit, au lieu que les *Augures* Romains annonçoient le ſuccès ou les malheurs, auſſi tranquillement que nos Aſtronomes prédiſent les éclypſes. Les *Augures* Grecs obſervoient pourtant les ſignes ; mais ces ſignes ne jouoien que le ſecond rôle, puiſqu'auſſi-tôt que ces *Augures* les regardoient, *Apollon* ou quelque autre Divinité s'emparoit d'eux. Les *Augures* Romains s'attachoient uniquement aux ſignes ; ſans ſignes, ils ne voyoient plus rien. Le temps ouvrit aux Romains une autre ſource de Divination, *les Livres Sibyllins*, qui furent apportés à Tarquin l'Ancien ou à *Tarquin le Superbe*, par une vieille femme qui diſparut auſſitôt comme une ombre. Les Sibylles

perdirent en Grèce leur crédit après leur mort. Cette fureur divine, ce trouble myſtérieux frappoit les yeux des Grecs; ils en avoient beſoin pour croire; la Sibylle meurt; on ne croit plus le merveilleux; la foi ſe perd; mais ces Sibylles mortes, c'eſt-à-dire, leurs livres ſuffiſent aux Romains, à qui le fanatiſme n'étoit pas ſi néceſſaire.

Les Grecs citoient une foule de Prodiges; leur Religion étoit pleine de monſtrueuſes rêveries, telles que le commerce fréquent, long & viſible des Immortels avec les hommes, les pierres jettées par *Deucalion*, changées en hommes, les dents du Dragon tué par *Cadmus*, qui produiſent une moiſſon de ſoldats, &c, &c, &c. Les Pontifes Romains n'avoient écrit qu'un petit nombre d'apparitions momentanées. Des voix formées dans les airs, des colonnes de feu qui s'arrêtent ſur des Légions, des fleuves qui remontent à leur ſource, des ſimulacres qui ſuent, d'autres qui parlent, des ſpectres ambulans, des pluyes de lait, de pierres & de ſang: tels étoient les Prodiges des Romains, & il ne falloit par tant de

fanatiſme pour les croire, que pour ajoûter foi aux extravagances des Grecs.

Enfin le culte des Romains étoit plus ſage. Il conſiſtoit, comme dans la Grèce, en fêtes, en jeux & en ſacrifices. Mais les fêtes Grecques portoient une empreinte de folie & de licence, qui ne convenoit pas à la ſageſſe Romaine. On n'y voyoit ni femmes déſolées qui pleuroient l'enlevement de *Proſerpine*, ou la mort d'*Adonis*, ni hommes couverts de peaux de bêtes, un Thyrſe à la main, couronnés de pampres, échauffés par le vin, courant jour & nuit les villes, les montagnes & les forêts avec des femmes déguiſées de même, & plus forcenées encore, ni ces *Phalles* * monſtrueux qu'on portoit en proceſſion, & qu'ailleurs le libertinage même n'auroit pas regardés ſans rougir, ni ces filles & ces femmes mariées qui ſe proſtituoient publiquement à la face des autels, en l'honneur de *Vénus*. Il eſt vrai que les Bacchanales ſe gliſſèrent à Rome ſous le voile du ſecret & de la nuit; mais le Sénat les bannit de la ville & de toute l'Italie. On ne permettoit qu'aux Etrangers

* C'étoient des figures de *Priape*.

d'honorer *Cybelle*, avec les cérémonies Phrygiennes. Il fut d'abord défendu aux Romains de s'y mêler, & lorſqu'ils célébrèrent eux-mêmes cette fête, ils en écartèrent toutes les indécences & les vaines ſuperſtitions. Les myſtères ſecrets de la bonne Déeſſe, n'étoient célébrés que par les Matrônes. On n'y ſouffroit les regards d'aucun homme. L'Auteur ne parle pas des *Saturnales*; il ne devoit pas craindre cependant que ces fêtes fuſſent contraires à ſon ſentiment. On ne peut aſſez admirer le motif qui les fit inſtituer. C'étoit pour rappeller le ſouvenir de l'âge d'or, où toutes les conditions étoient égales. Auſſi pendant les trois jours que duroient les *Saturnales*, les Eſclaves portoient les habits de leurs Maîtres, qui les ſervoient à table.

Les Jeux entroient dans les fêtes; ils tenoient à la Religion. Tels furent dans la Grèce les jeux *Olympiques*, les *Pythiques*, les *Iſthmiques*, les *Néméens*, & à Rome les *Capitolins*, les *Mégalenſes*, les *Apollinaires*, & beaucoup d'autres, tous dédiés à quelque Divinité. Ce n'étoient donc pas des jeux de pur amuſement. Les Athlètes des Grecs combat-

roient & couroient tout nuds. Les femmes étoient admiſes à ces ſpectacles honteux. Les Athlètes à Rome étoient couverts où la pudeur l'exigeoit. Cette même pudeur engagea *Romulus* à réformer les fêtes appellées *Lupercales*. Il habilla les *Luperques*; les peaux des victimes immolées leur ſervirent de ceintures. Il faut avouer cependant que Rome ne fut pas ſi ſage dans les Jeux *Floraux*. On y voyoit des femmes nues, dont les attitudes étoient auſſi laſcives que les Hymnes qu'elles chantoient: culte bien digne de la Déeſſe *Flora*, célèbre courtiſanne. Mais enfin ces baladines impures, qu'on appelloit *Mimes*, étoient des femmes publiques (*Meretrices*) au lieu que dans la Grèce, à Sparte même, dans la ſévère Sparte, ce fut un point de l'éducation des filles & des plus honnêtes filles, de lutter & de danſer nues à certaines fêtes ſolemnelles, avec de jeunes garçons dans le même état. On ne peut reprocher aux Romains que leurs Jeux *Funéraires*, où l'on faiſoit mourir les vivans pour honorer les morts. Ces victimes infortunées étoient, à la vérité, ou des criminels condamnés par les loix, ou des

eſclaves qui avoient fui ; mais cette raiſon ne juſtifie pas Rome. Ses Gladiateurs acharnés à s'arracher la vie, ou des hommes plus malheureux encore qui combattoient contre des Tigres & des Lions, juſqu'au moment où ils étoient mis en piéces, révoltent l'humanité. Au reſte la Grèce avoit donné le ſignal de cette barbarie. Dès les temps héroïques on égorgeoit des captifs ſur les tombeaux des guerriers. *Achille* immola deux jeunes Troyens ſur le bucher de *Patrocle*; & le pieux *Enée* lui-même arroſa de ſang humain les cendres de *Pallas*.

Les Sacrifices faiſoient la partie la plus eſſentielle du culte ; & jamais à Rome on ne ſacrifia les Citoyens aux Dieux, comme dans la Grèce. On y voyoit quelquefois des ſacrifices volontaires qu'elle admiroit, mais qu'elle n'ordonnoit pas. Si elle enterra des Veſtales toutes vives, c'étoient des coupables que l'on puniſſoit ſuivant les loix, pour avoir violé leurs engagemens. Elle penſa toujours que le ſang des Brebis, des Boucs & des Taureaux, ſuffiſoit aux Dieux, & que celui des Romains ne devoit ſe verſer que ſur un champ de

bataille, ou pour venger les Loix. C'eſt ainſi que Rome, en adoptant la Religion Grecque, en réforma les Dieux, les dogmes, le merveilleux & le culte.

Cette Diſſertation, qui ſuppoſe beaucoup de lecture, de diſcernement & d'eſprit, eſt d'autant meilleure, à mon avis, qu'elle fait connnoître le caractère des deux peuples célèbres qui en ſont l'objet; c'eſt ſur quoi j'aurois voulu que l'Auteur eût encore plus appuyé en Philoſophe. Car le génie des hommes éclate juſques dans la Religion qu'ils profeſſent, & peut-être en cela plus qu'en toute autre choſe. Les Grecs, nation vive, ſpirituelle, enjouée, galante, voluptueuſe, ſous un gouvernement Républicain, & ſous un beau Ciel, donnoient à tout un corps, une ame, une vie. Il falloit tout peindre à leurs yeux; avides de Spectacles, ils vouloient que la Religion elle-même en fût un pour eux, que leurs Divinités euſſent des perfections ſupérieures à la vérité, mais analogues à celles des hommes. De-là ces pieds argentés de *Thétis*, ce char d'*Amphitrite*, ces cheveux dorés d'*Apollon*, ces bras de *Junon* blancs comme la neige, ces beaux

yeux de *Vénus*, ces festins délicieux, ce doux sommeil dans l'Olympe, & toutes ces fictions bizarres, si l'on veut, mais très-ingénieuses & très-agréables. Les Romains, nation solide, sérieuse, uniquement occupée de la guerre, n'avoient pas besoin qu'on parlât à leurs sens. Le culte qu'ils rendoient à leurs Dieux, se ressentoit de cette gravité, de cette sagesse, & de cette espèce de dureté militaire qui les distinguoit. Qu'on jette un moment les yeux sur Rome dans son origine. C'étoit moins une ville qu'un camp de soldats, qui servoit d'asyle à des aventuriers, à des esclaves, à des fugitifs, à des libertins, à des voleurs. A qui *Romulus*, leur premier Roi, consacre-t-il cette ville naissante? A *Mars*; c'est-à-dire, au Dieu des ravages, des révolutions & des conquêtes. L'ambition est triste, & les brigands ne sont pas gais. Leur Religion ne devoit donc pas l'être. L'imagination riante enfanta la Religion des Grecs; la raison sévère donna naissance à celle des Romains. C'est ainsi qu'une seule & même Religion, quant au fond, se diversifia & changea de forme, en se

pliant au caractère de deux peuples différens.

Dissertation sur le vieux mot de PATRIE.

Le même Auteur se propose ici de développer, de fixer le sens du *vieux mot de Patrie*, & de montrer quelle influence il avoit sur les mœurs & sur la félicité des Nations qui l'ont bien entendu. Les Grecs & les Romains font encore, comme de raison, les honneurs de ce petit écrit. Tout se rapportoit à la *Patrie* dans la Grèce. C'étoit le grand mot, le mot par excellence, le ressort puissant qui faisoit mouvoir tous les ordres des Citoyens. Quand *Démosthène* haranguoit pour la *Patrie*, Athènes étoit toute oreilles. Les jeunes gens ne parloient que d'illustrer la *Patrie*; les vieillards reprenoient des forces pour servir la *Patrie*; les femmes se félicitoient d'avoir donné des enfans à la *Patrie*; & dans le berceau même elles leur montroient la *Patrie* comme leur première mère; elles leur répétoient sans cesse ce beau mot. *Va, mon fils*, disoit l'une, *arme toi, & ne reviens qu'avec ton bouclier ou sur ton*

bouclier, c'eſt-à-dire, vainqueur ou mort. *Conſole toi*, diſoit une autre au ſien, *de la jambe que tu as perdue; tu ne peux faire un pas qui ne te faſſe ſouvenir que tu as défendu la Patrie.* On ſacrifioit ſes intérêts, ſes reſſentimens particuliers au bien de la *Patrie*. *Ariſtide*, après avoir diſpoſé long-temps des forces & des finances d'Athènes, ne laiſſe pas de quoi ſe faire enterrer. *Thémiſtocle*, dans un Conſeil de guerre, voit la canne d'*Euribyade* levée ſur lui; il ne ſe venge que par ces trois mots: *Frappe, mais écoute.* Il y avoit chez les Grecs des uſages qui rappelloient ſans ceſſe l'idée de la *Patrie* avec le mot. Des couronnes, des triomphes, des ſtatues, des tombeaux, des oraiſons funèbres: autant de moyens qui excitoient, qui entretenoient l'amour de la *Patrie*. Il commença à s'affoiblir ſous le joug de *Philippe*, Roi de Macédoine.

Les Romains étoient animés du même eſprit patriotique. Il ſeroit inutile de rapporter ici les actions généreuſes, les diſcours ſublimes, les traits héroïques que cet eſprit produiſit parmi eux. Tout le monde les ſçait par cœur. Ils perdirent tout-à-fait de vûe la *Pa-*

trie, ſous le regne de *Tibère*. *Trajan*, en montant ſur le trône, remit le mot de *Patrie* en honneur. Il débuta par dire à *Saburanus*, Préfet du Prétoire, en lui donnant la marque de cette dignité; c'étoit une épée: *Prend ce fer, pour l'employer à me défendre ſi je gouverne bien la Patrie, ou contre moi ſi je me conduis mal.* On eſt sûr de ſon fait, quand on parle de la ſorte. Les Romains lui donnèrent par acclamation un titre ſupérieur à tous les titres: *Père de la Patrie.*

L'Auteur explique ce que les Grecs & les Romains entendoient par le mot de *Patrie*. J'ajoûterai à la belle peinture qu'il en trace, une comparaiſon qui vous fera ſentir ce que c'étoit que la *Patrie* chez les Anciens. Nous avons parmi nous des corps militaires, dont tous les membres ſe gouvernent par les mêmes loix, par les mêmes ſentimens, qui ſont ceux de l'honneur, & de l'avantage de leur corps. Ils ſacrifieroient leur fortune & leur vie, plutôt que de le deshonorer par quelque baſſeſſe; s'ils marchent au combat, ils veulent ſoutenir leur renommée; ils ont peut-être plus en vûe la gloire particulière de

leur corps, que la gloire générale de l'Etat ; c'eſt ce qu'on appelle l'*eſprit du corps* ; leur corps eſt pour eux, ce qu'étoit la *Patrie* pour les Grecs & pour les Romains, puiſque cette *Patrie* n'étoit en effet qu'un corps, qu'une ſociété d'hommes volontairement ſoumis aux mêmes loix, & ne reſpirant que la gloire & le bonheur de leur ſociété.

Nos ayeux, c'eſt-à-dire, les Francs de la première race, prononçoient ſouvent le mot de *Patrie* dans leurs aſſemblées au champ de *Mars*. Les ſiècles ſuivans l'employèrent avec une ardeur égale. *Charlemagne*, *Charles V*, *Louis XII*, *Henri IV*, le plaçoient dans toutes les bouches, & le gravoient dans tous les cœurs. Mais on prétend ici que ce beau mot s'eſt perdu parmi nous ſous le Miniſtère du Cardinal *de Richelieu* ; on ne dit plus la *Patrie* ; on dit *le Royaume*, *l'Etat*, *la France*, & c'eſt pour cela que le Diſſertateur appelle le mot de *Patrie* un *vieux mot*. Son ambition ſeroit qu'il fût rétabli. Ce ſouhait eſt digne des plus grands éloges. Mais 1°, eſt-il bien vrai que le mot *Patrie* ait tellement vieilli dans notre Langue que l'on ne

s'en ſerve plus ? 2°. Eſt-il raiſonnable d'exiger de nous, qui vivons ſous un Monarque, que nous le prononçions auſſi ſouvent que des Républicains ? Nous diſons & nous devons dire, *le Roi*, *le Royaume*, comme les Grecs & les Romains diſoient *la Patrie*, *la République*. 3°. Qu'importe le mot, ſi nous avons la choſe, c'eſt-à-dire, le *Patriotiſme*, au degré que nous pouvons l'avoir dans la conſtitution de notre Gouvernement ? Eh qui doute que nous ne ſoyons, à notre manière, animés de l'*eſprit Patriotique* ? N'eſt-ce pas cet *eſprit* qui inſpire à nos Miniſtres, à nos Guerriers, à nos Senateurs tant de zèle, de vigilance & de fermeté pour le bien public ? Où eſt le Citoyen, où eſt le François qui, ſans aucun intérêt particulier, ſans aucun retour ſur lui-même, ne ſe réjouiſſe des proſpérités de ſon pays, & ne s'afflige de ſes malheurs ? Servir *le Roi*, *le Royaume*, *l'Etat*, *la France*, n'eſt-ce pas toujours ſervir la *Patrie* ?

Toute cette Diſſertation, qui d'ailleurs eſt très-bien écrite, très-forte, très-pathétique, porte donc ſur une fauſſe hypothèſe ; ſçavoir, que nous devrions

avoir une *Patrie*, comme les Grecs & les Romains en avoient une; ce qui eſt impoſſible. Mais il n'en eſt pas moins louable de nous rappeller ce grand mot, de le peindre avec énergie, & de tâcher de nous inſpirer la grandeur d'ame, la généroſité, le deſintéreſſement, le courage, l'amour du bien public, qu'il excitoit chez les Peuples où il étoit le plus en vogue. Il ſeroit ſans doute à deſirer que nous euſſions la chaleur & l'enthouſiaſme des Grecs & des Romains; mais s'il ne nous eſt pas donné de faire éclater la même ardeur, il eſt certain que nous devrions, & que nous pouvons être plus Citoyens encore & plus Patriotes que nous ne le ſommes.

Diſſertation ſur la Nature du Peuple.

Notre Auteur s'eſt trouvé dans une bonne veine de diſſertation. Il examine maintenant ſi ce qu'on appelle *le Peuple*, c'eſt-à-dire, les Laboureurs, les Artiſans, les Domeſtiques, eſt compoſé d'hommes. Il n'oſe d'abord l'aſſurer; il eſt même tenté de croire le contraire; il tâche de le prouver; & cette idée lui fournit un tour neuf, un canevas iro-

nique pour rabaiſſer ceux qui ne ſont déja que trop petits, & pour exalter encore les Grands.

C'eſt la raiſon qui diſtingue l'homme de la bête; & la raiſon n'eſt pas aſſurément l'appanage du Peuple. En paroît-il quelque étincelle dans tout ce qu'il fait? « Il habite ſous le chaume; il » ſe lève avec le Soleil; il prend ſon » habit de toutes les ſaiſons; il laboure » nos terres; il cultive nos jardins; il » fouille nos mines & nos carrières; il » deſsèche nos marais; il nettoye nos » rues; il bâtit nos maiſons; il fabrique » nos meubles. La faim arrive; tout lui » eſt bon. Le jour finit; il ſe couche du- » rement dans les bras de la fatigue. » Le bœuf & le cheval, que nous avons civiliſés, en font tout autant. Que d'eſprit au contraire & de jugement parmi les perſonnes d'un ordre ſupérieur! Elles logent ſous de riches plafonds; leurs vêtemens & leurs jours ſont filés d'or & de ſoie; elles reſpirent des parfums; elles cherchent l'appétit dans les ragoûts; elles s'endorment ſur le duvet; &c.

Le Peuple peut avoir des qualités; les animaux les plus lourds en ont bien; mais il n'a point de vertus; on n'a point

encore lû de panégyrique d'un Laboureur. Le Peuple tient de la nature de la bête juſques dans ſes vices, au lieu que les vices de ce qu'on appelle *les honnêtes gens* portent avec évidence l'empreinte de la raiſon. « Un Artiſan eſt-il » fâché contre ſa femme ? Il la bat, & » continue de vivre avec elle. Mais » *Monſieur* eſt-il mécontent de *Mada-* » *me* ? Il la conduit décemment à une » ſéparation en bonne juſtice.... Un vo- » leur du Peuple vous demande bruſ- » quement la bourſe, & on le voit bien- » tôt à la Grève. Un honnête homme » ſçait bien qu'il faut avoir un titre, » un emploi ou une charge pour voler, » & il fait bonne figure. Attaquez un » individu du Peuple, il ſe jette bruta- » lement ſur vous avec les armes de la » Nature. Un être qui penſe, l'épée à la » main, vous tue dans toutes les règles » de l'art & de l'honneur. » Les procé- dés *des gens comme il faut* prouvent bien qu'ils ne croyent pas eux-mêmes que le Peuple participe à la nature humaine. N'a-t-on pas des porteurs comme on a des mulets ? Le fouet eſt toujours levé ſur un animal rétif. Quel eſt le galant homme qui ne ſe ſerve pas de ſa canne

contre un faquin, lorſque l'occaſion le demande ? Un Seigneur élégant fait devancer ſon caroſſe par un Coureur & par un Chien. Dans une Chaſſe, il paroît égal de crever un Cheval ou un Piqueur. &c.

Malgré mille raiſons de ne pas croire à l'humanité du Peuple, l'Auteur entreprend de la démontrer. Il tire ſa première preuve de l'Anatomie. Un très-habile Anatomiſte a diſſéqué la tête d'un Païſan ; il y a trouvé le cervelet, les ſucs, les fibres, les nerfs, & tous les inſtrumens organiques de la raiſon, bien diſpoſés & en bon état. Il a pouſſé ſes recherches juſqu'au ſiège de l'ame, à la glande pinéale, où ſe peignent les idées. Il y a vû des raiſonnemens ſuivis, des chardons arrachés, des ſillons tracés, du bled jetté dedans, une moiſſon coupée, un fléau, un van, un grenier, &c. Mais en ouvrant une autre tête, une tête de diſtinction, il n'y a découvert que des perceptions vagues & découſues, des prétentions ſans mérite, de la hauteur mêlée de baſſeſſe, des ſonges d'amour & d'amitié, des viſions de grandeur, des chimères généalogiques, &c.

L'Auteur tire une nouvelle preuve de l'exemple des Grecs & des Romains, qui ſe connoiſſoient bien en hommes, & qui appelloient le Peuple à toutes les aſſemblées qui demandoient de la raiſon. Pluſieurs Nations modernes agiſſent de même. A la Chine, des Viſiteurs Impériaux parcourent les Provinces, en queſtionnant le Peuple pour ſçavoir ſi l'on continuera ou ſi l'on deſtituera les Mandarins. Dans les Diètes d'Allemagne, le Peuple des Villes libres parle par ſes Repréſentans. La Suède, dans ſes Etats Généraux, admet l'ordre des Païſans. On connoît le pouvoir de la Chambre des Communes en Angleterre. &c.

Il faut bien que le Peuple ſoit doué d'une raiſon, même ſupérieure à celle des gens qui ſont au-deſſus de lui, puiſque pluſieurs membres très-populaires gouvernent aſſez ſouvent les maîtres qu'ils ſervent. Le Valet d'un homme en place procure des audiences & fait réuſſir des affaires. Une femme de Chambre vient à bout de fléchir les rigueurs de la Lucrèce la plus ſévère. Qui eſt ce qui a plus de diſcernement que les Domeſtiques pour faire le portrait de leurs

maîtres ? Que l'on consulte les antichambres, & l'on aura le caractère de ceux qui habitent les chambres.

Nos loix elles mêmes supposent plus de raison dans le Peuple que dans les autres états de la Société. Les prisons, les tortures, les gibets, les roues, sont pour lui. « Un malheureux, dont les enfans n'ont point de pain, fait un petit commerce prohibé; il est pris & puni. Un Gentilhomme, dans sa Chaise de poste, se trouve garni de la même marchandise; il tue le Commis, & se tire d'affaire. *Grégoire*, chaud de vin, querelle, jure, s'arme du broc qu'il a vuidé, & assomme son compagnon de débauche; la corde en fait justice. Deux hommes d'honneur arrangent une rencontre; l'un reste sur le champ de bataille; l'autre continue à s'avancer dans le Service. » D'où vient cette différence, & comment l'expliquer, si l'on n'accorde au Peuple plus de raison qu'aux gens bien nés ?

Je ne vous ai offert, Monsieur, que les principaux traits de cet écrit, l'un des plus piquans & des plus agréables que j'aie lûs depuis long-temps. Quelle satyre fine de nos mœurs & de nos usa-

ges ! Quelle raiſon aſſaiſſonnée de ſel ! Que de vérités cachées ſous le voile du paradoxe ! Quelle ſagacité à ſaiſir tous les rapports d'un objet ! Quelle vive peinture de nos vices & de nos ridicules ! Ces trois Diſſertations, qui ſe vendent à Paris chez *Ducheſne*, Libraire, rue Saint Jacques, ſont de M. l'Abbé *Coyer*, déja ſi connu par une foule de petits ouvrages pleins d'eſprit & d'agrément. La première eſt une véritable Diſſertation, comparable à ce qui ſe fait de mieux dans ce genre à l'Académie des Belles-Lettres ; la ſeconde eſt un morceau digne d'un bon Orateur d'Athènes ou de Rome ; la troiſième eſt un ingénieux badinage dans le goût de *Lucien* & du Docteur *Swift*. Ainſi, quoiqu'elles portent toutes trois le même titre, le ton en eſt tout-à-fait différent. Que ce titre de *Diſſertation* ne rebute donc pas quelques Lecteurs : ils ne trouveront ici ni abondance de citations, ni ſtérilité d'idées, ni ſéchereſſe de ſtyle. L'Auteur diſſerte habilement, perore éloquemment, & plaiſante finement.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 4 Décembre 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Suite des *Œuvres de M. de la Motte.*

CRoiriez-vous, Monsieur, que les admirateurs de M. *de la Motte*, pour le justifier d'avoir composé des vers médiocres, s'avisèrent de dire que la Poësie n'a point d'ouvrages parfaits, c'est-à-dire, d'ouvrages auxquels rien ne manque de toutes les beautés possibles. Ces aveugles partisans ne voyoient pas qu'en cherchant à l'excuser sur la Poësie, ils diminuoient en même-temps son mérite par rapport à la Prose; ce n'étoit pas certainement leur intention. Au reste, la Prose, ne leur en déplaise, est dans le même cas que la Poësie, & la question devient absolument inutile. C'est une vérité incontestable, qu'il faut de rares talens pour exceller dans ces deux genres. Les grands Orateurs ne

ſont pas plus communs que les grands Poëtes. Dira-t-on que la Poëſie d'*Homère* & de *Virgile* ſoit moins parfaite que la proſe de *Démoſthène* & de *Cicéron ?* Et, pour nous renfermer dans des exemples domeſtiques, oſeroit-on avancer que *Racine* & *Deſpréaux* n'ont pas fait d'auſſi bons Vers que *Boſſuet* & *Fénelon* ont fait de bonne Proſe ? Ces derniers n'ont peut-être pas eu tant de mérite, ſi l'on conſidère la difficulté vaincue, la Poëſie étant une Proſe plus recherchée pour la cadence & l'expreſſion ; ce qui met quelque différence dans le travail, & non dans la perfection, qui des deux côtés doit être égale. En un mot, comme je ne crois pas que les ouvrages de M. *de la Motte* ſoient parfaits en Poëſie, parce que nous en avons de meilleurs dans tous les genres qu'il a tentés, je ne penſe pas non plus que ſa Proſe doive l'emporter, pour la perfection, ſur la Poëſie de nos plus grands Maîtres.

M. *de la Motte* ne pouvoit ſans doute diſputer à *Corneille* & à *Racine* le ſceptre de la Tragédie, à *Quinault* la couronne du Théâtre Lyrique. Il n'étoit pas né pour ſurpaſſer *la Fontaine* dans la

Fable, *Rouſſeau* dans l'Ode, &c. Mais ſi le goût nous défend de le compter parmi les grands Poëtes de la Nation, il nous ordonne en même temps de le mettre au nombre de nos bons Proſateurs. Il répand, ſur toutes ſes réfléxions, le coloris de la Proſe la plus coulante & la plus harmonieuſe. Une foule de traits ingénieux, & qui paroiſſent toujours naturels, en relevent l'éclat. Rien chez lui n'eſt déplacé ni ſuperflu; tout s'arrange comme de ſoi-même, ſans effort, ſans violence. Il ſemble, s'il m'eſt permis d'employer des images fabuleuſes, que les parties de ſes ouvrages en Proſe viennent s'y placer au ſon de cette Lyre enchantereſſe, dont les accords élevoient les murs de Thébès; c'eſt ſouvent la raiſon, ſouvent auſſi le paradoxe, toujours parés de la main des Graces.

Le premier morceau de Proſe qui ſe préſente dans les Œuvres de cet Académicien, eſt un *Diſcours ſur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.* On y trouve d'abord un enchaînement de réfléxions lumineuſes, un tiſſu de raiſonnemens fins ſur l'origine, le caractère & l'objet de la Poëſie. On ne

ſçauroit développer avec plus de force & de grace tout enſemble cette matière importante, ſur laquelle, malgré les diſſertations, il reſtera toujours des préjugés. La Poëſie a ſes cenſeurs & ſes panégyriſtes. Ce qui vous paroîtra ſingulier, c'eſt que M. *de la Motte* eſt l'un & l'autre; il blâme & loue dans le même diſcours. On ne peut donc s'en rapporter qu'à ſa conduite; & ſa conduite eſt auſſi flottante que ſon opinion.

Il ſe décide avec plus de fermeté quand il parle de l'Ode, dont il examine les beautés & la forme avec une intelligence & une préciſion ſupérieure. Il éxige dans l'Ode de l'enthouſiaſme & du ſublime; il donne d'excellentes leçons ſur ces deux points de goût ſi importans. Que n'eſt-il auſſi grand modèle qu'il eſt parfait légiſlateur! Il apprend à diſtinguer le véritable enthouſiaſme de ce qui n'en eſt que l'ombre. Il veut, avec raiſon, qu'il ſoit réglé par le jugement; il entend par cette expreſſion de *beau deſordre*, une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matière, mais affranchies de ces tranſitions ſcrupuleuſement grammaticales qui éner-

vent la Poëſie Lyrique. C'eſt dans ce ſens que le *deſordre eſt un effet de l'Art.* J'ajoûterai à tout ce que l'Auteur dit de judicieux & de ſolide ſur cet Article, que *Deſpreaux*, lui-même, n'a jamais voulu dire autre choſe par *beau deſordre.* Il ne lui donneroit pas l'épithète de *beau*, ſi ce n'étoit qu'une confuſion d'idées ſans rapport, ſans commencement, ſans milieu, ſans fin; ce ſeroit alors un fort vilain *deſordre.* Qu'on examine les belles Odes de *Rouſſeau*, tout y eſt ſuivi, tout y eſt analogue à ſa matière. Il ne s'eſt éloigné de ſon ſujet que dans l'Ode ſur la mort du Prince DE CONTI. *Pindare*, lui-même, quoiqu'en diſe M. *de la Motte*, n'eſt pas ſi *Pindarique* qu'il ſe l'imagine, pour qui connoît les mœurs & les uſages de ſon ſiècle. J'eſpère le prouver dans quelque temps. C'eſt donc bien mal à propos que notre Auteur loue *Deſpréaux*, de ce que dans ſon Ode *Pindarique* ſur la priſe de Namur, il n'a point imité le Poëte Thébain juſques dans ſes écarts. Il ne peut s'empêcher de dire, à cette occaſion, qu'on n'a pas aſſez de bonne foi dans les diſputes Littéraires. Ceux qui tiennent le plus, ſe-

lon lui, pour les Anciens, tombent ordinairement dans une eſpèce de contradiction. Ils trouvent, d'un côté, des raiſons ingénieuſes pour juſtifier le deſordre de l'Ode *Pindarique*, tandis que de l'autre, ils ſe gardent bien d'imiter ce qu'ils louent. « La reconnoiſſance & l'admiration leur impoſent, quand il s'agit des Anciens, » le bon goût & l'exacte raiſon les éclairent, quand il ne s'agit plus que » d'eux-mêmes. » Comme ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner ſi, réellement, la conduite des juſtes admirateurs des Anciens étoit contraire à la haute idée qu'ils en avoient, je me contente, aujourd'hui, de penſer & de dire, qu'indépendamment des raiſons, vraies ou fauſſes de M. *de la Motte*, il vaut mieux pécher par une trop bonne opinion des Anciens, que par une médiocre eſtime de leurs écrits. L'admiration qu'on a pour leurs ouvrages, n'en fait faire que de bons, le mépris n'en produit d'ordinaire que de mauvais. Cependant, il faut de l'équité, de la raiſon, du diſcernement. Tout n'eſt pas divin dans l'Antiquité; tout ne doit pas être propoſé pour modèle;

en Littérature, le culte des bons eſprits n'eſt pas idolâtrie.

A l'égard du ſublime, notre Diſſertateur prétend que c'eſt *le vrai & le nouveau*, réunis dans une grande idée, avec élégance & préciſion; ſans ces deux premières qualités, le reſte manque ſon effet. Sans le *vrai*, il ne peut y avoir de ſolide beauté, ni, par conſéquent, de ſublime. On peut bien ſéduire quelque fois ſans lui, mais l'illuſion ſe diſſipe bien-tôt, & l'on traite de puérilité ce qu'on avoit d'abord trouvé grand. Le ſublime demande encore de la *nouveauté*; car il eſt de ſon eſſence de faire une impreſſion vive ſur les eſprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen, ſans *nouveauté*, de produire ces grands effets! Ce que l'eſprit s'eſt rendu familier, n'y ſçauroit plus faire qu'une impreſſion languiſſante. La plupart des écrivains devroient rechercher un peu plus la *nouveauté*, au riſque de donner moins d'ouvrages. Ils s'imaginent que pour copier ce qu'ont dit de grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands hommes: mais le Public ne s'y trompe pas; il mépriſe des Auteurs qui ne lui

donnent que ce qu'il a cent fois admiré. Les grandes idées ſont encore eſſentielles au ſublime; ce n'eſt pas aſſez qu'il plaiſe; il doit élever l'eſprit; & c'eſt poſitivement cet effet qui le caractériſe. Enfin, il éxige de la préciſion & de l'élégance, mais ſur-tout de la préciſion; la briéveté fait la plus grande force des traits qui paſſent pour ſublimes. Il ne faut, au contraire, qu'un mot inutile pour énerver la penſée la plus forte, & lui faire perdre ſa ſublimité.

En accordant à M. *de la Motte* une place dans le premier rang des Proſateurs, il ſe trouve partagé, Monſieur, ſelon ſon goût, puiſqu'il donne toujours la préférence à la Proſe ſur la Poëſie. Mais ſon goût, lui-même, n'étoit-il pas un paradoxe? La Poëſie ne lui paroiſſoit qu'une Coquette avantageuſe & ſéduiſante, dont tout le mérite conſiſte dans l'éclat des ornemens & dans l'artifice du langage; au lieu qu'il vantoit éternellement la Proſe comme une beauté noble & naturelle, qui ne doit l'heureux don de plaire qu'à ſes propres charmes. Cependant il revenoit toujours à la Coquette dont

il étoit ſouvent maltraité ; il ne portoit ſon hommage à la Prude, que par inconſtance ou par dépit. Toute ſon eſtime étoit pour la Proſe ; la Poëſie avoit ſon cœur ; bien plus, il débuta dans le monde par des Odes : ainſi le Dieu des Vers eut les prémices de *Mademoiſelle* ſon *Imagination* ; & l'on ſçait à quel point une première flamme nous eſt chère. Il ſemble même qu'il n'ait d'abord cultivé la Proſe que pour la faire ſervir au triomphe de la Poëſie, puiſque ſon premier eſſai, en ce genre, fut ce *Diſcours* dont je viens de vous entretenir, & qui fut mis à la tête de ſes Odes. Malgré cet aveu tacite de ſon penchant invincible pour la Poëſie, il la décrie dans toutes les occaſions qu'il a d'en parler, & ces occaſions ſe préſentent ſouvent. Pour couronner ſa manie, il mit en Proſe ſa Tragédie d'*Œdipe*, qui étoit en Vers. Elle n'eſt pas meilleure d'une façon que d'une autre. Comme on lui ſoutenoit que la Proſe ne pouvoit s'élever aux idées & aux expreſſions poëtiques, & qu'il penſoit au contraire qu'elle pouvoit prétendre à tous les genres, il fit encore une Ode en Proſe, intitulée : *La liberté*

Eloquence. Il traite la matière avec tout le faſte & toute la magnificence de l'Ode. On ſe doute bien qu'il a raſſemblé toutes ſes forces poëtiques, pour rendre cet ouvrage victorieux ; c'étoit une eſpèce de défi. Content de lui-même, il lut ſon Ode à l'Académie Françoiſe, dans une ſéance publique ; il fut applaudi de ſes confrères ; & même M. le Cardinal *de Fleury* le combla d'éloges. Tout cela n'eſt pas impoſſible ; & réellement cette Ode impoſe à l'oreille : on ſçait encore que M. *de la Motte* étoit un Lecteur ſéduiſant. Jugez vous-même de l'ouvrage, Monſieur, par le morceau ſuivant qui tient lieu d'une Strophe. Après une déclamation aſſez vive contre la Rime, il s'écrie : « Mais quelle » lumière me frappe ? Que peut renfermer ce nuage éblouiſſant ? Qui » s'avance vers moi du milieu des airs ? » D'où vient cette douce roſée qu'il ré» pand ſur ſa route, tandis que des » traits de feu l'entr'ouvrent de toutes » parts ? Ciel ! il ſe développe à mes » yeux. J'y découvre une Déeſſe ma» jeſtueuſe, qui d'un ſeul de ſes re» gards ſe rend maîtreſſe de mon cœur.

» Ne me trompai-je point ? Eſt-ce l'E-
» loquence ? Un Diadême auguſte ceint
» ſa tête. D'une main elle lance des
» foudres, & de l'autre elle ſème des
» fleurs. Ses cheveux, abandonnés au
» Zéphyre, flottent ſur ſes épaules en
» ondes négligées. Sa robe, qu'aucun
» lien ne reſſerre, & qui la pare ſans
» la gêner, brille de couleurs plus di-
» verſes & plus vives que celles dont
» Phœbus peint la nue, quand il s'y
» joue avec tous ſes rayons. Une foule
» de Génies volrige autour d'elle, com-
» me ſes Miniſtres. L'un eſt chargé du
» Cothurne ſuperbe, qu'il eſt tout fier
» de porter ; l'autre eſſaye en riant le
» Brodequin ; l'un d'un ſouffle hardi
» fait réſonner la Trompette éclatante,
» tandis que l'autre fait ſoupirer ten-
» drement la Flute paſtorale. » Le reſte
eſt ſur ce ton de Proſe Poëtique, ou
plutôt de verbiage ampoulé. L'Auteur
a oublié ſes propres leçons ſur le ſu-
blime. Il n'y a dans cette tirade ni *vrai*
ni *nouveau*, réunis avec élégance &
préciſion. Mais quand même il auroit
mieux réuſſi, que prouveroit tout ce
brillant étalage ? Qu'on peut faire de
la Proſe très Poëtique. Eh ! qui le nie ?

Ajoûtez y ſeulement une cadence réglée, une harmonie fixe, avec ces retours de ſons qu'on appelle des Rimes, & vous aurez de beaux vers. Une Proſe Poëtique eſt de la Poëſie même, où la meſure eſt rompue & la Rime ſupprimée; la meſure & la Rime ſont eſſentielles aux Vers, & non à la Poëſie. Il peut donc y avoir (& nous en avons mille exemples dans notre langue) de la Proſe ſur le ton de la Poëſie; mais alors ce n'eſt plus de la Proſe proprement dite; l'éloquence emprunte ſouvent ſans doute les couleurs de la Poëſie, & cela doit être. Mais la Proſe d'une Hiſtoire, d'une Diſſertation, d'une Lettre, d'un Livre de politique, d'un Traité ſur quelque ſçience, &c. n'eſt pas la Proſe de l'Eloquence; & l'on trouveroit à redire dans cette dernière même, ſi elle étoit continuellement Poëſie. Que diriez vous d'un Plaidoyer, d'un Sermon, ouvrages où il faut néceſſairement raiſonner & inſtruire l'Auditeur, s'il n'y avoit d'un bout à l'autre que des images Poëtiques, des mouvemens oratoires? En vérité tout ceci n'eſt qu'une vaine diſpute de mots, indigne d'un homme qui penſe & qui veut faire pen-

ſer. J'ai trop bonne opinion de M. *de la Motte*, pour ne pas croire qu'il vouloit s'amuſer; ce n'étoit probablement qu'un pur jeu d'eſprit; il ſçavoit trop bien que la Proſe, en général, ne parle point le langage de la Poëſie; autrement elle n'eſt plus Proſe : ou bien les genres ſe confondent, les extrêmes ſe joignent, les contraſtes s'identifient; en un mot, la Poëſie & la Proſe n'auront preſque plus de caractère diſtinctif. Si toutes deux ſe reſſemblent ſouvent chez M. *de la Motte*, j'en ſuis fâché pour lui.

Tout le monde eſt d'accord aujourd'hui qu'il faut examiner les ouvrages d'eſprit, ſans acception de rang, de pays ni de ſiècle; qu'en regardant les Anciens comme nos maîtres, on peut croire que quelques uns de leurs diſciples ont été plus loin qu'eux, ſans même avoir été d'auſſi grands hommes; qu'il faut les étudier les uns & les autres, ſentir & apprécier le beau par-tout où il ſe trouve, ſans que le reſpect de l'Antiquité nous l'augmente, & ſans que nous rabattions rien de ſon prix, pour être plus voiſin de nos jours : qu'en un mot, il ne nous importe que de bien

juger ; & que toutes nos études, toutes nos réfléxions ſont perdues, ſi elles ne nous conduiſent à ce but. Tels ſont, Monſieur, le ſujet & le réſultat du *Diſcours* de notre Académicien ſur *Homère*. C'eſt un chef-d'œuvre d'élégance. Il déclare, au commencement, que l'exemple des Traducteurs qui ſont dans l'uſage de tout adorer dans l'Auteur qu'ils traduiſent, ne fait point une règle pour lui ; que rien ne peut autoriſer les exagérations ; que le vrai mérite eſt de reconnoître les défauts où ils ſont ; que d'ailleurs les fautes des grands hommes ſont les plus dangereuſes, & qu'il eſt d'autant plus important de les faire ſentir, que bien des gens font gloire de les renouveller. Ce *Diſcours*, ajoute-t-il avec une noble aſſurance, ne ſera donc point un éloge d'*Homère*, mais ſeulement une diſſertation où je dirai ce que je penſe de l'*Iliade* & de ſon Auteur. Il tient parole, & même il a raiſon en pluſieurs points. C'eſt une juſtice qu'on eſt obligé de lui rendre ; mais il a tort, & très-grand tort, d'avoir fait l'*Iliade* : on ne peut dire de lui en aucun ſens :

Tel excelle à rimer qui juge ſottement.

Un des plus célèbres combats dans l'Hiſtoire militaire de notre Littérature, eſt celui de M. *de la Motte* avec Madame *Dacier*, à l'occaſion d'*Homère*. » On vit, dit M. *de Fontenelle* avec ſes » graces ordinaires, paroître dans la » Lice, d'un côté le *Sçavoir* ſous la » figure d'une Dame illuſtre, de l'au- » tre l'*Eſprit*, je ne veux pas dire la » raiſon; car je ne prétends pas tou- » cher au fond de la diſpute, mais » ſeulement à la manière dont elle fut » traitée. En vain le *Sçavoir* voulut ſe » contraindre à quelques dehors de » modération, dont notre ſiècle im- » poſe la néceſſité; il retomba, mal- » gré lui, dans ſon ancien ſtyle, en laiſ- » ſant échapper de la hauteur & de » l'emportement. L'*Eſprit* au contraire » fut doux, modeſte, même enjoué, » toujours reſpectueux pour le véné- » ble *Sçavoir*, & plus encore pour celle » qui le repréſentoit. » C'eſt ainſi que badine le Neſtor du Parnaſſe; mais en badinant il dit la vérité, & il caractériſe, on ne peut pas mieux, les *Réflexions ſur la Critique*, réponſe pleine de ſel, de fineſſe & d'agrément, faite par M. *de la Motte* à Madame *Dacier*,

qui l'avoit lourdement critiqué dans ſon Livre des *Cauſes de la corruption du Goût*. L'Académicien pouvoit bien dire à cette femme ſçavante, comme *Ménippe* diſoit à *Jupiter : Tu prends ta foudre, tu as donc tort.* Cependant l'équité demande qu'on faſſe obſerver que Madame *Dacier* a toujours tort dans la forme, mais qu'elle a quelquefois raiſon dans le fond ; que M. *de la Motte*, au contraire, a quelquefois tort dans le fond, & toujours raiſon dans la forme.

Je ne m'arrêterai point au *Diſcours ſur l'Eglogue* ; il ſuffit de dire qu'on y ſent par tout la même touche, la même main. Son *Diſcours ſur la Fable*, n'a pas moins de mérite. L'Auteur s'y flatte d'être auſſi frappé que perſonne des beautés de *la Fontaine*. Pourquoi donc ne pas tâcher de l'imiter ? Son ſtyle eſt le vrai langage de la Fable ; M. *de la Motte* en convient ; il falloit donc parler ce langage, ou ſe taire, dans l'impuiſſance d'y réuſſir. Mais notre Fabuliſte ſe borne avec une modeſtie, feinte ou vraie, à la ſeconde place ; je ne ſçai ſi on la lui accordera encore.

On trouve auſſi dans l'édition de ſes

Œuvres pluſieurs Diſcours ſur la Tragédie, beaucoup meilleurs que les pièces qui les ont fait naître. Chaque Tragédie eſt donc accompagnée d'un Diſcours qui développe quelque myſtère de l'Art, & qui rend compte des beautées applaudies dans l'ouvrage Dramatique auquel il ſert d'eſcorte, & trop ſouvent de défenſeur. Ce qu'il y a de ſurprenant & de fâcheux à la fois, c'eſt qu'il n'a rien dit d'un genre, où cependant il a excellé, ſur lequel on a trop peu écrit, & dont nous aurions beſoin de connoître la nature, je veux dire, le Lyrique du Théâtre. Il ne nous a laiſſé des réflexions que par rapport à des ſujets déja traités, éclaircis, & fixés d'une manière irrévocable par les Anciens & par les Modernes. Ses *Diſcours Académiques* ſont remarquables par la magnificence des idées, & par la pompe des paroles. Son *Eloge funèbre de Louis le Grand* eſt un morceau d'éloquence qui peut ſoutenir le parallèle avec l'admirable Diſcours de *Ciceron* pour *Marcellus*. Son petit Roman de *Salned & Garaldi*, *Nouvelle Orientale*, eſt agréablement écrit, plein de ſentiment & de chaleur. Son élégance con-

tinue augmente encore le plaiſir qu'on y trouve. Des ſituations neuves & touchantes, des incidens bien amenés, ſuſpendent l'attention, échauffent l'intérêt, & tiennent le Lecteur enchanté, juſqu'à la fin de l'ouvrage, qui ſe termine par le dénoûement le plus heureux.

Je vous le répète, Monſieur, peu d'écrivains ont mieux connu, mieux obſervé que M. *de la Motte* l'harmonieuſe cadence de la Proſe, & ſa véritable marche. Mais il n'en eſt que plus ſéduiſant, plus dangereux; & je me crois obligé de prévenir la jeuneſſe qu'il faut le lire avec précaution, ſur-tout dans les diſcours qu'il a mis au-devant des genres ſur leſquels il s'eſt exercé, & ne point perdre de vûe ſes ouvrages mêmes dans ces différens genres. Car ſon intérêt perſonnel, quelque adreſſe qu'il employe pour le cacher, perce, malgré lui, dans ces ſortes de diſſertations. Tantôt il appuye fortement, tantôt il gliſſe légèrement ſur certaines règles établies; il reforme les unes; il interprète les autres à ſa manière; il en invente de nouvelles, toujours ſelon le beſoin où il ſe trouve de juſtifier ſes propres produc-

tions. Mais tout cela eſt ſi bien dit, ſon amour propre eſt ſi délicatement voilé, il paroît ſi philoſophe, ſi impartial, qu'il faut beaucoup de ſagacité pour pénétrer ſes motifs ſecrets, & un goût ſûr pour diſtinguer, dans ſes écrits, la vérité du paradoxe, le bon de l'ingénieux, le ſolide de l'agréable, les lumières réelles de ſon eſprit des inſinuations politiques de ſon cœur.

Je ne crois pas, Monſieur, que le jugement que j'ai porté de M. *de la Motte* affoibliſſe l'empreſſement du Public pour le lire. Mes intentions ſeroient bien mal remplies, ſi cela arrivoit. Ses Œuvres méritent d'être placées dans les Bibliothèques les mieux choiſies. S'il n'a pas toujours la ſupériorité des talens, il en a l'univerſalité, & l'on citeroit peu d'Auteurs dont le génie fécond ſe ſoit plié avec plus de facilité & de bonheur à tant de ſujets différens. Philoſophe, Orateur, Poëte même, & Poëte excellent dans plus d'un genre; de tous ſes talens réunis il y auroit de quoi faire cinq ou ſix réputations plus méritées que celles qu'on fait aujourd'hui. M. *de Fénelon*, cet homme ſi reſpectable, dit de M. *de la Motte*, que *ſon rang eſt*

réglé parmi les premiers des Modernes. Oſeroit-on contredire un pareil Juge? Après tout, il eſt au Parnaſſe des rangs encore honorables après les *Corneilles*, les *Racines*, les *Molières*, les *Boileaux*, les *la Fontaines*, les *Rouſſeaux*. Le plus bel éloge que l'on puiſſe faire de M. *de la Motte*, c'eſt la conſtante amitié de M. *de Fontenelle* pour lui. *Le plus beau trait de ma vie*, dit quelquefois cet illuſtre Littérateur, *c'eſt de n'avoir pas été jaloux de M. de la Motte.* Jugez, Monſieur, du mérite d'un écrivain que M. *de Fontenelle* a trouvé digne de ſa jalouſie.

Le Pirrhoniſme du Sage.

S'il eſt vrai, Monſieur, comme on ſe propoſe de le faire voir dans cette Brochure, que tout n'eſt qu'incertitude dans les raiſonnemens des hommes, vous devez commencer par révoquer en doute les raiſonnemens mêmes de l'Auteur, & dès-lors vous conclûrez qu'il aura fait au moins un ouvrage inutile. Il l'a diviſé en cent trente-ſept Paragraphes, qui préſentent tous la même propoſition retournée de cent trente-ſept façons différentes.

Tout eſt incertain dans le monde : Voilà, Monſieur, ce qu'on s'eſt propoſé d'établir. L'Auteur avertit, dans une Note, qu'il ne prétend parler que des connoiſſances humaines, & non de celles qui nous viennent par la Révélation. Sans approuver ſon ſentiment, je vais en expoſer ici les principales preuves. Le témoignage des hommes, nos propres ſens, l'évidence, le ſentiment intérieur & l'expérience ſont les principes de toutes les connoiſſances humaines : principes douteux, & qui ne peuvent nous tirer de notre incertitude. Envain on voudroit s'en rapporter à l'autorité ; les plus grands génies ſont ſujets à l'erreur. *Hobbes*, ce fameux Philoſophe, qui donnoit tout à la matière, avoit en même temps peur des eſprits ; & *Newton* n'a-t-il pas voulu expliquer l'Apocalypſe ? *Tycho-Brahé* ſe mocquoit de ceux qui craignoient les éclypſes ; & ſi en ſortant le matin, il rencontroit une veille femme ou un convoi funèbre, il n'oſoit paſſer outre. *Voſſius* ſe railloit des ſaintes Ecritures, & il avoit une crédulité imbécille pour tout ce qu'on racontoit de la Chine & du Japon. *Cardan*, le plus ſuperſtitieux de tous les

hommes, nioit l'immortalité de l'ame. Les Scytes avoient coutume de dire à celui qui avoit fait quelque belle action : *Tu es un homme.* On peut dire la même choſe, mais dans un autre ſens, à tous ceux qui raiſonnent : *Vous êtes des hommes* ; c'eſt-à-dire, vous pouvez vous tromper. Mais ces mêmes hommes, ſi peu d'accord avec eux-mêmes, le ſont encore moins avec les autres.

Les opinions ont varié ſelon les modes. Dans les ſiècles groſſiers, on aimoit le ſolide, & on fit les Cieux de cryſtal. A meſure que le goût s'eſt rafiné, ils ont changé de conſiſtence. *Copernic* a détruit cette ſolidité ; *Scheiner* en a fait un fluide ; *Deſcartes* une matière plus déliée, appellée *Æther* : il ne reſte plus qu'à attribuer à l'imagination tout ce que nous voyons dans les airs, pour pouvoir dire que le rafinement eſt à ſa perfection. La diverſité de nos opinions dépend auſſi de certains principes que nous avons adoptés. « Une Négreſſe » nous déplaît, parce que nous ſommes » blancs. L'attraction nous révolte, » parce que nous ſommes *Cartéſiens.* » Nous croyons qu'il eſt indécent d'al- » ler nuds, parce que nous avons tou-

» jours été couverts. Au berceau, nous » avons craint les fantômes ; enfans, » nous étions ſuperſtitieux ; un peu plus » âgés, nous aimions le libertinage ; » aujourd'hui nous nous flatons d'être » raiſonnables. Une idée ne ſe préſente » jamais à notre eſprit de la même » manière. Hier on croyoit prouver ; » ce matin on doutoit ; on eſt au mo- » ment de nier ; tire-toi de-là, Philo- » ſophe, ſi tu peux. »

Recevrons-nous plus de ſecours du témoignage de nos ſens & de l'évidence ? C'eſt ce que notre Sceptique n'oſe ſe promettre. Nos ſens ne peuvent pas ſeulement nous garantir l'exiſtence des corps, puiſque tout ce que nous voyons n'eſt peut être qu'idéal ; & ſi ce qu'on appelle évidence ne l'eſt pas pour tout le monde, elle ne peut pas être un principe de certitude. L'exiſtence d'un être ſouverainement parfait eſt aſſurément ce qu'il y a de plus certain. « Cepen- » dant, demande l'Auteur, quel eſt l'ef- » fet de cette certitude dans l'eſprit des » hommes ? Ne vivent-ils pas comme » s'ils étoient perſuadés du contraire ? » Croira-t-on, après cela, qu'ils en » ſoient convaincus ? » Si on lui répond

que ſouvent on voit le bien & que l'on ſuit le mal ; il eſt impoſſible, réplique notre Philoſophe, d'aller contre des vérités reconnues. On ne s'y oppoſe donc, que lorſque les paſſions ſuggèrent quelque incertitude. Je répondrai moi-même à cette replique, que l'incertitude de celui qui offenſe Dieu, ne tombe pas ordinairement ſur l'exiſtence de ce ſouverain être, mais ſur la réalité du châtiment. En même-temps qu'on commet le crime, on compte qu'un repentir ſincère en obtiendra le pardon. La manière de vivre n'eſt donc pas toujours une preuve de la façon de penſer ſur l'exiſtence d'un Créateur.

L'Auteur met encore au nombre de nos incertitudes, le peu de connoiſſance que nous avons de nos propres ſentimens. « La foible *Cléone* s'em-
» porte contre ſon amant ; elle l'adore
» & le noircit ; elle ſacrifieroit ce qu'el-
» le a de plus précieux au bonheur
» de le poſſéder ; & il y a des momens
» où elle lui arracheroit la vie. Que
» *Cléone* s'examine ; elle trouvera in-
» certains & ſon amour & ſa fureur.
» Elle ne ſçauroit haïr l'objet de ſon
» courroux ; elle n'a pas ſçû chérir celui
» de

» de ſon amour. C'eſt le plaiſir qu'elle » chériſſoit & qu'elle regrette. Sans » ſentimens & ſans vertus, elle a trou- » vé dans ſon eſprit & dans ſa paſſion, » le moyen d'en impoſer. » Eſt-ce avec de ſemblables raiſonnemens qu'on peut ſe flatter de faire des *Pirrhoniens* ? Ce que l'Auteur ajoûte, touchant les expériences, eſt à peu-près de la même force. Elles ne peuvent être pour nous, dit-il, un moyen de connoître la vérité, parce que les hommes ne les font que pour fortifier les idées qu'ils ont adoptées. « *Harvey*, ce grand Anato- » miſte Anglois, après avoir été le » bourreau d'un million de Daims, » pour découvrir quelque choſe en fa- » veur de la génération, oſa comparer » la conception à la formation des idées » dans le cerveau. » De-là notre ſage Pirrhonien conclut qu'il eſt impoſſible de rien connoître par le moyen des expériences. Mais qu'avoit-il beſoin d'avoir recours à cette dernière preuve pour confirmer ſon opinion ? S'il eſt vrai que nos ſens ne ſçauroient nous conduire à la découverte de la vérité, s'ils ne peuvent même nous garantir l'exiſtence des corps, il eſt clair que les

expériences, ne ſe faiſant que par le moyen des ſens & de la matière, on n'en peut retirer aucune connoiſſance.

Ce petit Traité, tel qu'il eſt, Monſieur, ſuppoſe beaucoup de lecture, de réflexion, de ſagacité même. Sans admirer l'ouvrage, vous eſtimerez infiniment l'Auteur de l'avoir compoſé dans un âge auſſi peu avancé que le ſien : il a tout au plus vingt-deux ans. Il eſt fils d'un père très-célèbre dans la Littérature, & j'oſe vous aſſurer qu'il a lui-même autant d'eſprit & de facilité que d'envie d'apprendre, & qu'il ira loin, ſi d'autres occupations, auxquelles on le deſtine peut-être, ne l'empêchent de cultiver & de perfectionner ſes heureux talens.

A mon Ami M. DESLANDES.

C'eſt ainſi que ſont intitulés, Monſieur, les vers ſuivans que j'ai reçus depuis peu, & que je vous envoye. Ils ſont adreſſés par un Poëte Philoſophe à un Philoſophe aimable, qui quelquefois eſt Poëte. Cette Epitre, un peu chagrine, me paroît ingénieuſe. Le ton de miſantropie qui y regne eſt bien pardonnable dans ce ſiècle.

Ce Monde-ci n'eſt qu'un grand Bal,
Où chacun cherche à ſe connoître :
On paroît ce qu'on devroit être,
Et l'on cache l'original.
Therſite eſt ſouvent ſous un caſque :
L'air dévot cache des *Phrinés* :
Pluſieurs s'en vont avec leur maſque,
Sans avoir été devinés.
Parmi tout ce monde hypocrite
On eſt toujours embarraſſé :
Rira-t-on comme *Démocrite* ?
Faut-il pleurer comme *Héraclite* ?
L'un ou l'autre paroît ſenſé.
Quand on voit ces prétendus Sages,
Fiers de leurs ſyſtêmes nouveaux,
S'annoncer en divins flambeaux
Qui vont écarter les nuages ;
Qu'après avoir lû leurs écrits,
On n'y voit qu'un nouveau délire,
Compoſé d'antiques débris,
On ne peut s'empêcher de rire.
Mais lorſqu'on réfléchit ſur ſoi
Humilié par l'ignorance,
Attriſté du peu de puiſſance
Que j'ai ſur mes ſens & ſur moi,
Penſant ſans ceſſe à l'aventure
Sur les effets de la Nature,
Cherchant toujours la vérité,

Tremblant de m'en être écarté ;
Entouré d'orgueilleux Sophiſtes,
Dont les erreurs *in-folio*
Ne feront que groſſir les liſtes
Des *Cardans* & des *Delrio* ; *
Quand je vois que pour l'or phyſique
On abandonne l'or moral ;
Que la vertu problématique
N'a preſque plus de tribunal ;
Il faut être un vrai *Sibarite*,
Ou bien pleurer comme *Héraclite*.
Tendre ami de la vérité,
Diſciple chéri de *Socrate*,
Je t'aime quand ton zèle éclatte
En faveur de l'Antiquité.
Parcourant les erreurs humaines,
Utilement tu nous ramènes
Au mépris de notre ſçavoir ;
Tu connois les routes preſcrites ;
Tu marques les juſtes limites
De l'eſprit & de ſon pouvoir.

DE BONNEVAL.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Décembre 1754.

* *Cardan*, Médecin & Mathématicien, né à Pavie au commencement du ſeizième ſiècle ; il étoit entêté de l'Aſtrologie judiciaire. *Delrio*, fameux Jéſuite Eſpagnol, auſſi du ſeizième ſiècle ; on a de lui trois Volumes in-folio ſur la Magie.

LETTRE VIII.

Conſervation des Grains.

CE ne ſeroit pas aſſez d'apprendre aux poſſeſſeurs de terres la manière de ſe procurer d'abondantes récoltes, ſi on ne leur enſeignoit en même temps la façon de les conſerver. A quoi ſerviroit en effet de recueillir beaucoup de grains, qui ſe corromproient dans les greniers, ou ſeroient dévorés par les inſectes? Pour éviter ce double accident, liſez, Monſieur, le *Traité de la Conſervation des Grains, & en particulier du froment, par M. DUHAMEL DU MONCEAU, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Honoraire de la Société d'Edimbourg & de l'Académie de Marine, Inſpecteur Général de la Marine : avec figures en taille douce : nouvelle édition, corrigée & augmentée* : un Volume in-12, chez *Guérin* & *de la Tour*, Libraires, rue Saint Jacques.

Pour conſerver les grains, ſelon l'uſage ordinaire, il faut non-ſeulement

d'immenſes greniers ſolidement établis, mais encore des valets aſſidus & intelligens pour y veiller. C'eſt faute de pouvoir réunir aiſément ces deux avantages, que les magaſins de bled ne ſe ſont pas multipliés autant qu'on pourroit le deſirer. On obvie à cet inconvénient dans la nouvelle méthode de M. *Duhamel*, en faiſant tenir beaucoup de grains dans un petit eſpace, ſans qu'il y ait à craindre ni la fermentation, ni la voracité des animaux, ni l'incapacité & la négligence de ceux que l'on employe pour ſa conſervation. Cette méthode, d'ailleurs, n'entraine ni de grands embarras, ni des frais conſidérables : je reprends chacun de ces articles.

Au lieu des greniers ordinaires, dont la conſtruction & l'entretien coutent beaucoup, on fait faire de grandes caiſſes de bois de chêne, d'environ douze ou quinze pieds en quarré, ſur dix ou douze de hauteur. A ſix pouces du fond de cette caiſſe on fait placer un ſecond fond de grillage, ſur lequel on étend une forte toile de canevas. On remplit enſuite ce petit grenier de bon froment, & on le ferme avec un plancher de bonnes membrures de chêne qui

joignent assez exactement, pour que les moindres insectes n'y puissent passer. On ménage seulement, en plusieurs endroits de ce plancher supérieur, des soupiraux bien fermés avec de bonnes trapes, pour pouvoir, quand on veut, donner de l'air au froment, & empêcher qu'il ne se corrompe. Mais comment forcer l'air de pénétrer une aussi grande quantité de grains ? Comment obliger celui qui seroit gâté d'en sortir ? Cela se pratique, Monsieur, par le moyen d'un soufflet qui prend l'air du dehors, & qui le porte entre les deux planchers inférieurs de ce petit grenier. Quand on veut éventer le froment, on ouvre les soupiraux du dessus, on fait agir les soufflets, & le vent traverse le grain avec tant de force, qu'il en fait sortir toute la poussière, & élève même des grains de bled jusqu'à un pied de hauteur. Si l'air avoit trop d'humidité, il ne seroit pas difficile de le rendre sec, par le moyen des mêmes soufflets. En ce cas, on fait construire un petit fourneau de briques à dix ou douze pieds d'éloignement; les tuyaux d'aspiration des soufflets répondent à ce fourneau, & portent un air sec &

chaud dans le petit grenier. C'eſt dans l'ouvrage même, Monſieur, qu'il faut lire la deſcription de toutes ces machines, & la manière de les employer ; cet article n'eſt point ſuſceptible d'analyſe. Mais la conſéquence que vous pouvez tirer de ce que je viens de dire, c'eſt qu'avec quinze ou dix-huit cens francs, on fera conſtruire un grenier qui contiendra autant de froment, & qui coutera dix fois moins que nos greniers ordinaires. Je dis qu'il contiendra autant de froment ; c'eſt ce que vous concevrez aiſément, ſi vous faites attention qu'il entre deux mille ſept cens pieds cubes de bled dans une caiſſe de quinze pieds en quarré ſur douze de profondeur ; au lieu qu'un grenier ordinaire qui auroit quatre-vingt pieds de longueur ſur vingt de largeur n'en contiendroit guères plus de la moitié. Vous en ſentez la raiſon ; elle vient de ce que l'uſage eſt de ne mettre le grain dans les greniers qu'à dix-huit pouces d'épaiſſeur, & qu'il faut laiſſer un paſſage autour du bled pour vaquer à ſon entretien ; ce qui prend encore beaucoup d'eſpace.

Il ne ſuffit pas d'avoir trouvé le moyen

d'empêcher le grain de fermenter, il faut encore le garantir de la voracité des insectes ; & c'est là le second avantage de la nouvelle méthode de M. *Duhamel*. Il est certain d'abord que les caisses étant exactement fermées, il n'est pas possible à ces animaux d'y pénétrer. Mais, s'ils se trouvoient mêlés avec le froment, comment pourroit on les détruire ? Par le même moyen, répond l'Auteur, qui empêche la fermentation ; c'est-à-dire, par le secours des soufflets. Distinguez, Monsieur, deux sortes d'insectes, les *Teignes* & les *Charansons*. Les premiers aiment l'air chaud, & celui des petits greniers est continuellement rafraichi par l'air qui les traverse. Aussi a-t-on découvert, par plusieurs expériences, que ces animaux craignoient le jeu des soufflets, & prenoient la fuite quand on ouvroit les soupiraux. Après mille épreuves réitérées, il ne reste plus aucun doute, & il est certain que la Teigne de froment ne peut subsister dans les greniers de la nouvelle invention : ce qui n'est pas un petit avantage ; car cet insecte détruit beaucoup de grains, & altère, par sa mauvaise odeur, celui qu'il n'attaque pas.

Le Charanſon ne communique aucune odeur au bled, mais il en fait une grande conſommation. Quoique la fraîcheur, & même un froid très-vif ne ſoient pas capables de faire périr cet animal, on a remarqué cependant que la chaleur étoit néceſſaire pour la multiplication de ſon eſpèce. Comme l'air des nouveaux greniers ſe renouvelle fréquemment, & qu'il y eſt toujours frais, il eſt certain que cet inſecte y eſt mal à ſon aiſe, & qu'il ne ſçauroit s'y multiplier.

Il eſt inutile de vous faire obſerver, Monſieur, que dans des caiſſes bien fermées le bled ne peut recevoir aucun dommage des chats, des rats, des ſouris ni des oiſeaux. Dans les autres greniers, les chats contribuent au dégat par leurs excrémens, qui forment des mottes de froment infecté. Indépendamment du grain, dont les ſouris & les rats ſe nourriſſent, ils occaſionnent encore beaucoup de déchet par les trous qu'ils font, & dans leſquels le bled coule & ſe perd.

Un autre avantage de la nouvelle méthode, c'eſt que le grain ſe garde plus long-temps. Ceux qui ont conſervé des

grains ſçavent que du froment qui ne s'eſt pas altéré les deux premières années, ne court plus riſque de ſe gâter; & qu'on le garderoit, ſans beaucoup de ſoins, un grand nombre d'années, ſi on pouvoit le garantir de la rapine des animaux qui cherchent à s'en nourrir.

Il arrive ſouvent, dans les greniers ordinaires, que le bled n'eſt pas même à l'abri du larcin de la part de ceux qui ſont chargés de veiller à ſa conſervation. On n'eſt point expoſé à ce danger dans la méthode de M. *Duhamel*. Comme tout le ſoin du gardien ſe réduit à ouvrir les trapes & à faire jouer les ſouffets, le propriétaire peut, ſans le gêner dans ſes fonctions, conſerver la clef de la grande caiſſe & tenir le grain bien enfermé.

Mais ces généralités ne ſuffiſant pas pour mettre le Public à portée de profiter de cette heureuſe découverte, l'Auteur a cru devoir entrer dans le détail, & expliquer toutes les circonſtances de ſes opérations. Elles ſe réduiſent à nettoyer le froment, à le deſſécher dans l'étuve, & à le dépoſer dans des greniers conſtruits convenablement. On ne peut parvenir à bien nettoyer le grain,

qu'en le lavant dans des corbeilles ou dans des cribles deſtinés à cet uſage. Il y en a de pluſieurs eſpèces ; vous en verrez la deſcription accompagnée de Planches très-bien gravées : liſez le Livre de M. *Duhamel*, un coup d'œil ſur ces figures vous en apprendra plus que tout le détail dans lequel je pourrois entrer. Quand le froment eſt lavé, on le fait ſécher dans des étuves ; ce ſont d'autres machines dont il me ſeroit encore bien difficile de vous donner une idée en peu de mots : il ſuffit de vous dire que l'uſage en eſt très-utile & fort peu embarraſſant. Pour tout le reſte, je vous renvoye aux figures gravées & aux explications qui les accompagnent.

Après que le grain aura paſſé par le crible & par l'étuve, il faudra le renfermer promptement dans les greniers de conſervation. Mais ces greniers doivent être différemment conſtruits, ſuivant la quantité de froment qu'on ſe propoſe de tenir en réſerve. Cette conſidération a engagé M. *Duhamel* à donner les plans de pluſieurs eſpèces de greniers, pour que chacun puiſſe choiſir celui qui conviendra à ſes vûes, & à la ſituation de ſa fortune. Ce détail eſt

fort étendu, & en même temps néceſſaire, puiſqu'il met chaque particulier en état de prévenir les calamités que les diſettes de grains traînent à leur ſuite. C'eſt le motif admirable de l'utilité publique, qui a animé l'Auteur dans ſon travail. Il exhorte les Procureurs des riches Communautés, les Adminiſtrateurs des grands Hopitaux, les Munitionnaires de la Marine ou des Armées de terre, & les Citoyens aiſés, à ſuivre des vûes qui tonrneront également au bien de l'Etat, & à leur propre avantage. Il eſt certain que la France, dans les bonnes années, produit plus de grain qu'il n'en faut pour nourrir ſes habitans : le Royaume ne devroit donc jamais éprouver de diſette, puiſque les abondantes récoltes pourroient ſubvenir aux beſoins que les mauvaiſes occaſionnent. Pourquoi le contraire eſt-il arrivé juſqu'à préſent ? C'eſt, dit M. *Duhamel*, parce qu'il n'a pas encore été poſſible de faire des réſerves aſſez conſidérables pour ſuppléer aux années de ſtérilité. Il falloit des greniers d'une prodigieuſe étendue pour contenir une aſſez médiocre quantité de grain ; il y étoit expoſé à ſe corrompre ; il deve-

noit la proye des insectes & des animaux ; les propriétaires étoient obligés de le vendre à vil prix, plûtôt que de le perdre. En remédiant à tous ces inconvéniens, il n'est pas douteux que les réserves deviendront beaucoup plus faciles, pour peu qu'on veuille se livrer aux petits soins qu'exige l'administration des nouveaux greniers. Un chef de famille qui se proposera, dans un temps de fertilité, de mettre de côté la quantité de grain qu'il jugera lui être nécessaire pour la consommation de sa maison pendant une année de famine, conservera sans risque, & aussi longtemps qu'il le voudra, cette petite provision. Que chaque Ville ait aussi son grenier public auquel on n'ait recours que dans les plus grands besoins, & jamais la France n'éprouvera de disette. Vous sentez, Monsieur, tout l'avantage de ce Livre. Néanmoins, comme les nouveautés, purement utiles, ne sont pas celles qui s'établissent le plus promptement dans une Nation, dont la vive curiosité ne se porte que sur les choses agréables & frivoles, peut-être (plût-à-Dieu que je me trompe) faudra-t-il beaucoup de temps avant que

cette méthode ſoit généralement reçue. Mais qu'on l'adopte ou non, il eſt certain que ceux mêmes qui n'en feront aucun uſage, ne pourront s'empêcher d'applaudir aux recherches de l'Auteur, & ſur-tout à l'eſprit vraiment Patriotique qui lui a inſpiré ce travail.

Diſcours prononcé à l'Académie de Stockholm.

L'amour de la Patrie, ſi fortement gravé dans le cœur des Grecs & des Romains, la haute idée qu'on leur donnoit, dès le berceau, du lieu qui les avoit vûs naître, leur inſpiroit un injuſte mépris pour les autres Nations. Ils étoient perſuadés qu'il n'y avoit nulle part de climat plus heureux, de meilleure conſtitution, de loix auſſi ſages, de plus grands talens & de plus ſublimes vertus. Ils croyoient tout avoir; ils n'alloient, par conſéquent, rien chercher ailleurs. Le premiers ne quittoient guères leurs foyers que pour fonder des Colonies, ou repouſſer ce qu'ils appelloient les Barbares. Si les ſeconds daignoient ſe rendre à Athènes, c'étoit uniquement pour y étudier

les Belles-Lettres, pour y puiſer cet *Atticiſme* auquel ils donnèrent le nom d'*Urbanité*. S'ils ſe répandirent enſuite ſur toute la ſurface de la terre, ce fut pour la conquérir, & non pour s'inſtruire. En un mot, les habitans de la Grèce & de Rome ignorèrent le plaiſir & l'avantage de voyager en curieux, en obſervateurs, en citoyens. Les païs éloignés ne leur euſſent rien appris, ſans doute, par rapport aux matières de littérature & de goût ; mais leur commerce ſe ſeroit étendu, leurs arts ſe ſeroient multipliés & perfectionnés, leurs ſciences mêmes, ſurtout leur Phyſique, ſe ſeroient enrichies ; &c.

Les Nations modernes, plus judicieuſes & plus habiles, ont vû tout le fruit qu'elles retireroient en ſe rapprochant les unes des autres. Elles communiquent avec l'Univers entier, & plus particulièremont entr'elles ; on les voit ſe faire part de leurs lumières, de leurs découvertes, de leurs richeſſes. L'Europe préſente aujourd'hui l'image d'une grande famille. Il y ſurvient de temps en temps, à la vérité, des débats, des diſcuſſions, telles qu'on en voit naître entre les parens les mieux unis. Mais

ces querelles paſſagères n'empêchent pas que les membres de cette vaſte ſociété ne s'eſtiment, ne ſe recherchent, ne ſe viſitent, ne s'accueillent, & ne s'empreſſent de faire voir mutuellement ce qu'ils ont de ſingulier, de rare, & d'utile dans leur païs & dans leur gouvernement : ſemblables en quelque ſorte à ces grands Seigneurs, ou à ces riches particuliers qui font les honneurs de leurs maiſons, & qui ſont charmés d'en montrer toutes les beautés.

Notre Capitale eſt pleine d'étrangers que nos Arts & notre goût y attirent ; & les Capitales des autres Etats voyent tous les jours arriver dans leurs murs des François, que le deſir de s'inſtruire y conduit. Que ces voyages entrepris par amour du bien public, par goût pour les choſes utiles, ſatisfont un eſprit raiſonnable ! C'eſt par ce motif ſi noble, ſi digne d'éloges & d'envie, qu'un de nos compatriotes, M. *Dangeul*, Maître des Comptes, ci-devant Maître d'Hôtel du Roi, a entrepris de ſe rendre & de paſſer quelque temps dans toutes les Cours, & dans toutes les principales villes de l'Europe. Il eſt actuellement à Stockolm, c'eſt-à-dire,

au milieu d'une Nation ſçavante, induſtrieuſe, douce, aimable, polie, & de tout temps amie de la France. Entre toutes les diſtinctions flatteuſes qu'il y a reçues, l'Académie Royale, qui eſt difficile dans ſes choix, & qui n'en fait que de généralement approuvés, lui a offert une place parmi ſes Membres. Il y a été reçû le 3 du mois dernier, & il y a prononcé ſon Diſcours de remerciment, que vous lirez avec plaiſir. Il eſt aiſé d'y reconnoître le génie & le ſtyle de l'Auteur des *Remarques ſur les Avantages & les Deſavantages de la France, & de la Gr. Bretagne, par rapport au Commerce*, &c. La Nation Suédoiſe y eſt louée avec autant de nobleſſe que de vérité, ſans emphaſe, ſans fadeur, ſans exaggération.

MESSIEURS,

Je me ſuis félicité plus d'une fois du deſir de m'inſtruire qui m'amena juſqu'en Suède; tous les jours de nouveaux objets ſe ſont offerts pour le ſatisfaire, & c'étoit toute l'ambition de mon voyage; mais mon bonheur a paſſé mes eſpérances & mes prétentions; je ne ſça-

vois pas qu'un des plus beaux jours & des plus glorieux de ma vie m'attendît en Suède.

L'honneur que je reçois aujourd'hui trouve en moi un cœur tout neuf, & bien capable d'en ſentir le prix; la ſatisfaction, dont votre choix me fait jouir, eſt pure, & ſeroit parfaite, ſi elle n'étoit troublée par la crainte de mal réuſſir à vous en marquer ma reconnoiſſance d'une manière digne de vous.

Que cette Aſſemblée me ſemble reſpectable! Qu'elle m'inſpire d'eſtime & de vénération pour la Nation qui l'a formée! J'y vois réunis par le même eſprit la plus haute Nobleſſe du Royaume, des Sénateurs chargés du poids & de l'honneur de l'adminiſtration publique, des Militaires illuſtres, des Miniſtres reſpectés de la Religion, des Commerçans nobles par les ſentimens & auſſi par la naiſſance, qui enrichiſſent la Patrie de leurs fortunes, parmi eux des Etrangers naturaliſés par leurs ſervices long-temps avant les lettres du Prince, des Philoſophes, des Sçavans qui n'eſtiment nobles & dignes d'eux

que les ſciences qui contribuent le plus directement au bonheur de la Société. Il appartient, ſans doute, à une Compagnie auſſi ſage, auſſi éclairée, d'achever le grand ouvrage, déja bien avancé chez vous, de la République de *Platon*.

Les Suédois, vos ancêtres, Meſſieurs, ne connurent guères que la gloire des armes, & en furent trop occupés. A des qualités nobles, mais dont l'éclat eſt toujours acheté trop chérement, vous avez ſçû allier des vertus précieuſes & amies du genre humain. Vos yeux ont vû les premiers effets d'une grande révolution dans le génie de la Nation, & touchés de ſes premiers progrès, vous vous êtes chargés de conduire ſes pas encore mal aſſurés dans la carrière des ſciences utiles. Vous avez ſenti que le Commerce étoit le ſeul moyen de connoître & de faire valoir les richeſſes que chaque païs reçut en partage de la Nature bien-faiſante. Des Manufactures établies, des Provinces défrichées, vous ont paru des conquêtes véritables, & bien préférables à celles qui ſont le prix du ſang & des larmes des Citoyens.

Par vos conſeils, les Académies les plus anciennes du Royaume * ont admis des Profeſſeurs du droit & des loix du Commerce, d'Economie générale & particulière, d'Agriculture & de Bergerie. Les Muſes Grecques & Romaines ſe plaignoient, en Suède, de l'abſence trop longue de ces ſciences qu'elles aimoient, & que les *Héſiodes*, les *Théocrites*, les *Varrons*, les *Catons*, les *Columelles*, les *Virgiles* honorèrent de leur plume pleine de raiſon & de graces, dans les ſiècles les plus polis de l'Antiquité. L'Agriculture, le ſeul fondement ſolide d'un Commerce durable, eſt devenue en honneur; des Guerriers, couverts, dans les armées étrangères, d'une gloire qui ne coute rien à la Nation, reviennent dans leur Patrie, dont ils font la ſûreté par leur préſence, en même temps qu'ils ſont de ſages économes ſur leurs terres. Les Romains n'auront plus ſeul l'honneur d'avoir remis le commandement des armées dans des mains qui ne dédaignoient point de manier la charrue. La Suède peut ſe vanter du même avantage, & faire en ce

* Les Académies d'Upſala, Åbo, Lunden.

genre des épreuves auſſi heureuſes que Rome. Siècle vraiment glorieux pour la Suède! Heureuſe génération, où les enfans ſont plus ſages que leurs pères, & promettent une génération encore meilleure!

Vos ſoins, Meſſieurs, ont réuſſi; plus même qu'il n'étoit permis de l'eſpérer; le génie de la Nation eſt fixé, & ſemble voué pour toujours uniquement aux connoiſſances utiles, depuis que les Femmes, cette moitié ſi précieuſe de la Société, non contentes d'en être la partie la plus aimable, ont voulu, partageant vos travaux économiques, les rendre plus agréables & plus animés. Une d'entr'elles *, illuſtre autant par ſon rang que par ſa naiſſance, a mérité, par ſes qualités, d'être choiſie pour repréſenter parmi vous tout ſon ſexe, qu'un ſi bel exemple touche d'une émulation pure, ſans aucun mélange de jalouſie.

On doit à des connoiſſances puiſées dans votre ſein, l'exécution de ces fa-

* Eva, née *Comteſſe de la Gardie*, épouſe de *M. le Comte d'Ekeblad*, Senateur & Grand Maréchal de la Cour de Suède, ci devant Envoyé Extraordinaire du Roi de Suède à la Cour de France.

meuſes écluſes *, une des grandes victoires que l'Art ait jamais remportée ſur la Nature. Des eaux qui ſe précipitoient, avèc une rapidité & une force difficiles à eſtimer, à travers des rochers affreux, étonnées de couler deſormais dans un lit tranquille, ſeront l'organe d'un Commerce & d'une félicité juſqu'alors inconnus ſur leurs bords. Cet ouvrage, qui rend pour toujours mémorable en Suède ce ſiècle & le regne de leurs Majeſtés, étoit digne ſans doute des anciens Romains & des Suédois.

A quels ſuccès en effet, Meſſieurs, ne devoit point prétendre une Académie dont le Roi eſt le protecteur né, & qu'une Reine protége par ſon goût pour les Sciences, & par le ſoin qu'elle a pris de raſſembler, dans un de ſes Palais, des richeſſes dignes de l'attention & de l'étude des premiers Naturaliſtes **: auguſtes Epoux, qui ont ſi bien mérité de la Nation, en lui donnant trois Princes qui ſont ſes eſpérances les plus

* Le Canal de Trollhatta, qui ouvre la communication de la Mer du Nord avec la Mer de l'Oueſt, c'eſt-à-dira, de Stockholm, à Gotenburg, par les lacs Wener, Hielman, & Meler.

** Le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle du Chateau de Drotningholm.

chères & les mieux fondées.

Mais plus je m'arrête sur les avantages & les mérites de cette illustre Compagnie, plus je suis étonné de la grandeur des engagemens que j'ai contractés en acceptant la place qui m'est offerte. J'ai fait si peu de chose encore pour la mériter ! D'ailleurs, l'honneur de la France à soutenir, est dans un François aussi cher à son cœur que l'amour de sa Patrie; & si les noms célèbres de mes Compatriotes, que vous avez adoptés, me rassurent à cet égard, je sens en même-temps combien leur comparaison est pour moi difficile à soutenir. Mais enfin, lorsque je ne trouve point en moi ce qui a pu m'attirer, de votre part, une distinction aussi flatteuse, j'aime du moins à imaginer que je la dois aux sentimens de l'amitié, si naturelle, si fondée en raisons, & sans doute toujours durable, que la Providence s'est plû à établir entre la Suède & la France.

Il me resteroit encore beaucoup à dire, Messieurs, si j'entreprenois de vous rendre tout ce que sent mon cœur; mais, lorsqu'au milieu de l'Académie de Suède, il m'est permis de parler François,

il

il me ſemble que ce ſeroit mal reconnoître la politeſſe & la complaiſance de ceux qui m'écoutent, que de n'en pas uſer modérément. J'ajoûterai ſeulement un mot, & tous les Etrangers vous parlent ici par ma bouche. Ils attendent de vous, Meſſieurs, des facilités & des ſecours plus grands que ceux qu'on a eus juſqu'à préſent, pour apprendre la Langue Suédoiſe. Cette Langue, dont l'Hiſtoire eſt tellement liée avec l'Hiſtoire de l'Univers, cette Langue, qui a enrichi de tant de mots les principales Langues de l'Europe, mérite de vous ce travail. Les Actes de l'Académie & l'Hiſtoire de la Nation vous répondent de l'empreſſement de l'Europe à en profiter, & de ſa reconnoiſſance. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Décembre 1754.

LETTRE IX.

Ah quel Conte!

Chach-Baham, Sultan des Indes, ſe plaiſoit à entendre des contes, & ſes ſujets à lui en faire. Après qu'*A-*

manzeï eut fini celui du *Sopha*, le Viſir *Moſlem* en commença un autre. *AH QUEL CONTE! Conte Politique & Aſtronomique*: en voilà le titre. Il eſt inutile, Monſieur, de vous retracer ici le portrait du Sultan. Vous avez lû *le Sopha*; c'eſt un Prince ignorant & ſans eſprit, qui interrompt le conteur à chaque inſtant par des réfléxions auſſi déplacées que vuides de ſens commun. Je me contenterai de remarquer en paſſant, que ce caractère de Sultan balourd n'eſt pas neuf: ce n'eſt qu'une copie. L'original eſt le Géant *Moulineau* dans le Conte du *Belier* du célèbre *Hamilton*: dans la Comédie des *Fées* de *Dancourt*, le Prince *Aſtur* s'acquitte encore très-bien du même rôle qu'on fait jouer à *Schach-Baham* dans le *Sopha*, & dans *Ah quel Conte!*

Suivant le récit de *Moſlem*, il y a dix ſiècles & plus qu'un Prince, nommé *Schézaddin Télaïſé*, regnoit ſur les vaſtes régions qui compoſent l'Empire d'*Iſma*. Ce Monarque, quoique fort jeune, s'obſtinoit à vivre dans le célibat, malgré les vœux de ſes ſujets, & dans l'indifférence, malgré les deſirs de ſes

ſujettes. La Fée *Tout-ou-Rien*, protectrice de ſon Royaume, entreprit de s'en faire aimer. Il y avoit dix ans qu'occupée à faire ſa tournée dans le monde, elle n'avoit paru dans le Royaume d'*Iſmà*; & le Prince ne l'avoit jamais vûe. Elle arriva *incognito* dans un Château qu'elle poſſédoit aux environs de *Tinzulk*, Capitale de l'Empire, & prit le parti de ſe rendre inviſible. Ce n'eſt pas qu'elle doutât du pouvoir de ſes charmes; elle en avoit fait l'épreuve ſur le cœur de mille amans. Mais le nombre même de ſes conquêtes lui donnoit des inquiétudes; plus il étoit grand, plus elle craignoit que ce ne fût pour le Roi un motif de ne pas l'aimer. « A » l'âge *que* ce Prince avoit pour lors, » ce ſont encore moins les agrémens *que* » l'on trouve à une femme, *qui* donnent le deſir de s'attacher à elle, *que* » la haute idée *que* l'on ſe fait de ſa » vertu; & le deſir d'être aimé ne nous » touche *qu*'autant *que* nous imaginons » *que* perſonne avant nous n'a occupé le cœur *que* nous croyons rem» plir. »

La Fée jugea qu'il falloit d'abord *travailler ſur les ſens* du Prince. Elle lui

envoya, pendant qu'il dormoit, une foule d'illuſions agréables & d'objets voluptueux. Quand elle vit l'imagination de *Schézaddin* enflammée, & ſurtout ſes ſens bien émus, elle ſe montra elle même en ſonge au Roi d'*Iſma*. C'eſt ici le lieu, Monſieur, de vous offrir ſon portrait. Vous le verrez avec d'autant plus de plaiſir, que c'eſt, peut-être, ce qu'il y a de meilleur dans tout l'ouvrage: je doute même qu'aucun Ecrit de cette eſpèce préſente rien de plus fin, de plus ingénieux, & de plus piquant. « Ce nétoit pas, dit l'Au-» teur, une de ces majeſtueuſes beautés » que les yeux contemplent avec ſurpriſe, » qui ne leur offrent aucun défaut, mais » dont tout l'éclat ne prend rien ſur les » ſens. Elle avoit, dans les traits, de ces » légères irrégularités qui font qu'une » femme n'eſt que jolie, & la ſauvent » du malheur d'être ſeulement admi-» rée. Ses yeux étoient noirs, moins » remplis de ſentiment que de feu. Si » leur expreſſion la plus ordinaire n'é-» toit pas celle qui fait le plus d'hon-» neur aux femmes, c'étoit du moins » celle dont on leur ſçait le plus de gré. » L'on pouvoit, en la voyant, ne pas

» eſpérer de la fixer ; mais on deſiroit
» toujours de lui plaire ; &, ſans être
» accuſé de fatuité, l'on pouvoit ſe flat-
» ter de réuſſir auprès d'elle. Ce n'étoit
» pas qu'elle tint toujours à cet égard
» ce qu'elle promettoit ; mais elle ai-
» moit mieux avoir à punir un témé-
» raire qu'à ſe plaindre d'un indiffé-
» rent. Elle eût cependant été moins fa-
» chée encore de ne faire aucune im-
» preſſion que de n'en faire qu'une
» médiocre. Elle avoit de la fineſſe, de
» la fraicheur & de la vivacité. A tou-
» tes les graces qui font naitre les de-
» ſirs, elle joignoit tous les charmes
» qui peuvent les remplir & les renou-
» veller. Elle étoit enjouée, même un
» peu étourdie. Vive dans ſes goûts, elle
» croyoit aiſément qu'elle aimoit, ſe
» laſſoit encore plus aiſément de le
» croire, ne tenoit point aux préjugés,
» préferoit le plaiſir à l'eſtime, don-
» noit tout au penchant, ou à ce qu'elle
» prenoit pour tel, & aimoit mieux cou-
» rir le riſque de ſe tromper, que d'a-
» voir l'ennui de réfléchir. Elle ne vou-
» loit pas qu'on lui fît une loi de ſon
» caprice, & qu'on prétendît l'enchai-
» ner par ſes faveurs. Quoiqu'elle per-

» dît fort promptement la mémoire de
» ceux qu'elle avoit honorés de ſes bon-
» tés, elle ſe plaiſoit à en être regrettée
» long-temps; & ſur-tout ne pardon-
» noit pas à ceux dont l'inconſtance
» prévenoit la ſienne. Il eſt vrai que le
» malheur d'être quittée ne lui arrivoit
» pas ſouvent. Outre ſon inconſidéra-
» tion naturelle qui paroiſſoit lui faire
» tout ſacrifier à l'amour pendant qu'elle
» ne donnoit qu'à ſon caractère, & ne
» permettoit pas à ſon amant de ne s'en
» pas croire adoré, c'étoit ſi bruſque-
» ment qu'elle ſe ſentoit frappée d'un
» autre objet, elle ſe livroit à ſon goût
» avec tant de précipitation, le moment
» qui précédoit ſon inconſtance, elle
» ſentoit encore tant d'ardeur pour
» l'homme qu'elle alloit quitter, qu'il
» étoit impoſſible de voir ce qu'elle mê-
» me ne prévoyoit pas, & par conſé-
» quent de la prévenir. »

Schézaddin fut ébloui des charmes de *Tout-ou-Rien*. Elle lui laiſſa prendre toutes les libertés que, dans les circonſtances préſentes, elle ne pouvoit raiſonnablement lui refuſer. Avec peu de retenue & beaucoup de complaiſance, la Fée le rendit ſi amoureux, qu'elle vit

bien qu'il étoit inutile de le faire rêver davantage. Elle ceſſa donc de garder l'*incognito*, rendit publique ſon arrivée à *Tinzulk*, & fit annoncer ſon retour à *Schézaddin*. Le Roi alla le jour même lui rendre ſes devoirs; mais quels furent ſon étonnement & ſa joie de retrouver en elle cette même Fée qui lui avoit apparu en ſonge! Elle fut enchantée de ſon embarras. « La certitude d'avoir » plû ajoutant en *elle* à l'émotion *que lui* » cauſoit la préſence de ſon amant, *elle* » parut *elle*-même ſi troublée, *que* ſi dans » cet inſtant *il* l'eût été moins, *il* auroit » été impoſſible *qu'il* ne ſe fût pas ap- » perçu de l'intérêt ſingulier *qu'elle* pre- » noit à *lui*. » Cette entrevûe eut moins l'air d'une première viſite que d'une reconnoiſſance; mais la Fée ne voulant pas paroître inſtruite de ce qui s'étoit paſſé entre elle & le Prince, durant ſon ſommeil, n'eut d'abord avec lui qu'une converſation indifférente. Ce ne fut que par degrés qu'elle lui témoigna ſa tendreſſe; mais ces degrés ſe ſuccedèrent ſi rapidement, que dès le ſecond jour il ne manqua rien au bonheur de *Schézaddin*. Il étoit ſi tranſporté, qu'il envoya dire dans ſa Capitale que le Palais

de la Fée ſeroit deſormais le ſeul lieu qu'il habiteroit. Ces deux amans y paſſèrent pluſieurs mois dans des plaiſirs, dont l'Auteur ne nous laiſſe pas ignorer le plus petit détail.

La tendreſſe du Prince diminua cependant; & bien-tôt il ne fut occupé qu'à chercher des prétextes & des moyens de ſe débarraſſer de ſa maîtreſſe. On lit avec plaiſir l'hiſtoire de cette rupture. Les deux amans ſe brouillent & ſe raccommodent; ils ſe brouillent encore & ne ſe raccommodent plus. C'eſt un tableau fidelle des folies & des caprices de l'amour.

La Fée ne pardonna point au Roi d'*Iſma* de l'avoir quittée le premier; mais ce Prince étoit ſi las d'elle, qu'il ne fit pas même attention aux menaces dont ſes adieux furent accompagnés. Il ſe fit de nouveaux amuſemens. Un jour qu'il étoit à la chaſſe il s'écarta de ſes Gardes; la nuit le ſurprit dans une forêt, n'ayant avec lui qu'un de ſes courtiſans qui ſe nommoit *Taciturne*. Ils virent de loin une lumière, qui devenoit plus vive à meſure qu'ils approchoient. Ils arrivèrent à une ſalle de verdure éclairée par plus de ſix mille

lustres de diamans. Une symphonie mélodieuse vint frapper leurs oreilles, & ils apperçurent tous les apprêts d'un grand Bal. Jugez de leur surprise quand, au lieu de Fées & de Génies qu'ils croyoient y trouver, ils ne virent, sur des gradins superbes, qu'une prodigieuse quantité d'*Autruches*, de *Grues*, d'*Oyes* & de *Dindons*, magnifiquement mis en habits de Bal. Au fond de la salle, il y avoit un trône éblouissant, occupé par deux *Autruches* couronnées, qui en descendirent en voyant arriver *Schézaddin*, & s'avancèrent majestueusement au-devant de lui. Elles lui firent signe de monter avec elles sur le trône. Le Roi d'*Isma* les suivit, & s'assit entre ces deux *Autruches*. Un instant après il vit entrer une jeune *Oye*, qui avoit un *Domino* couleur de rose, & qui étoit menée par un *Dindon* extrêmement paré, dont la mine étoit fière & la démarche audacieuse. A l'arrivée de cette *Oye*, *Schézaddin* se sentit une émotion particulière que chaque moment augmentoit. Il dansa plusieurs fois avec elle durant le Bal; ils se parlèrent souvent en particulier, & le *Dindon* en devint furieux. *Taciturne* se trouva placé à côté d'une *Grue* qui le prit

en affection ; & avec laquelle il fut obligé de danſer. Le *Ballet des Dindons*, dans les *Etrennes de la Saint Jean*, a pu faire naître l'idée de celui-ci.

Après le Bal, on ſervit un grand ſouper. Le Roi & ſon Favori eurent chacun à leur côté, l'un ſon *Oye*, l'autre ſa *Grue* ; au deſſert, le Roi *Autruche* qui juſques-là avoit gardé un profond ſilence, ainſi que la Reine ſon épouſe, crut qu'il étoit tems d'apprendre ſon hiſtoire à *Schezaddin*. Né *Roi des Terres-Vertes*, il étoit devenu amoureux d'une Princeſſe qu'un Génie appellé *Plus-Vert-que-Pré* aimoit de ſon côté. Mais le Roi des *Terres-Vertes* l'emporta ſur ſon rival. Il eut de ſon mariage une fille charmante ; ſon père, pour appaiſer *Plus-Vert-que-Pré*, l'envoya prier par des Ambaſſadeurs de vouloir bien être le parrain de ſa fille. Le Génie, outré de colère, fit attacher les Ambaſſadeurs au haut de ſon Palais, en guiſe de Girouettes. Il fit ſignifier en même-temps au Souverain des *Terres-Vertes*, qu'il ne lui pardonneroit ſon impertinence, qu'à condition qu'il lui céderoit ſur le champ ſon *Plat-à-Barbe*. Vous ſçaurez Monſieur, que la deſtinée de l'Empire

étoit attachée à la conſervation de ce *Plat* précieux. Il ne fut donc pas poſſible de s'en défaire. *Plus-Vert-que-Pré* mit en campagne une armée formidable, commandée par une *Tête-à-Perruque*. La ſeule apparition de cette *Tête* fit reculer les ennemis. Le Roi eut beau retourner à la charge, & faire porter devant lui ſon *Plat-à-Barbe*, pour animer ſes ſoldats, ils eurent de nouveau recours à la fuite. Le Prince lui-même les imita, & s'alla cacher, ſans le ſçavoir, dans une ratière où il fut pris par la terrible *Tête-à-Perruque*, qui l'envoya en cet état dans la Capitale de ſon maître. Le Roi des *Terres-Vertes* y trouva en arrivant la Reine ſon épouſe, la Princeſſe ſa fille, le Prince des *Sources-Bleues*, ſon Neveu, & ſa Couſine la Reine des *Iſles de Cryſtal*. Ce ſont les mêmes perſonnages que vous avez vûs, Monſieur, ſous les figures d'une *Autruche*, d'une *Oye*, d'un *Dindon* & d'une *Grue*. La *Tête-à-Perruque* les avoit fait enlever. *Plus-Vert-que-Pré*, pour ſe venger de la préférence qu'avoit eue le Roi des *Terres-Vertes* ſur lui, en épouſant la Reine, leur donna la forme de ces animaux, & les renvoya avec

leur ſuite, métamorphoſée comme eux en *Autruches*. Le malheureux Prince ne devoit changer de figure & recouvrer ſes Etats, qu'après qu'il auroit trouvé un Prince aſſez imbécille pour épouſer ſa fille ſous la forme qu'elle avoit.

Schézaddin, qui aimoit éperdûment la jeune Princeſſe, & qui ſans doute ne voyoit en elle qu'une *Oye* de *Fière Philippe*, ſe crut deſtiné à faire finir l'enchantement. Il lui parla de ſa paſſion avec des tranſports qui ne laiſſèrent aucun lieu de douter qu'il ne fût ſincère. Il eut cependant la curioſité de lui demander ſi elle étoit jolie avant ſon changement. *Manzaïde* (c'étoit ſon nom) lui fit un détail circonſtancié de tous ſes charmes. Elle lui apprit qu'elle étoit brune, qu'elle avoit la peau belle & douce, une fort belle gorge, de beaux bras, &c. Aimable *Manzaïde*, lui dit le Prince, vous ne me dites pas tout. La Princeſſe rougit, & dit au Roi que l'Hymen lui apprendroit le reſte. Il eſt vrai, ajouta-t-elle triſtement, que je puis me montrer à vos yeux telle que je ſuis, mais à une condition; c'eſt que vous conſentiez à vous revêtir de la forme que vous me voyez, auſſi

long-tems que j'en ſerai débarraſſée. Le Prince accepta la condition; & devenant *Oye* à l'inſtant, il vit tous les charmes du monde réunis ſur le corps de ſa Maîtreſſe. Je tire le voile ſur toutes les folies que fit alors le Roi d'*Iſma*, enchanté de la petite *Oye*. Il les pouſſa ſi loin, & elles durèrent ſi long-tems, que la Princeſſe ne put s'en débarraſſer qu'en lui rendant ſa première figure, & en reprennant la ſienne. Ils ſe ſéparèrent plus amoureux que jamais.

L'hiſtoire des amours de la Reine des *Iſles de Cryſtal*, forme un épiſode conſidérable dans cet ouvrage. Elle avoit été changée en *Grue*, pour avoir envoyé des troupes auxiliaires au Roi *Autruche* ſon Couſin, contre le Génie *Plus-Vert-que-Pré*. Cette Princeſſe avoit reçu une éducation qui la rendoit ſi impertinente, qu'aucun Prince ne pouvoit ſe réſoudre à la demander en mariage. Mais ſi elle ne trouva point de mari, elle eut en revanche beaucoup d'amans. Il eſt vrai qu'elle fut toujours obligée de faire les premières avances, & qu'il n'y en eut aucun qui n'eût avec elle les torts les plus eſſentiels. Tout ceci m'entraineroit fort loin. Il ſuffira

de vous dire que cette Reine, toujours trompée par ſes amans, les condamna à guetter des Mouches toute leur vie, & à n'en pouvoir jamais attrapper aucune. Elle ne borna pas là ſa colère : pour ſe venger des femmes de ſa Cour, qui avoient fait de ſes malheurs un ſujet de plaiſanterie, elle eut recours à un enchantement qui leur fit éprouver à toutes les mêmes diſgraces. C'eſt à *Taciturne* que la Reine *Grue* raconte cette hiſtoire. Elle étoit devenue amoureuſe de ce courtiſan, & ne put venir à bout de s'en faire aimer. Un jour elle s'oublia au point de feindre que ſa jarretiere la bleſſoit, afin de lui montrer ſa jambe toute entière ; quelque élégante que fût la chauſſure de la *Grue*, *Taciturne* vit toute ſa patte ſans la moindre émotion.

Telle eſt à peu près, Monſieur, la ſubſtance des ſept premières parties de ce Roman. Nous en aurons inceſſamment la ſuite ; elle eſt ſous preſſe. Je ſuis fâché que les bornes où je me renferme, ne m'ayent pas permis de vous offrir beaucoup de détails ; car ce ſont les détails qui font le principal mérite de ces ſortes d'ouvrages, & il y en a dans

celui-ci d'extrêmement agréables. Vous y trouverez des tableaux délicats du grand monde, des ridicules saisis pour la première fois, ou présentés sous un jour nouveau, des images voluptueuses couvertes d'une gaze, quelquefois trop, quelquefois trop peu transparente, souvent telle qu'elle doit l'être : on ne peint les Graces ni tout-à-fait habillées, ni tout-à-fait sans vêtemens ; on les représente à demi-nues. Voilà le modèle que doivent se proposer les Ecrivains, à qui l'Amour cède quelques plumes de ses aîles, pour décrire ses plaisirs. Ce qui vous frapera sur-tout dans ce Roman, Monsieur, c'est la politique du cœur des femmes, pénétrée avec sagacité, développée avec finesse : l'Auteur a le fil de ce labyrinthe ; il seroit impossible qu'il ne revînt de temps en temps, malgré lui, dans les mêmes allées ; mais de temps en temps aussi, il découvre quelques routes nouvelles. Je ne puis vous dissimuler au reste, que vous remarquerez dans cet Ecrit quelques pensées alambiquées par elles-mêmes, ou par leur tournure, quelques longueurs dans les réflexions & dans les récits, quelques phrases embarrassées, &, de-

plus, certains *Que* que vous voudriez encore voir retranchés. Mais je me pique de trop d'équité, pour vous taire que ces défauts ne ſont pas dominans, & que ce Livre, en général, me paroît bien écrit. A l'égard du fond, vous avez vû ce que c'eſt. Vous direz peut-être que ce n'eſt ici qu'un *Conte de ma Mère l'Oye*; à la bonne heure; mais liſez ce Conte, & vous conviendrez qu'il eſt amuſant; il n'eſt compoſé ſans doute que de fictions folles, bizarres, extravagantes mêmes: eh qu'importe pourvû qu'elles réjouiſſent! Cela vaut mille fois mieux que tant de Romans triſtement moraux ou fadement langoureux.

Collection de Déciſions nouvelles, &c.

Je vous ai parlé, * Monſieur, du premier Volume de cette *Collection de déciſions nouvelles, & de notions relatives à la Juriſprudence préſente*: par Me. J. B. *Deniſart*, Procureur au Châtelet de Paris. Le ſecond Tome de cet ouvrage utile vient de paroître. Les ſu-

* Voyez le Quatrième Volume de l'*Année Littéraire*, Page 289.

jets y ſont traités, comme dans le premier, par ordre alphabétique. Il renferme les lettres D, E, F. L'Auteur a compoſé environ 170 Articles ou explications ſur les mots de Juriſprudence qui commencent par quelqu'une de ces lettres. Son travail n'eſt autre choſe qu'un recueil de principes, de maximes & de déciſions ſur les matières le plus fréquemment agitées au Palais. Ce Livre eſt donc néceſſaire à tous ceux qui ſe deſtinent au Barreau. Il leur épargnera une étude longue, pénible & rebutante. M. *Deniſart* leur met en peu de mots ſous les yeux les loix obſervées ſur les objets dont ils voudront s'inſtruire; il le fait même d'une manière à rendre cette lecture amuſante. Il joint aux maximes de Juriſprudence, quand l'occaſion ſe préſente, une infinité de traits hiſtoriques, très-propres à piquer & à ſatisfaire la curioſité. Ces Epiſodes, qui expliquent ordinairement le motif d'une loi ou d'un uſage, rendent cet ouvrage intéreſſant pour les Lecteurs mêmes les plus frivoles. L'Auteur facilite encore les moyens de faire une étude plus profonde des matières qu'il traite, en indiquant les ſources

où il a puiſé, & où les matières ſont diſcutées avec plus d'étendue. A l'égard de ceux qui ſont déja verſés dans le Droit, ils trouveront ici une prodigieuſe quantité d'Arrêts nouveaux, qui n'ont point encore été recueillis par aucun Juriſconſulte; & ces Arrêts ſont d'autant plus importans qu'ils ont, les uns jugé des queſtions ſingulières & difficiles, les autres fixé la Juriſprudence par rapport à pluſieurs points de Droit ſur leſquels elle avoit varié pendant long-temps.

En parlant de l'origine des *Dixmes*, M. *Deniſart* décide que la dixme n'eſt point de droit divin. Il appuye ſon opinion ſur des raiſons qui paroiſſent également neuves & ſolides. Si la Dixme étoit de droit divin, elle auroit été établie dès le commencement de l'Egliſe; elle ne l'a été que dans le ſixième ſiècle. Il y auroit eu des loix uniformes pour ſa perception & ſon uſage, qui auroient été obſervées par-tout comme les autres préceptes du droit divin; ce qui ne ſe trouve point. » La miſère dans » laquelle vivoient les premiers Eccléſiaſtiques qui adminiſtroïent la parole » & les Sacremens aux Peuples, enga-

» gea ceux-ci à donner à leurs Paſteurs
» une partie de leurs moiſſons, & l'on
» nomma Dixme cette portion de fruits,
» dont chaque habitant contribuoit à
» la ſubſiſtance de ſon Curé. Il n'y a au-
» cun rapport entre la Dixme des Chré-
» tiens & celle que les Juifs payoient
» aux Lévites. La Dixme des Lévites
» étoit une redevance foncière, qui
» avoit pour cauſe, la ceſſion de leurs
» biens. La Tribu de Lévi avoit contri-
» bué à conquérir la Terre de Chanaan,
» comme les autres Tribus; elle y avoit
» ſa part comme elles; elle abandonna
» cette part aux autres Tribus, pour
» n'être occupée que du miniſtère des
» Autels, à condition qu'elles lui paye-
» roient la dixième partie des fruits des
» autres parts; elle donna ſon fonds
» pour avoir ce revenu, & s'engagea
» de ne point poſſéder d'immeubles. Il
» y a une très grande différence entre
» les Lévites & les Prêtres Chrétiens.
» Les Juifs ne tiroient des revenus que
» des fonds qu'ils avoient donnés. Les
» Eccléſiaſtiques d'aujourd'hui poſſédent
» des immeubles, reçoivent des obla-
» tions, & tirent encore les revenus de
» fonds qu'ils n'ont point donnés. »

L'Auteur entre auſſi dans quelques détails ſur le mot *Décime*. Il dit »que les biens de l'Egliſe n'étoient point autrefois aſſujettis aux ſubventions qu'on nomme *Décimes*; il ajoûte que « s'ils étoient » reſtés dans la médiocrité qui convient » à cette ſainte mère & à ſes Miniſ- » tres, on auroit ſouffert tranquillement » qu'ils conſervaſſent l'exemption des » Charges Publiques ; mais que la li- » béralité exceſſive des Peuples ayant » mis le Clergé en poſſeſſion d'une par- » tie très-conſidérable des biens de l'E- » tat, on a trouvé injuſte, que ceux » qui poſſédoient les plus belles & les » plus riches terres du Royaume, ne » contribuaſſent pas aux dépenſes que » ſa défenſe exige, tandis que la No- » bleſſe & le Peuple y contribuoient de » leur ſang & de leurs biens. » Après cet exorde, M. *Deniſart* explique comment le Clergé s'eſt engagé à payer les Décimes, la manière dont ſe renouvelle cet engagement, comment ceux qui ſe prétendent ſurchargés doivent ſe pourvoir pour faire modérer leur taxe, les Juriſdictions qui connoiſſent de ces matières, &c.

L'Auteur, par rapport aux *Etrangers*,

nous apprend des choſes qu'il eſt bon de ſçavoir. Ils ſont ſujets aux loix du Royaume pendant qu'ils ſont en France; &, s'ils y commettent des crimes, ils ſont punis de la même manière & des mêmes peines que les ſujets du Roi. Les Soldats Suiſſes ſont ſeuls exceptés; ils ont des Juges de leur Nation, par leſquels ils ſont jugés ſuivant les loix de leur pays. Les Etrangers ne peuvent pas être pourvûs d'Archevêchés, d'Evêchés & d'Abbayes Chefs d'Ordre, même avec des Lettres de naturalité & une diſpenſe du Roi. Il y a à Paris une compagnie de Charité qui fait des quêtes pour procurer la liberté aux priſonniers pour dettes. Les Etrangers n'en peuvent profiter; & la bonne volonté de cette compagnie eſt ſtérile pour eux.

Tous les Articles de cet ouvrage ſont inſtructifs, & pluſieurs allient l'agrément à l'utilité. Ce qu'on y trouve ſur l'*Excommunication* eſt curieux. L'Auteur en diſtingue deux ſortes, la majeure qui prive l'Excommunié de tout droit aux biens de l'Egliſe ſans reſtriction, & la Mineure qui ne prive que du droit de recevoir les Sacremens

& de pouvoir être élû ou préſenté à des Bénéfices ou à des Dignités Eccléſiaſtiques. Il y a eu un temps où l'on croyoit que les cadavres des Excommuniés ne pouvoient pourrir, s'ils n'étoient abſous; on penſoit que leurs corps demeuroient entiers pendant des ſiècles, pour ſervir d'un ſpectacle horrible à la Poſtérité. On regardoit encore autrefois l'Excommunication comme une plus grande peine que celle de mort. En Angleterre on puniſſoit de l'Excommunication Majeure, celui qui tuoit un Eccléſiaſtique; au lieu que l'aſſaſſin d'un Laïque, n'étoit ſimplement puni que de mort.

« Nous ne connoiſſons d'Excom-
» muniés en France, que ceux dont
» l'Excommunication perſonnelle a été
» publiquement déclarée & publiée;
» c'eſt ce qu'on nomme Excommuni-
» cation dénoncée.....Les affaires pu-
» rement temporelles, ne peuvent être
» un ſujet légitime d'Excommunica-
» tion. L'Egliſe par les Excommunica-
» tions qu'elle prononce, ne peut ôter
» que les biens qu'elle donne, ou qui
» ſont en ſa diſpoſition. Les biens auſ-

» quels on a droit, en qualité d'hom-
» me & de membre de la ſociété ci-
» vile, ne ſont point de ſon diſtrict.
» Elle ſeroit injuſte & déraiſonnable,
» ſi elle entreprenoit d'en dépouiller,
» ou d'en interdire la jouiſſance, par-
» cequ'on peut ceſſer d'appartenir à la
» ſociété chrétienne, ſans ceſſer d'ap-
» partenir à la ſociété civile, com-
» me on peut ceſſer d'être mem-
» bre de la ſociété civile, ſans ceſſer
» d'être membre de la ſociété chrétien-
» ne. L'Excommunication n'ayant au-
» cun effet civil qui puiſſe nuire ou pré-
» judicier à la Société, ne peut & ne
» doit point empêcher les mariages. »
M. *Deniſart* me permettra de lui repré-
ſenter qu'il ſe trompe & qu'il ſe contre-
dit ici. Il faut diſtinguer dans le mariage
le Spirituel & le Temporel, le Sacre-
ment de l'Egliſe & le Contrat civil. Or
il eſt certain, & l'Auteur le dit lui-mê-
me, que l'Excommunication Majeure
ou Mineure *prive du droit de recevoir les
Sacremens*. L'Excommunication peut
donc & doit empêcher les mariages, &
les empêche en effet.

Le peu de traits que je vous ai rap-

portés, Monſieur, ſuffiſent pour vous faire juger du mérite de cet ouvrage, de ce qu'il contient, & de la manière dont il eſt exécuté. L'Auteur, en général, ne hazarde rien de lui-même; il expoſe, avec beaucoup d'exactitude & de netteté, l'état actuel de la Juriſprudence Françoiſe: il cite fidellement ſes autorités. Il n'eſt pas moins bon François qu'Ecrivain laborieux. Lorſque l'occaſion ſe préſente, il s'élève contre les Docteurs Ultramontains, auxquels il oppoſe nos libertés; c'eſt ce qu'on remarque en pluſieurs endroits de ſon Livre, & ſingulièrement au mot *Diſpenſe*.

M. *Deniſart*, en publiant ſon premier Volume, avoit annoncé dans ſa Préface qu'il propoſeroit ſon ouvrage par ſouſcription. Mais la crainte de ne pouvoir remplir les engagemens qu'il auroit contractés, l'a déterminé à ſuivre le cours ordinaire. Il nous aſſure qu'il n'en employera pas moins tous les momens dont il pourra diſpoſer, pour faire paroître bien-tôt ſa Collection entière.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 9 Décembre 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Grammaire Françoiſe, &c.

DEs Romans, les uns en récit, qui s'annoncent comme très-amuſans & qui ſont tout le contraire, les autres en dialogue, qui promettent d'être des Pièces Dramatiques, & qui ne tiennent point leur parole; des réfléxions ſophiſtiques, où les idées les plus triviales ſont artificieuſement maſquées ſous un néologiſme, ſouvent inintelligible, toujours frivole; de gros Dictionnaires & de petits Léxiques; des Grammaires qui ne diſent rien, parce qu'elles ne ſçavent que répéter mal ce que les autres Grammaires ont dit antérieurement: tels ſont, Monſieur, les fruits ordinaires que nous voyons éclorre ſur notre Parnaſſe. Le genre didactique eſt celui qui a le plus de vogue; il demande le moins de ta-

lens ; il flatte le plus la vanité. Peut-être cependant ne ſeroit-il pas impoſſible de faire voir que l'eſpèce de légiſlation qu'on exerce, en impoſant aux autres la néceſſité de s'aſſujettir aux préceptes d'un Art quelconque, part d'un principe de modeſtie. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt à ce goût dominant pour le genre didactique que nous devons tant de Grammaires, je ne dis point nouvelles, il y en a très-peu, mais nouvellement imprimées. En voici une qui a pour titre : *Grammaire Françoiſe ou la manière dont les perſonnes* POLIES *&* BONS AUTEURS *ont coutume de parler & d'écrire : ouvrage* CLAIR & PRÉCIS, *dans lequel les principes ſont confirmés par des exemples* CHOISIS, INSTRUCTIFS, & AGRÉABLES : par M. l'Abbé DE WAILLY, un Volume in-12, à Paris, chez *de Bure* l'aîné, Libraire, Quai des Auguſtins, à l'Image Saint Paul.

Quoique je connoiſſe des perſonnes ſans *politeſſe*, qui parlent & qui écrivent avec correction, & d'après leſquelles on peut conſéquemment parler & écrire, à n'enviſager que le grammatical, quoiqu'on puiſſe trouver étrange qu'un Auteur exalte lui-même ſon ouvrage, en

assurant qu'il réunit la *clarté*, la *précision*, le *choix*, l'*instruction*, & l'*agrément*, je ne m'arrêterai point à la façade; j'aime mieux pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, & voir ce que cette nouvelle Grammaire a de particulier. Je ne dirai rien de ce qu'elle renferme de bon, parce que je ne me propose de louer ni *les vrais principes de la Langue Françoise* par feu M. l'Abbé *Girard*, ni *la Grammaire Françoise* par M. *Restaut*, ni *les agrémens du langage* par M. *de Gamache*, &c. Je ne me crois obligé que de relever quelques défauts que j'y ai remarqués; ils se réduisent ou à des définitions triviales & erronées, ou à des décisions hazardées, équivoques & inutiles.

Les noms de nombre, dit l'Auteur, *expriment les rapports numériques que l'on conçoit dans les choses; les nombres servent à nombrer.* Cette définition, qui est celle de presque tous les Livres Classiques, est-elle plus claire que la chose définie? N'est-ce pas plutôt expliquer *obscurum per obscurius*? N'est-ce point comme si l'on disoit: *les noms de nombre expriment les rapports de nombre que l'on conçoit dans les choses; les nombres*

ſervent à être des nombres ? Quelle heureuſe découverte !

Les pronoms, pourſuit M. l'Abbé DE WAILLY, *ſe mettent à la place des noms pour en éviter la répétition*. C'eſt ainſi que s'énoncent encore la plûpart des Rudimens en parlant des pronoms. Mais eſt-ce la même choſe de dire, *les pronoms ſe mettent pour éviter*, ou *on met les pronoms pour éviter* ? Ceux qui ont une certaine fineſſe dans l'oreille ſentiront la différence qui eſt réelle, & ils conviendront que cette phraſe, *on met les pronoms*, auroit dû être préférée à cette autre, *les pronoms ſe mettent*. D'ailleurs, ſi l'on n'employoit les pronoms que *pour éviter la répétition* deſagréable *des noms* qu'ils remplacent, ne devroit-on pas avoir également des pronoms ſecondaires, une progreſſion graduée de pronoms différens qu'on pût ſubſtituer les uns aux autres pour varier le retour des mêmes pronoms, qui ennuyeroient par leur déſinence toujours uniforme, ſuppoſé que la répétition fût eſſentiellement un vice ; ce que je ne crois pas.

Le régime abſolu, continue M. l'Abbé DE WAILLY, *eſt le mot qui, ſe rapportant au verbe, peut répondre à la queſ-*

tion qui ou quoi... Quand un mot eſt régi par une prépoſition, ou qu'il peut ſervir de réponſe aux queſtions de qui ou de quoi, à qui ou à quoi, c'eſt alors un régime relatif: tel eſt le jargon barbare des trois quarts des Méthodes Elémentaires. Avant que de parler des eſpèces du *régime*, n'auroit-il pas fallu en expliquer le genre? On donne, ou du moins on eſſaye de donner l'idée du *régime abſolu* & celle du *régime relatif*: pourquoi ne point débuter par nous fixer ſur l'idée que nous devons nous former du mot *régime*? Que ſignifie-t-il ce mot? Eſt-ce ce qui *régit*? Eſt-ce ce qui eſt *régi*? En quoi conſiſte le gouvernement, tant actif que paſſif, des mots, celui qu'ils exercent les uns ſur les autres? N'eſt-ce pas un gouvernement chimérique né dans le ſommeil de la raiſon, & que cette même raiſon peut détruire à ſon premier réveil? Le *régime abſolu* répond à l'*accuſatif*, ajoûte notre Auteur; le *régime relatif* répond au *génitif*, au *datif*, ou à l'*ablatif*. Mais *toutes ces idées de cas ne ſont que des livrées de Latinité que nos Grammairiens François n'ont oſé quitter*: ce ſont les paroles doublement précieuſes de l'Abbé *Girard*. Il ſouhaitoit

parmi nous un Grammairien qui ſe dépouillât de ces vieilles *livrées*. Ses vœux ſont exaucés. Nous l'avons, ce Grammairien, dans le célèbre M. *du Marſais*, qui oſe heureuſement ce qu'on n'a pas oſé avant lui :

Spirans Grammaticum valdè *& feliciter audet.*

Il n'a point eu de modèles ; il n'a point de rivaux, il n'aura point d'imitateurs. Ses prédéceſſeurs n'étoient Grammairiens que par inſtinct, ſes contemporains ne le ſont ou que plattement par état, ou que ſuperficiellement par air ; il l'eſt par raiſon. L'eſprit le plus lumineux, cinquante années de méditation, ſes *Tropes*, le meilleur ouvrage que nous ayons relativement aux Langues ; enfin, ſon travail actuel qui l'élève au-deſſus de lui-même, juſtifient cet éloge.

Selon M. l'Abbé DE WAILLY, *la Syntaxe eſt l'union & l'arrangement des mots ſuivant le génie d'une Langue.* La propoſition de M. l'Abbé DE WAILLY eſt univerſelle ; elle embraſſe la Syntaxe de toutes les Langues ; & il me paroît que la Syntaxe, conſidérée ſous ce point de vûe général, eſt ici mal définie. L'union & l'arrangement des mots s'iden-

tifient toujours avec la conſtruction ; la conſtruction & la Syntaxe ne s'identifient pas toujours. Dans la Langue Latine la conſtruction d'une phraſe peut varier, ſans que la Syntaxe ou l'eſſence de la propoſition dénotée par la déſinence des mots, varie : *Accepi tuas litteras, tuas accepi litteras, litteras accepi tuas* ; voilà une propoſition qui a reçu trois conſtructions différentes, & qui, dans les trois cas, préſente une identité de Syntaxe. Les mots qui la compoſent ont une priorité & une poſtériorité reſpectivement différente ; ces mots conſervent toujours les mêmes terminaiſons ; la Syntaxe en eſt fixe ; la conſtruction arbitraire. *La Syntaxe* n'eſt donc point *l'union & l'arrangement des mots.* Tous les mots qui entrent dans la compoſition d'une phraſe ont des rapports mutuels ; ces rapports ont des ſignes ; ces ſignes ſont la Syntaxe. Liſez le mot *Conſtruction*, terme de Grammaire, dans le quatrième Volume de l'*Encyclopédie* ; &

Diſcite Grammaticam *moniti*,

doit-on dire à la plûpart de ceux qui

ſe mêlent de nous donner de nouvelles Grammaires.

Voyons ſi M. l'Abbé *DE WAILLY* décide mieux qu'il ne définit. Faut-il dire *avant que de* ou *avant de*, demande cet Auteur, qui répond tout de ſuite: *il me ſemble qu'il ſeroit plus analogue de retrancher le QUE, nous diſons DE PEUR DE; AFIN DE*, &c. Il me ſemble que cette déciſion eſt un peu hazardée; car *afin de*, *de peur de*, ſont l'un & l'autre un ſubſtantif & une prépoſition; au lieu que ces deux mots, *avant de*, ſont deux prépoſitions de ſuite. Il eſt vrai que l'Italien dit *contra di me*, *contre de moi*, pour *contre moi*, *ſotto della tavola*, *ſous de la table*, pour *ſous la table*; nous diſons nous-mêmes *avec de l'eau*, &c. Voilà donc, dans la Langue Italienne & dans la nôtre, des prépoſitions ſuivies d'autres prépoſitions, j'en conviens; mais je me donnerai bien de garde d'en conclure avec M. l'Abbé *DE WAILLY* qu'il y a des prépoſitions qui en régiſſent d'autres. Les Grammairiens en concluent ſeulement que ces ſortes de phraſes ſont Elliptiques. *Ellipſe* eſt le nom d'une figure de Rhétorique qui conſiſte dans la ſuppreſſion de quelque choſe

qu'on fait ſous-entendre. Je ſors *d'avec lui*, c'eſt-à-dire, *d'être avec ; de par le Roi*, c'eſt-à-dire, *il eſt ordonné par le Roi*, &c. L'Ellipſe retranche quelquefois un ſeul mot dans une propoſition, quelquefois pluſieurs. Dans cette locution, *avant que de partir*, & dans d'autres ſemblables, il y a Ellipſe. *Avant que de partir il m'a aſſuré*, c'eſt-à-dire, *avant que le moment de partir fût venu.* Ne prétendra-t-on point qu'*avant de partir* doit paſſer également à la faveur de l'Ellipſe ? *Avant de partir*, c'eſt-à-dire, *avant le moment de partir* ; Ellipſe pour Ellipſe, celle qui eſt plus ſimple ne doit-elle pas être préférée à celle qui eſt plus compoſée ? Cela eſt vrai, lorſque la plus ſimple n'eſt pas une innovation, & que la plus compoſée n'eſt pas conforme à l'uſage conſtant. Or la plus compoſée, qui eſt auſſi intelligible que la plus ſimple, eſt autoriſée par tous nos Auteurs Claſſiques. *Les gens ſages doivent toujours attendre que le Public ait donné le droit de bourgeoiſie à un mot nouveau ou à une nouvelle façon de parler AVANT QUE DE s'en ſervir* : voyez *Callières* dans ſon petit, mais excellent ouvrage, intitulé, *des mots à la mode*, page 116. *AVANT*

QUE DE *paſſer à la prépoſition*, &c. l'Abbé *Girard*, dans *les vrais principes de la Langue Françoiſe*, page 218. *Prenons pour exemple ce que dit le P. Maſſillon* AVANT QUE *d'entamer l'éloge du Prince de Conti* : M. *de Gamache*, dans *les agrémens du langage* page 55. *Ménage*, *Vaugelas*, le P. *Bouhours*, & l'Abbé *Regnier* n'agitent même point cette queſtion ; ils ne connoiſſent qu'*avant que*, dérivé d'*ante quam* ; *avant de* n'avoit pas encore paru de leur temps.

Il y a quelques mots tirés du Grec, dans leſquels CH *ſe prononce comme dans charité* : *exemple*, *Achéron*. Cet exemple eſt-il bien choiſi ? Eſt-il certain qu'on prononce *Achéron* & non *Aquéron* ? N'eſt-ce point là un de ces mots ſcientifiques, qui n'étant point dans l'uſage vulgaire, doivent avoir une prononciation convenable à leur origine ? Tout ce qui eſt en faveur de *Synecdoque* au lieu de *Synecdoche* ne l'eſt-il point en faveur d'*Aquéron* pour *Achéron* ? Dans *Archevêque* le *ch* ſe prononce à la Françoiſe ; dans *Archiépiſcopal*, *ch* ſe prononce à la Grecque, parce que ce mot *Archevêque* eſt dans la bouche de tout le monde, & que le mot *Archiépiſcopal* ne l'eſt point

également. Or n'en eſt-il point ainſi du mot *Aquéron* ? N'eſt-ce pas un mot que le vulgaire ignore ? Une remarque que peu de gens ont faite, c'eſt qu'à notre Opéra on prononce *Aquéron*, à notre Comédie Françoiſe *Achéron*.

Reſtes eſt féminin dans cette façon de parler, à toutes reſtes. Ne diroit on pas qu'*à toutes reſtes* ſoit une de nos façons de parler ? C'en eſt ſi peu une, que perſonne ne l'entend. C'en étoit une autrefois, & elle ſignifioit *ex totis viribus*, *de toutes les forces* ; aujourd'hui elle eſt releguée dans les Dictionnaires, où il faut la laiſſer. *Faire la reſte à quelqu'un*, *calefacere aliquem*, voyez *Jean Nicot*, *Tréſor de la Langue Françoiſe*. *Calefacere aliquem*, échauffer les oreilles à quelqu'un, le fâcher, l'irriter. Je dirois *faire la reſte à quelqu'un*, ſi nous étions encore dans le temps où l'on employoit ce mot au genre féminin, dans ce temps auquel M. l'Abbé *DE WAILLY* ſemble vouloir nous ramener.

On ſe battit en deſeſpérés. Il eſt ſûr qu'il n'y a aucune irrégularité dans l'énonciation de ces deux phraſes-ci : *ils ſe battirent en deſeſpérés*, *elles ſe battirent en deſeſpérées* ; *ils deſeſpérés*, *elles deſeſ-*

pérées ſe battirent. Eſt-il de la même certitude que cette phraſe, *on ſe battit en deſeſpérés*, ſoit à l'abri de tout reproche? *On deſeſpérés ſe battit*: qui oſeroit conſtruire de la ſorte? Cependant l'analyſe grammaticale ne donneroit que cette conſtruction. *Deſeſpérés* eſt un qualificatif; quel eſt le mot qu'il modifie? A moins que ce ne ſoit *on*, qui eſt le ſujet de la propoſition, il n'y en a point. Or *on*, autrefois *hom*, *hom fait ſçavoir*: *Borel*, dans ſon *Tréſor des recherches & antiquités Gauloiſes & Françoiſes*, *on*, dis-je, quoique terme collectif, (car il ſignifie les hommes) à le conſidérer grammaticalement, ne déſigne point le nombre pluriel, puiſque le verbe a la terminaiſon du nombre ſingulier. Il ne faut donc point dire *on ſe battit en deſeſpérés*, ni peut être même *en déſeſpéré*; c'eſt le cas d'éviter le mot *on*, de chercher un autre tour, & d'écrire, par exemple: *les ennemis ſe battirent*, ou, *nous nous battimes en deſeſpérés*: *on ſe battit avec fureur*, *on ſe battit avec acharnement*. *On* n'eſt point déplacé dans ces deux dernières propoſitions.

Il y a trois ſortes de pronoms perſonnels, *je*, *me*, *moi*, *nous*, *tu*, *te*, *toi*, *vous*, pour la première & la ſeconde per-

ſonne. C'eſt le cri général de toutes les Grammaires que M. l'Abbé *DE WAILLY* répéte comme un écho, peut être trop fidèle. Tous ces mots ſont les noms de la première & de la ſeconde perſonne, tant au pluriel qu'au ſingulier, & ne ſont point des pronoms. Tout mot quelconque, excepté ceux-ci, appartient à la troiſième perſonne; ce qu'on démontre, en ajoutant à un mot quelconque un verbe qui aura toujours ſa terminaiſon de la troiſième perſonne, *Antoine revient*, *le marbre eſt dur*, *le froid ſe fait ſentir*, &c. Les mots *je*, *me*, *moi*, &c, conſidérés comme pronoms, repréſenteroient donc des noms, & conſéquemment des noms de la troiſième perſonne, puiſqu'il eſt certain que la troiſième perſonne s'empare de tout. Or ces mots, *je*, *me*, *moi*, &c, repréſentant des noms de la troiſième perſonne, comment ſeroient-ils des pronoms de la première perſonne & de la ſeconde? Ces mots ſont donc les véritables noms, & non les pronoms de la première & de la ſeconde perſonne. Je dois le germe de cette heureuſe idée à l'*Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, ſeconde Partie, Chapitre 10,

par M. l'Abbé *de Condillac.*

Prenez mon Cheval & vous ſervez de lui, eſt mal dit ; il faut dire, prenez mon Cheval & vous en ſervez. Il le faut peut-être dans la converſation, mais il faut ſûrement écrire : *Prenez mon Cheval & ſervez-vous en.*

Peſte eſt quelquefois du genre maſculin. Oui & non ; oui au Collège, hors du Collège, non. *C'eſt un petit peſte qui fait enrager ſa mère.* C'eſt un de ces exemples *choiſis, inſtructifs & agréables*, que M. l'Abbé DE WAILLY a promis à la tête de ſon ouvrage. Quelle fineſſe de choix, en effet ! Quel tréſor d'inſtruction ! Quel fond d'agrément ! Il ne dit point, *c'eſt un petit peſte qui fait enrager ſon Précepteur ;* le contraſte du Précepteur au Diſciple eût été trop pédanteſque ; celui de la mère au fils eſt bien plus délicat ; auſſi l'a-t-on préféré par un *choix* judicieux. *C'eſt un petit peſte qui fait enrager ſa mère* ! Que de rayons lumineux ne partent point du centre de ces paroles ſententieuſes ! Un bon Commentaire en tireroit des documens bien avantageux. *C'eſt un petit peſte qui fait enrager ſa mère* ! Un fils petitement peſtiféré, une mère enragée, petitement auſſi de

ſon côté, ſelon les apparences ; cela fait tableau ; rien de plus joli.

Il ne faut dire ni *un quelqu'un*, ni *un quelque choſe*, ni *une Madame*, ni *un Monſeigneur*, ni *je lairrai*, ni *la norice*, ni *je le vous recommande*, ni *je le vous donnerai*. Que d'inutilités, ou, pour mieux dire, quel zèle ! L'Auteur a ſans doute en vûe d'être utile à tout le monde, ſans acception de perſonne, & il s'adreſſe ici à la lie du peuple qu'il ſe propoſe d'inſtruire.

Voilà, Monſieur, en quoi conſiſte la Grammaire puérilement bourgeoiſe de M. l'Abbé *DE WAILLY*. J'ai inſinué que tout ce que contient ſon Livre eſt commun & uſé, je me ſuis trompé ; il donne du ſingulier & du nouveau ; du ſingulier, en ce que la réduction des mots *des* & *aux* à *de les*, & à *à les*, il l'attribue à l'Académie, au préjudice de Port-Royal, qui la reclame en vertu de la *Grammaire générale & raiſonnée* ; en ce qu'il ne fait mention du P. *Buffier* que pour nous avertir qu'il écrit un mot autrement qu'il ne l'écrit, & de M. *du Marſais*, que pour nous aſſurer qu'il eſt de ſon ſentiment au ſujet de la poſition arbitraire des adjectifs avant ou

après les ſubſtantifs. Son ouvrage renferme du nouveau, en ce qu'il imagine une orthographe du mot *recueillir*, *recœuillir*, plus conforme à ſon étymologie & à ſa prononciation, & en ce qu'il finit ſon édifice par les fondemens; il traite d'abord des mots, enſuite des lettres, lorſqu'on n'en a plus beſoin.

Lagus.

Un Poëte préſente à nos Acteurs une Tragédie ou une Comédie. On la lit, on la reçoit, ou on la refuſe. Dans ce dernier cas, voilà un Rimeur piqué, mécontent, furieux; il a de ſa Pièce la plus haute idée; c'eſt, ſelon lui, un chef-d'œuvre; & ſes amis (car un Auteur en a toujours, ou du moins en ſuppoſe) l'ont aſſuré qu'elle étoit admirable; il eſt donc bien étonné, bien indigné de l'arrêt du Tribunal de *Thalie*; il regarde tous les membres qui le compoſent comme des gens ſans lumières, ſans goût, ſans connoiſſance de leur art; il en appelle au Public, qui par malheur ſe met rarement au fait de ces vains débats, parce qu'il ſe ſoucie fort peu de lire des Pièces qui n'ont point

été repréſentées : n'importe ; notre homme fait imprimer la ſienne, & met à la tête une Préface, où, comme de raiſon, il dit beaucoup de mal des Comédiens. Voilà, Monſieur, un échantillon de l'amour propre des écrivains dramatiques. Que tout cela eſt petit & miſérable ! 1°. Les Comédiens, en général, par le long uſage qu'ils ont de la Scène, par le grand nombre d'excellens modèles dont leur mémoire eſt remplie, ſont peut-être plus en état que l'Académie la mieux compoſée de décider d'un ouvrage dramatique. 2°. Il y a, parmi eux, des gens d'un eſprit cultivé, qui ont fait eux-mêmes des Pièces de Théâtre applaudies, & qui, par conſéquent, peuvent très-bien juger de ces ſortes d'ouvrages. 3°. Quel ſeroit leur motif en refuſant une bonne Pièce ? N'eſt-il pas de leur intérêt de la recevoir ? Les croit-on aſſez dupes pour rejetter un ouvrage ſur la réuſſite duquel ils pourroient compter ? 4°. Depuis le temps que les Auteurs ſe plaignent d'eux (& il y a long-temps) peut-on citer une bonne production, ſoit tragique, ſoit comique, qu'ils ayent dédaignée ? N'eſt-on pas plus en droit, au contraire, de ſe plaindre de leur

complaiſance que de leur ſévérité ?

Oui, ſans doute, dira quelqu'un, je vous nommerai telle Comédie refuſée chez eux, & jouée ailleurs avec ſuccès. Cela ſe peut abſolument ; mais auſſi l'on m'avouera qu'il n'y a rien de plus rare. Il faut d'ailleurs obſerver que telle Pièce qui réuſſit ſur un autre Théâtre, auroit peut-être été ſifflée ſur le leur. Je ne puis rendre raiſon de cette contradiction ſingulière ; mais il eſt certain que le Public n'a pas pour nos Comédiens François (& tous les gens de goût en ſont enchantés) l'indulgence qu'il prodigue à d'autres. Pour peu que ceux-ci donnent quelque choſe de paſſable, il les applaudit ; il leur ſçait gré de leurs efforts & de leur zèle. Il exige rigoureuſement de ceux-là des ouvrages marqués au bon coin. Ces diſpoſitions différentes que l'on apporte aux deux Spectacles, doivent mettre de triſtes bornes à la vanité des Auteurs qui ſont applaudis par-delà les Ponts.

Les Comédiens François s'aſſemblent tous les Lundis pour régler leurs affaires particulières, & pour l'arrangement des Pièces qu'ils doivent jouer pendant huit jours. Ils nomment chaque Lundi

trois ou quatre de leurs camarades, qui ſont chargés de veiller ſur tout ce qui concerne la Comédie pendant le cours de la ſemaine ; on les appelle *Semainiers*, parce que cette eſpèce de Magiſtrature n'eſt effectivement qu'hebdomadaire. Leur emploi eſt de faire le Répertoire, c'eſt-à-dire, la liſte des Pièces qu'il a été arrêté que l'on joueroit dans la ſemaine, & d'envoyer cette liſte chez tous les Acteurs. Leur devoir eſt encore de trouver une Pièce à ſubſtituer à celle qui par hazard vient à manquer, & d'en avertir leurs Camarades, de prévenir le Gentilhomme de la Chambre d'un changement de Pièce pour la Cour, enfin, de lire en particulier les Pièces anonymes, afin d'en rendre compte & de décider ſi elles méritent d'être lues dans une aſſemblée générale. Bien des Auteurs s'élèvent contre ce dernier article, qui cependant me paroît très-ſimple & très-judicieux. Vous ſçavez, Monſieur, qu'il n'y a pas d'année où l'on ne préſente à la Comédie Françoiſe cent cinquante ou deux cens Pièces nouvelles. Eſt-il raiſonnable d'exiger que les Comédiens s'aſſemblent exprès pour lire tous ces ouvrages, dont la plûpart ſont

déteſtables? Ils ſeroient bien à plaindre s'ils étoient obligés d'eſſuyer la lecture de toutes les platitudes qu'on leur adreſſe de Paris & des Provinces. J'ai eu la curioſité de jetter les yeux ſur quelques-unes de ces rapſodies, & j'en ai trouvées d'un ridicule ſi complet, ſi bouffon & ſi rare, que je leur pardonnerois de les lire enſemble pour ſe donner la Comédie à leur tour; c'eſt auſſi ce qu'ils font quelquefois. Les Semainiers ſont donc chargés de lire toutes les Pièces inconnues & d'en faire le rapport. Je dis les Pièces inconnues; car il eſt à remarquer qu'il n'y a que les ouvrages dont on ignore les Auteurs, qui paſſent par leurs mains; pour peu que l'on ſoit connu, on obtient aiſément une lecture générale. Comme les Semainiers changent tous les huit jours, il peut très-bien s'en rencontrer telle ſemaine qui jugent mal d'un ouvrage Dramatique. Alors on fait connoiſſance avec quelque autre Comédien plus éclairé; ou, ſi l'on ne veut point paroître, on fait parler à quelques-uns d'entr'eux, & l'on a bien-tôt juſtice. En un mot, quand une Pièce eſt refuſée, c'eſt la faute de la Pièce même qui eſt mauvaiſe, ou de l'Auteur qui s'y eſt mal pris.

Ce petit détail pourra faire plaiſir, Monſieur, à ceux qui ne ſçavent pas les uſages. J'y ſuis entré à l'occaſion d'une Tragédie nouvelle, intitulée, *Lagus, Roi d'Egypte*, qui n'a point été jouée, ni même lue à tous les Comédiens. C'eſt de quoi l'Auteur, qui ne ſe nomme point, ſe plaint amèrement dans ſon *Avant-Propos*. Il a été jugé & proſcrit par l'Aréopage des Semainiers; il vouloit l'être par tous les Acteurs en corps; & je ſuis perſuadé qu'ils lui auroient donné cette ſatisfaction, s'ils avoient pu prévoir qu'il en fût ſi jaloux.

Ce n'eſt pas que je trouve cette Tragédie mauvaiſe; je ſuis bien éloigné de le penſer. Elle m'a paru bien conduite; il y a des beautés de ſituation, & même il y regne, depuis la première Scène juſqu'au dénoûment, un noir intérêt qui m'a affecté. Avec du ſtyle & quelques vers de *Brouhaha*, elle auroit pu ſoutenir la repréſentation, & avoir le ſuccès de pluſieurs Tragédies de ma connoiſſance. Mais elle eſt ſi mal écrite qu'il étoit impoſſible qu'on la jouât dans cet état. Les Semainiers ont donc eu raiſon & tort de la rejetter. Ils devoient ſentir la bonté du fond, & faire prier

l'Auteur d'y mettre un autre coloris. Je ne le connois, je ne le ſoupçonne pas même. Mais je crois m'appercevoir que ſa plume n'eſt pas exercée, &, par quelques vers qui lui échappent de temps en temps, j'oſe dire que, s'il continue à travailler, il écrira beaucoup mieux en deux ou trois ans, & rougira peut-être alors du ſtyle de *Lagus*.

Louis le Débonnaire, ce puiſſant Empereur, & ce père ſi tendre, ne voulut être conquérant que pour donner des Trônes à ſes enfans. Non contens des Etats, où il les laiſſoit regner, ils ne ſe ſervirent de ſes bienfaits que pour le précipiter du Trône dans un Cloître. L'ingratitude de ces fils dénaturés a fourni à l'Auteur le ſujet de cette Tragédie; & l'on ne ſe douteroit pas qu'il eût en vûe *Louis le Débonnaire* & ſes enfans, s'il ne nous en prévenoit dans ſon *Avant-Propos*. Il n'a pas cru devoir mettre ſur la ſcène des Princes François dans une poſition ſi coupable. Ce ſcrupule me paroît étrange. Pourquoi ne mettroit-on pas ſur le Théâtre ce que nous liſons dans toutes nos Hiſtoires, & ce qui eſt ſi éloigné de notre ſiècle? Ce ſeroit peut-être le moyen de faire une

Pièce intéreſſante pour la Nation. Quoi qu'il en ſoit, L'Auteur a cherché dans des climats lointains des Princes auſſi criminels. *Lagus*, Chef de la Dynaſtie des *Lagides*, eſt le nom dont il a revêtu *Louis le Débonnaire*. *Nectabor*, en Egypte, héritier de *Philopator Lagus*, détrôna ſon père & fit mourir ſon frère. Son ſujet n'eſt donc pas tout-à-fait d'imagination. Mais il n'a pu ſe réſoudre à faire paroître un vrai fils chargé d'un parricide ; il a eu recours à une ſuppoſition d'enfant. Vous allez voir toute l'expoſition de la Pièce dans le récit qu'une certaine *Melite* fait à *Tharſir*, premier Miniſtre.

Parvenue au degré de la haute puiſſance,
Que la Reine honora par tant de confiance,
Son crédit me ſoutint; l'on me vit dans Memphis
Deſtinée à l'honneur d'élever tous ſes fils.
Lagus de ſon hymen n'avoit alors qu'un gage,
Unique ſucceſſeur de ce riche héritage.
La Reine ambitieuſe aimoit en lui ſon ſang ;
Et ce fils pour toujours l'aſſûroit de ſon rang,
Quand le Ciel, à ſes vœux oppoſant ſa colère,
Nous enleva bien-tôt une tête ſi chère.

THARSIR.

Dieux !

MELITE.

Lagus, dans la Perſe, achevant ſes hauts faits,
Avoit laiſſé la Reine arbitre du Palais.
Ce Roi, dans un combat, pour diſgrace nouvelle,
Venoit d'être frappé d'une flêche cruelle.
De ſon époux mourant, de ſon fils déja mort,
La Reine, un ſeul inſtant, pleura le triſte ſort;
Et bravant les Deſtins en ces momens d'orage,
Je vis ſécher ſes pleurs; & pleine de courage:
Aide-moi, me dit-elle, à ſoulager mes maux;
Seconde, par tes ſoins, mon cœur & mes travaux:
Ah, réparons, Mélite, une perte cruelle,
Pour ſauver à l'Egypte une guerre éternelle.
Il faut qu'un autre enfant, placé dans le berceau,
Me conſole d'un fils que je laiſſe au tombeau.
Trahiſſant mon Païs, en le ſervant peut-être,
Je ne pus réſiſter, &, ſans me reconnoître,
Mon crime en ſecondant la Reine & ſon tranſport,
Dans le berceau des Rois je plaçai Nectabor.

THARSIR.

Qu'entens-je, juſte Ciel!

MELITE.

Funeſte prévoyance!
Les Dieux ont bien puni notre vaine prudence.

Un

Un an après la paix, & ſon heureux retour,
Lagus vit naître un fils, doux fruit de ſon amour.
L'infortuné Norphis redoubla l'allégreſſe
D'un père & d'un époux tout plein de ſa tendreſſe.
Mais la Reine, au contraire, en ſa juſte douleur,
Prévoyant de ce fils le ſort & le malheur,
Abandonna ſa vie aux funeſtes allarmes
Du crime & des remords, la ſource de ſes larmes.
Les temps de ſon trépas qui ſe ſont écoulés,
Par des jours plus affreux nous ont encor troublés.

On croit *Lagus* mort; *Nectabor* le croit lui-même, parce qu'il avoit chargé un ſcélérat de le poignarder dans le ſouterrain d'*Iſis*, où ce Prince avoit coutume de deſcendre & de paſſer même quelques jours en retraite. Pendant ce temps il laiſſoit à ſes deux fils les rênes de l'Etat. L'aſſaſſin, gagné par la promeſſe d'une ample récompenſe, avoit laiſſé la vie à *Lagus*, & cependant avoit aſſuré *Nectabor* qu'il l'avoit tué. *Lagus* paſſoit depuis long-temps ſa vie dans le ſouterrain avec les Prêtres d'*Iſis*; il attendoit un moment favorable, une heureuſe révolution pour remonter ſur le

Trône. *Nectabor* veut auſſi ſe défaire de *Norphis*, ſur de vains prétextes. Ses vraies raiſons ſont l'ambition de regner ſeul, & de ſe faire aimer d'*Amédir*, Princeſſe d'Egypte qui n'aimoit & ne pouvoit aimer que *Norphis*. Mais il vouloit que ſon frère fût jugé & condamné dans les règles par le Sénat d'Egypte. Après que *Tharſir*, Miniſtre fidelle à ſes maîtres, a ſçû tous les crimes de *Nectabor*, il forme une conjuration contre lui. Elle eſt très-bien tiſſue. Les périls de l'entrepriſe, les eſpérances & les inquiétudes du ſuccès, les incidens qui viennent à la traverſe, tout cela eſt naturellement amené, & le complot a une marche intéreſſante & rapide. L'Auteur a imaginé, pour ſon dénoûment, un moyen nouveau, & qui me paroît heureux. Il a ſuppoſé que les criminels en Egypte étoient couverts d'un voile pour paroître devant le Senat, & pour être jugés ſelon les loix du pays. On conduit donc ainſi le Prince à la dernière ſcène. Tous les Sénateurs ſont aſſemblés. Ils vont prononcer l'arrêt dicté par la haine de *Nectabor*. Le Prince lève alors ſon voile qu'il ſoutient d'une main, & de l'autre il élève ſon ſceptre. Mais quelle ſur-

prise de la part de *Nectabor* & de tous les Sénateurs, lorsqu'au lieu de *Norphis* ils reconnoissent *Lagus* ! Ce coup de Théâtre est très-beau. *Nectabor* veut poignarder *Lagus*. *Norphis* paroît à l'instant, détourne le coup, & tue *Nectabor* lui-même, qui tombe sur les marches de son Trône.

Je suis, &c.

A Paris ce 12 Décembre 1754.

LETTRE XI.

Vie de M. Boudon.

VOus ne donnerez, Monsieur, que le degré de créance que vous prescrira votre piété, à la plûpart des faits rapportés dans *la Vie de M. HENRI-MARIE BOUDON, grand Archidiacre d'Evreux, par M. ****, chez *Jean-Thomas Hérissant*, Libraire, rue Saint Jacques, à Saint Paul & à Saint Hilaire.

HENRI-MARIE BOUDON nâquit le 14 Janvier 1624 à la Fère, petite Ville dans la Thiérache, pays de France qui

fait partie de la Picardie, d'une famille honnête & pauvre. Sa mère avoit passé seize ans dans la stérilité; un jour qu'elle s'en plaignoit, « une Dame d'un port » noble, grave & majestueux, s'appro» cha d'elle; &, après l'avoir exhortée à » la confiance, lui dit que le Ciel l'avoit » exaucée, & qu'elle seroit mère d'un » fils qui seroit un jour la gloire de sa » maison. » Cette Dame disparut; on ne l'a jamais revue depuis. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir: l'enfant eut pour maraine *Henriette-Marie de Bourbon*, fille de *Henri IV*, & depuis Reine d'Angleterre. *Marie de Médicis* & *Anne d'Autriche*, qui se trouvoient alors à la Fère, assistèrent au baptême. Madame *Boudon* voulut elle-même nourrir son fils; il y a apparence, dit l'Auteur, qu'elle auroit eu de la peine à lui faire accepter une autre nourrice. La pureté éminente à laquelle il étoit destiné, lui rendoit « insupportable toute autre fem» me que celle dont il avoit reçû la vie. » Ses ris innocens, ses caresses n'étoient » que pour elle seule. Confié pour un » moment à une voisine, à une parente, » il redemandoit sa mère à cris redou» blés, & il ne faisoit la paix que quand

» il ſe voyoit entre ſes bras. » Le Démon, qui ne put voir ſans frémir de ſi heureuſes diſpoſitions à la vertu, « lui » voulut du mal dès ſes plus tendres années; pendant la nuit il le jettoit ſouvent hors de ſon berceau pour le tuer. Il » l'effrayoit par des ſpectres hideux; & » ce ne fut que par une vigilance continuelle que ſa mère lui ſauva la vie. »

Boudon étoit encore fort jeune quand il perdit ſon père. Sa mère ſe remaria peu de temps après, & ſon beau-père le traita avec une dureté exceſſive. Je ne m'arrêterai pas ſur les premières années de ſon enfance; je dirai ſeulement qu'à l'âge de cinq à ſix ans il ſe relevoit la nuit pour dire le Breviaire; à huit ans il raſſembloit d'autres enfans pour leur lire des Livres de piété, & les exhorter à pratiquer la vertu. Il eut cependant une faute à ſe reprocher, dit l'Auteur, c'eſt de n'avoir pas dit dans quelques-unes de ſes confeſſions, qu'après avoir ſervi la Meſſe, il avoit bû ce qui reſtoit de vin dans les burettes: faute énorme, ſelon lui, & qu'il ſe reprocha le reſte de ſes jours. Il la déclara ſur-tout dans la confeſſion générale qui précéda ſa première communion. Il la fit, ajoûte

l'Auteur, à l'âge de neuf ans; & ayant lû par hazard un Panégyrique de saint Jean l'Evangéliste, il conçut un si violent desir de l'imiter, qu'il se retira *dans le coin d'une chambre*, & fit vœu de virginité perpétuelle.

A douze ans le jeune *Boudon* fut envoyé à Rouen pour y faire ses études. L'amour du travail ne lui fit retrancher aucune de ses pratiques de dévotion. Il étoit sur-tout attentif aux besoins de l'indigent; un de ses plaisirs étoit de se lever pendant la nuit, & d'aller par les rues chercher quelque malheureux qui n'eût point de retraite. « Il le faisoit monter secrettement dans sa » chambre; lui lavoit les pieds, les » essuyoit de ses cheveux qu'il avoit » fort longs & fort beaux; buvoit avec » plus de force, dit l'Auteur, que nous » n'en avons à l'écrire, une partie de » cette eau bourbeuse, partageoit avec » lui son petit ordinaire, lui cédoit » son lit, passoit le reste de la nuit en » prières, éveilloit ce nouvel Hôte le » matin, le catéchisoit, & le renvoyoit en paix. »

Son Maître de pension avoit chez lui, en qualité de Servante, une pauvre

veuve, mais jeune & assez jolie, que les grands Ecoliers regardoient quelquefois d'un œil criminel. *Boudon* s'en apperçut ; & craignant qu'ils n'eussent sur elle de mauvais desseins, il *la garda à vûe* ; & comme les jours de congé étoient ceux où il y avoit plus de danger pour elle, il sacrifioit sa recréation, de peur qu'en son absence on ne lui fît quelque insulte. Les grands Pensionnaires ne virent pas, sans un extrême dépit, un enfant leur faire la loi, & déconcerter leurs projets. Ils se liguèrent contre lui, & cherchèrent l'occasion de s'en venger. Un jour, *sur le bord de la rivière* ils se livrèrent à des actions peu décentes qui furent rapportées à leur Maître de pension. Tous accusèrent le jeune *Boudon* d'avoir été le premier à *les mettre en train*. Ce fut en vain que celui-ci protesta de son innocence ; il essuya d'une manière très-rigoureuse le dernier châtiment. Le Maître sçut ensuite que *Boudon* ne s'étoit pas même trouvé ce jour-là *sur le bord de la rivière*.

Dieu récompensa la vertu de son serviteur par une abondance de lumières qui n'étoit point naturelle à cet âge. « A

» treize ans, il donnoit déja aux Reli-
» gieuſes des règles de conduite pour
» bien faire leurs exercices ſpirituels. »
Dans un Monaſtère réformé, un Religieux étoit tellement dévoré de ſcrupules, qu'il en étoit devenu comme inſenſé. Des Directeurs éclairés n'avoient pu ſaiſir la nature de ſon mal. Le petit *Boudon* entreprit ſa guériſon; & dans un ſeul entretien qu'il eut avec lui, il calma ſi parfaitement ſon eſprit agité, qu'il le guérit pour toujours de toute peine intérieure. Un jour que le jeune homme s'étoit égaré dans un bois, la nuit le ſurprit. Après avoir beaucoup marché, il ſe trouva à la porte d'un Château; il y entra, & pria les domeſtiques de lui permettre de coucher dans la grange. Le Seigneur & la Dame du lieu étoient alors à table avec le Provincial des Capucins. On fit entrer le jeune écolier; on le fit ſouper; & enſuite la converſation tomba ſur ſaint *François*, & ſur ſes conſtitutions. On demanda à *Boudon* ce qu'il penſoit de ce genre de vie. Il prit la parole, & dit là-deſſus des choſes ſi admirables, que toute la compagnie avoua qu'elle n'avoit jamais rien entendu de ſi beau en l'honneur des Capucins. *Le Pra-*

vincial en fit ſon profit ; & dans le diſcours qu'il étoit obligé de faire à ſes Religieux durant le cours de ſes viſites, il leur répétoit tout ce qu'il avoit pu retenir de celui de *Boudon*, ne pouvant rien dire de mieux à la gloire de ſon Ordre.

Le vertueux Ecolier ayant fini ſes baſſes claſſes à Rouen, vint à Paris pour y commencer ſa Philoſophie. Il déterra dans la rue de la Harpe une troupe de jeunes gens qui partageoient leur temps entre l'étude & la piété. Il ſe joignit à eux, & ſe propoſa d'en faire une compagnie de ſaints du premier ordre. Faites attention, Monſieur, à cette petite ſociété ; c'eſt d'elle que s'eſt formé un des plus ſaints & des plus utiles établiſſemens de cette Capitale. Ces pieux étudians avoient pour Directeur le Pere *Bagot*, Jéſuite, qui les entretenoit ſouvent des combats qu'avoient à ſoutenir & des victoires que remportoient les Miſſionnaires ſes confrères, en travaillant à la converſion des Infidèles. Il leur faiſoit ſentir en même temps, que ces ouvriers évangéliques ne ſuffiſoient pas pour défricher des campagnes auſſi vaſtes ; & ſes diſcours pleins de feu embraſoient le cœur de ces jeunes gens. Comme leur

nombre croiſſoit de jour en jour, ils louèrent, au fauxbourg S. Marceau, une maiſon où ils vécurent en commun. Ce fut-là qu'ils donnèrent à leur ſiècle un ſpectacle qui ſeroit bien nouveau pour le nôtre. Ils vivoient dans une union ſi parfaite, qu'on ne les appelloit dans le quartier, que *la Congrégation des bons amis*. Ils gardoient dans les rues de Paris un ſilence ſi rigoureux, qu'ils reſſembloient moins à des écoliers, qu'à des ſolitaires. Ils dédaignoient l'eſtime du monde; ils n'étoient jamais plus contens, que lorſqu'ils avoient réuſſi à s'en faire mépriſer. Ils ſe préſentoient exprès en public avec des habits ridicules. Ils alloient avec des crûches aux fontaines, pour s'y faire railler par les porteurs d'eau & les crocheteurs; & un d'entre eux eut le courage de dire publiquement des choſes fort humiliantes & fort ſecrettes, dans la vûe de s'attirer de la confuſion. Mais, loin de devenir pour le monde des objets de riſée, comme ils l'eſpéroient, ils n'en étoient que plus reſpectés; & tous les jours leur aſſociation acquéroit de nouveaux ſujets. Ils furent donc obligés de prendre une plus grande maiſon dans la rue S. Honoré.

Ils n'y restèrent pas long-temps ; car comme les uns étoient Ecclésiastiques & les autres Séculiers ; que ceux-ci étudioient en Théologie, ceux-là en Droit, & que d'autres faisoient des armes, *Boudon*, qui étoit du nombre des premiers, leur représenta qu'il convenoit de se séparer ; & de réunir ensemble tous ceux qui se destinoient aux fonctions ecclésiastiques. Cet avis fut généralement approuvé. Un des amis de cette société offrit sa maison dans la rue du Bacq ; &, toujours sous la direction du Pere *Bagot*, ils commencèrent une Communauté Ecclésiastique, dont l'objet principal étoit la conversion des Idolâtres. Telle est, Monsieur, l'origine du Séminaire des Missions Etrangères, qui est encore aujourd'hui dans la rue du Bacq.

Tout occupé qu'étoit *Boudon* à ses études de Philosophie & de Théologie, il ne laissoit pas de travailler au salut des ames. Il alloit catéchiser dans les fauxbourgs de Paris & dans les villages voisins. Il s'associa un pauvre artisan de Lorraine qui avoit de très-grandes dispositions pour la vie intérieure. Cet homme, qui se nommoit *Claude*, avoit des révélations & faisoit des miracles. Un jour

qu'il étoit rentré chez lui extrêmement épuisé & accablé de besoin, il fut fort surpris de trouver sa table chargée de mets excellens. Il craignit d'abord qu'il n'y eût de l'illusion ; mais ayant fait sa prière, & voyant que rien ne disparoissoit, il profita des attentions de la Providence, & mangea ce qu'elle avoit bien voulu lui servir. *Claude* disoit n'avoir jamais mangé d'aussi bon pain. Quand il marchoit dans les rues de Paris, il étoit tellement absorbé en Dieu, « qu'il n'entendoit ni bruit, ni fracas, ni charettes, ni carosses, ni cris de ceux qui » l'avertissoient de se retirer. Il étoit » heurté, jetté par terre ; on le croyoit » mort ou brisé. Il étoit effectivement » blessé ; il se relevoit ; & sans appeller » ni Chirurgien ni Médecin, il se trouvoit » guéri. » *Boudon* craignant que ces ravissemens continuels ne donnassent de la vanité à ce bon homme, le pria de demander à Dieu d'arrêter le cours de ses faveurs ; *Claude* obéït ; & notre Lorrain n'eut plus d'extase.

Quand *Boudon* eut fini sa Théologie, il entra dans les ordres sacrés. M. *de Laval* venoit de lui résigner l'Archidiaconé d'Evreux ; mais il n'étoit point

Gradué ; ce qui étoit un obſtacle à ſa priſe de poſſeſſion. « La Providence lui » inſpira d'avoir recours à l'oraiſon ; & » une voix intérieure lui fit entendre ces » paroles : *Que crains-tu ? Je ferai plutôt* » *venir de cent lieues des gens pour t'aſſiſ-* » *ter, que de permettre que tu manques de* » *ce qui t'eſt néceſſaire.* L'événement ſui- » vit de près la promeſſe ; un homme de » bien, arrivé des extrémités du Royau- » me, lui fournit l'argent dont il avoit » beſoin, pour aller prendre le bonnet » de Docteur à Bourges. » Ce titre, joint à une extrême pauvreté, ne donna pas aux Eccléſiaſtiques d'Evreux une grande idée de leur Archidiacre, ſucceſſeur d'un *Montmorenci.* Cependant M. *de Laval* lui avoit donné tout ce qui étoit néceſſaire pour faire ſon entrée dans cette Ville avec décence; *il y ajoûta un manteau long, fort propre* ; mais le malheur voulut que lorſqu'il eut tiré le manteau de la valiſe où il l'avoit enfermé, il ſe trouva percé de mille trous. « Dès-lors une vive impreſſion lui fit » entrevoir qu'il ſeroit un jour percé des » traits de la calomnie, & déchiré de » toutes parts pour la gloire de ſon Maî- » tre. » Peu délicat ſur les vêtemens,

Boudon prit ſon parti ſur le champ. Il fit mettre des pièces à tous les trous de ſon manteau, & alla en cet état rendre viſite aux Chanoines de la Cathédrale. L'hiſtoire de ce manteau fut bientôt la nouvelle du jour. Les uns en rirent; les autres en eurent pitié; l'Archidiacre s'en conſola en penſant à celui de S. Martin.

M. *Boudon* s'acquitta avec une exactitude ſcrupuleuſe de toutes les fonctions de ſa nouvelle dignité. Elles lui laiſſoient néanmoins aſſez de temps pour vaquer à l'inſtruction des peuples. Il fit des miſſions dans pluſieurs Provinces de France; & ſa réputation étoit ſi grande, qu'on accouroit de toutes parts pour le voir & pour l'entendre. « On le partageoit en » quelque ſorte, afin de l'avoir chacun » à ſon tour. C'eſt ainſi que par une » *tranſaction de douceur*, l'Archevêque » de Cambrai céda aux Révérends Peres » Carmes le plaiſir de le loger, & que » ceux-ci cédèrent à ce Prélat le plaiſir » de lui donner ſa table. » Il n'y avoit vraiſemblablement dans cette *tranſaction de douceur* rien à perdre pour le Miſſionnaire. Pour adoucir les fatigues de ſes voyages, ajoute l'Hiſtorien, *les Comteſſes*, *les Marquiſes*, *les Préſidentes* lui

procuroient des voitures ; & quelquefois elles l'accompagnoient d'une Ville à une autre pour profiter de ſes entretiens.

Mais le temps des afflictions étoit arrivé. Le zèle & la fermeté de *Boudon* dans l'exercice de ſes fonctions d'Archidiacre lui avoient fait beaucoup d'ennemis ; ils n'omirent rien pour le perdre. Un jour qu'il prêchoit à la campagne, il fut ſaiſi au milieu de ſon Sermon d'une douleur ſi violente, que l'on fut obligé de le deſcendre de chaire. Une riche veuve, femme de condition, qui étoit préſente, le fit tranſporter dans ſon Château. On trouva mauvais que le ſaint Prêtre eût donné la préférence à la maiſon de cette Dame ; bientôt après le bruit ſe répandit qu'elle ſe ruinoit en dépenſes exceſſives, pour fournir *à ce malade imaginaire* les mets les plus exquis. Inſenſiblement on ajoûta qu'il ſe paſſoit entr'eux bien des choſes qui donnoient une idée aſſez équivoque de la vertu de l'un & de l'autre. Ces bruits groſſirent peu-à-peu ; on voulut leur donner un air de vraiſemblance ; on compoſa des libelles diffamatoires, & on alla juſqu'à dire que *Boudon* entretenoit un commerce criminel avec une

fille déguisée en garçon, pour rendre ses intrigues plus secrettes. Voici ce qui avoit donné lieu à cette dernière accusation.

Une pauvre fille du Diocèse d'Evreux nommée *Marie*, vint à Rouen ; elle entra dans une maison en qualité de servante. *Jeune, bien faite, & d'une taille avantageuse, elle donna dans les yeux de son Maître*, & ne put éviter ses poursuites qu'en entrant dans une autre maison. Elle eut le malheur de plaire à son nouveau Maître qui fut quitté comme le premier ; elle se mit au service d'une veuve. Celle-ci avoit un fils ; & la chaste *Marie* fut encore obligée de prendre la fuite. Pour n'être plus exposée à de pareils dangers, elle prit le parti de cacher son sexe sous des habits d'homme ; & dans la crainte d'être reconnue, même dans le tribunal de la pénitence, *elle se confessoit toujours dans le genre masculin.* Elle quitta son nom, & prit celui de *Claude Petit* ; de *Claude*, parce que c'étoit ainsi que s'appelloit son Directeur ; & *Petit*, pour ne jamais perdre de vûe son néant & sa bassesse. Elle se retira dans un village auprès d'Evreux, ensuite dans un fauxbourg de cette

Ville. Une fille qui s'étoit laiſſée ſéduire, joignit à ſon premier crime celui d'en charger *Claude Petit*. La calomnie étoit aiſée à confondre ; mais *Claude* aima mieux en ſoutenir l'humiliation, que de ſe juſtifier en faiſant connoître ſon ſexe. On ne ſçut qu'après ſa mort, par les femmes qui vinrent pour l'enſévelir, que *Claude Petit* étoit une fille traveſtie en garçon. Comme cette hiſtoire faiſoit beaucoup de bruit dans le Diocèſe d'Evreux, les ennemis de *Boudon* lui attribuèrent l'invention de ce déguiſement, & cette nouvelle calomnie lui attira une perſécution générale. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, juſqu'où alla la fureur de ſes adverſaires. « On en vint, dit l'Auteur, » juſqu'à faire le ſigne de la Croix de» vant lui, & à lui jetter de l'eau benite » comme à un poſſédé. » Vous jugez bien qu'une vertu auſſi pure que celle du ſaint Archidiacre ne tarda pas à triompher de ſes perſécuteurs. Son innocence fut univerſellement reconnue, & l'on eut pour lui autant de vénération qu'on lui avoit auparavant témoigné de mépris.

Boudon ne ſe borna pas à inſtruire les peuples par ſes diſcours & par ſes exem-

ples ; il le fit encore en qualité d'Ecrivain. Il a laiſſé un très-grand nombre d'ouvrages pieux, qui lui aſſurent un rang parmi les Auteurs Aſcétiques. Vous en verrez le catalogue avec une courte analyſe dans l'hiſtoire de ſa vie. Celui ſur lequel on s'eſt le plus étendu, eſt intitulé : *Le Triomphe de la Croix en la vénérable Mère Marie-Elizabeth de la Croix de Jeſus, Fondatrice de l'Inſtitut de Notre-Dame du Refuge.* Il y a dans la vie de cette ſainte femme des choſes ſi extraordinaires, que, quoiqu'étrangères à l'hiſtoire de M. *Boudon*, l'Auteur n'a pas cru devoir les laiſſer ignorer. *Marie-Elizabeth de Ranfain* étoit née à Remiremont en Lorraine, l'an 1591. Les qualités du corps ſe réunirent en elle à celles de l'ame, pour en faire un de ces chefs-d'œuvres que les Romans imaginent, & que l'Hiſtoire ne rencontre preſque jamais. A peine avoit-elle treize ans, qu'elle devint un modèle de vertu & de pénitence ; tous ſes deſirs ſe portèrent vers la vie religieuſe. Sa mère lui fit eſſuyer les traitemens les plus durs, pour la détourner de ce deſſein ; & malgré ſon averſion pour le mariage, on lui fit épouſer un Gentilhomme de ſon pays,

qui réuniſſoit *toutes les mauvaiſes qualités qu'un mari peut avoir.* Mais il changea de conduite ſur la fin de ſa vie, & ſe fit regretter de ſa femme. Elle n'avoit que vingt-quatre ans quand elle perdit ſon mari. Un Médecin de Remiremont, nommé *Poirot*, en devint amoureux; & pour s'en faire aimer, il eut recours à la voie du maléfice. Quelques Dames de la Ville avoient invité la jeune veuve à une partie qu'elles avoient faite d'aller au *Saint Mont*; c'eſt un lieu de dévotion qui n'eſt éloigné de Remiremont que d'une demi-lieue. *Elizabeth* y conſentit, à condition qu'il n'y auroit point d'hommes; mais quelle fut ſa douleur en y arrivant d'y trouver le Médecin! Elle ſe mit à table avec répugnance; & ce fut là le temps que *Poirot* choiſit pour exercer ſa magie. Dans l'inſtant même la jeune veuve ſe ſentit dévorée par une flamme ſecrette; *une noire vapeur de penſées impures s'éleva dans ſon imagination.* Le Médecin ne s'en tint pas là; il employa d'autres ſortilèges, qui mirent *Elizabeth* dans la néceſſité d'avoir recours à ſa profeſſion. La facilité de la voir donna à *Poirot* la commodité de continuer ſes maléfices; & rien n'eſt

plus ſingulier que la révolution qui arriva dans le corps & dans l'eſprit de cette femme. Quelquefois on voyoit ſa tête s'entr'ouvrir & ſe refermer ; d'autres fois elle s'enfloit à vûe d'œil, & devenoit monſtrueuſe. Souvent elle avoit la moitié du corps gêlée & ſans aucun ſentiment, pendant que l'autre moitié étoit toute en feu, & ſi violemment agitée, que pluſieurs perſonnes pouvoient à peine la retenir. Son ame étoit troublée par des doutes contre la préſence réelle de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, par des tentations de blaſphême, de fureur & de deſeſpoir ; & ſes diſcours ne ſe reſſentoient que trop de cette affreuſe ſituation. Un changement ſi marqué fit juger qu'elle étoit poſſédée du Démon, & que le Médecin *Poirot* étoit l'auteur de cette poſſeſſion. Cette affaire devint ſérieuſe, & attira l'attention de la Cour & du Clergé. L'Evêque de Toul fit venir ſix des plus habiles Médecins de Lorraine, & un plus grand nombre de Docteurs en Théologie, pour connoître ſi la malade étoit véritablement poſſédée. Après un ſérieux examen & des exorciſmes réitérés, les Médecins déclarèrent que la poſſeſſion étoit

indubitable. On arrêta *Poirot*, qui ſongeoit à s'enfuir ; & la Cour de Lorraine nomma vingt-quatre Commiſſaires pour inſtruire ſon procès. Jamais cauſe ne fut diſcutée avec autant de ſoin. Les premiers Juges ayant condamné le Médecin à être brulé, on examina l'affaire de nouveau ; & le premier jugement fut confirmé & éxécuté. Il n'étoit pas auſſi aiſé de chaſſer le démon du corps dont il s'étoit emparé. *Elizabeth* ne dut ſon entière délivrance qu'à la dévotion particulière qu'elle eut toute ſa vie pour la Mère de Dieu. Ce fut en reconnoiſſance de ce bienfait qu'elle raſſembla dans ſa maiſon pluſieurs perſonnes de ſon ſèxe expoſées au plus affreux libertinage. Elle leur impoſa une vie bien différente de celle qu'elles avoient menée juſqu'alors ; elles l'embraſsèrent ; & les graces que le Ciel répandit ſur cette petite aſſociation, engagèrent l'Evêque de Toul à l'ériger en Communauté Religieuſe. Telle eſt, Monſieur, l'origine des Dames *du Refuge* établies à Nanci en l'année 1624, & dont *Marie-Elizabeth de Ranfain* fut la première Supérieure.

Je ne m'arrêterai pas ſur les autres ouvrages de M. *Boudon* ; l'Auteur en

compte plus de vingt-neuf qu'il compoſa, pour la plûpart, durant les dernières années de ſa vie. Ce ſaint Eccléſiaſtique mourut à Evreux dans la ſoixante-dix-neuvième année de ſon âge. On lui attribue pluſieurs miracles, qui, comme la plûpart de ceux que j'ai déja rapportés, prouvent moins la ſainteté de cet Eccléſiaſtique, d'ailleurs très-vertueux, que la ſimplicité de ſon Hiſtorien. Jugez-en par celui qui va terminer cet article. Un Prêtre qui exorciſoit une poſſédée lui préſenta ſucceſſivement deux lettres : l'une étoit d'une Religieuſe dont les mœurs étoient fort déréglées, & l'autre de *Boudon* qui vivoit encore. Le Démon éclatant de rire, dit tout haut, en voyant la première : « Celle qui a écrit cette lettre nous fait » bien plaiſir ; c'eſt notre bonne amie, » ſa manière de vivre réjouit bien tout » l'Enfer. Si elle ne ſe convertit pas, » nous la chaufferons bien-tôt. » Dès qu'on eut appliqué la ſeconde lettre ſur l'énergumène, le Démon entra en furie & fit des hurlemens affreux. « Cette let» tre, dit-il, en la mettant en pièces, » vient de l'un de nos plus grands en» nemis, d'un homme qui nous fait en-

» rager. » Avec plus de goût & moins de crédulité, on eût réduit à un petit Volume ſenſé & édifiant, les deux terribles Tomes qui compoſent cette hiſtoire.

Epoques Elémentaires, &c.

Je vous ai déja annoncé, Monſieur, cette nouveauté littéraire, qui a pour titre : *Epoques Elémentaires-principales de l'Hiſtoire Univerſelle, ſuivant la Chronologie vulgaire : eſpèce d'A, B, C, Hiſtorique en 58 Leçons, dont une pour chaque ſiècle.* Je me ſuis borné à vous dire que cet ouvrage me paroiſſoit utile, en ce qu'il mettoit les Pères, les Mères & les Gouvernantes des enfans en état de leur enſeigner les élémens de l'Hiſtoire d'une manière facile & comme en badinant. Quelques perſonnes, dont j'eſtime les lumières & la candeur, m'ont repréſenté que cet éloge étoit plus propre à donner une médiocre idée de ces tableaux méthodiques qu'à les rendre auſſi dignes qu'ils le ſont de l'attention du Public. Je vous aſſûre, Monſieur, que mon intention n'a point été de déprimer cet ouvrage ; je l'ai revû avec plai-

ſir, & il m'a paru très-bien fait, très-clair, très-ſimple, tel en un mot qu'il n'y a perſonne à qui il ne puiſſe être également utile & agréable. Je ne doute pas, quand il ſera plus connu, que les Collèges, les Ecoles, les Couvens, toutes les Maiſons où l'on élève la jeuneſſe n'en faſſent l'acquiſition, & que tout le monde, en général, ne s'empreſſe d'en orner les Cabinets & les Galeries. Il eſt commode d'avoir à la main & ſous les yeux tout un plan d'hiſtoire bien économiſé, qui rappelle les dates les plus intéreſſantes, & d'y trouver encore comme une eſpèce de balance entre tous les temps anciens & modernes, leurs caractères diſtinctifs, toutes les diviſions uſitées, les rapports de l'Hiſtoire Sainte & Profane, les grands hommes pour la plûpart en tout genre, des indications ménagées de tout ce qu'il y a de plus eſſentiel à comparer, ſans qu'il y ait un mot qui puiſſe choquer aucune nation; enfin, de pouvoir acquérir en deux heures de lecture, ou ſe rappeller, ce qu'il eſt indiſpenſable de ſçavoir ſur cette matière. L'Auteur a très-bien imaginé d'en exclure les diſcuſſions chronologiques & les diſputes des Sçavans qui ne peuvent donner

donner lieu qu'à des recherches plus curieuſes que néceſſaires. Le ſyſtème vulgaire qu'il a ſuivi eſt celui de l'Egliſe, d'*Uſſerius*, du grand *Boſſuet*, de l'Abbé *Valmont*, de M. *Rollin*, & autres hommes célèbres.

Il convient à fort peu de perſonnes d'approfondir ce qui a été décidé une bonne fois & pour toujours; ſi cependant l'on jugeoit à propos de s'en inſtruire, il eſt évident qu'après avoir uſé de la pratique de ces Tableaux Elémentaires, on n'en ſera que plus capable d'entrer dans cet examen. Vous pouvez en juger par vous-même, Monſieur. Les trois feuilles de l'ouvrage entier ſe trouvent à Paris chez l'Auteur, rue de Seine Saint-Victor, à l'Académie des Enfans; chez *Piſſot*, Libraire, Quai de Conti, à la deſcente du Pont-Neuf; chez *Lambert*, auſſi Libraire, rue de la Comédie, & ſe vendent trois livres. Si quelqu'un peu content du ſeul expoſé de cette Théorie vouloit s'aſſurer de l'effet qu'elle produit dans une Ecole publique, je lui conſeillerois d'aller voir celle des Sieurs *Viard & Mahaux*. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 15 *Décembre* 1754.

LETTRE XII.

Les Traiteurs.

LA docte flamme, dont M. & Me. *Dacier* brulèrent l'un pour l'autre, étoit bien naturelle; & l'Hymen, en les enchaînant, forma des nœuds très-assortis : même vénération pour les Anciens, même ardeur de les traduire. Nous avons sous nos yeux une liaison conjugale & littéraire, qui, pour être moins scientifique, n'en est que plus aimable, plus polie, plus sensible aux agrémens de la société, plus jalouse de les procurer. L'union des *Daciers* étoit celle des recherches profondes, de l'érudition Grecque & Latine. L'union que j'oppose à la leur est celle du goût, des graces, de la Littérature Angloise & Italienne. L'étude étoit une occupation pour les premiers; c'est un amusement pour les seconds, qui s'exercent à-peu-près dans le même genre, mais qui parlent un langage différent. Ils semblent avoir partagé entr'eux la Poësie & la Prose. Le mari, homme d'un esprit juste, délicat & cul-

tivé, a traduit de l'Anglois en prose Françoise un grand nombre de morceaux intéressans. Il nous a donné, entr'autres, il y a trois ans, un Recueil en trois parties, intitulé : *Mélange de différentes Pièces de Vers & de Prose, traduites de l'Anglois, d'après Mesdames ELIZE HAYWOOD & SUZANNE CENTLIVRE, Messieurs POPE, SOUTHERN & autres.* Son illustre moitié doit aussi à l'Angleterre une partie de sa gloire. Elle a tiré de la trompette de *MILTON* des sons mâles & touchans, & rendu en vers François les endroits sublimes de ce Poëte créateur. Son génie, échauffé de ce beau feu, s'est trouvé en état d'enfanter par lui-même. Elle a élevé un monument Dramatique en l'honneur de son sexe, dont elle a peint les vertus & non les foiblesses : ce n'est point sur les rives du *Lignon*, mais sur les bords du *Thermodon* qu'elle a pris ses Héroïnes.

A la fin de la troisième partie du Recueil dont je viens de vous parler, & qui se vend à Paris chez *Durand*, Libraire, rue du Foin, vous trouverez, Monsieur, une Comédie traduite de l'Anglois d'après celle de Madame *SUZANNE CENTLIVRE*. Cette Comédie

a pour titre dans l'original : *A bold stroke for a wife* ; c'eſt-à-dire, *Un coup hardi pour une femme*. Elle fut repréſentée en 1736 à Londres, & eut un ſuccès qui ſe ſoutient encore. Le Traducteur l'a intitulée : *L'Orpheline*. Il a changé auſſi les noms des perſonnages, & leur en a ſubſtitué d'autres, plus faciles à prononcer pour des François. Il s'agit dans cette Pièce d'une fille unique, dont le père haïſſoit tout ce qui s'appelle poſtérité. « Il auroit voulu que toute la race humaine fût expirée avec lui. Il juroit » ſouvent que, s'il avoit eu un fils, il l'auroit approprié pour en faire une Haute-Contre à l'Opéra. » Ce caractère nous paroît bizarre, extravagant ; mais il n'eſt point tel à Londres, où toutes les eſpèces de miſantropie ſont vraiſemblables. Ce père meurt, & laiſſe par ſon teſtament une fortune conſidérable à ſa fille, à condition qu'elle ne ſe mariera que du conſentement unanime des Tuteurs qu'il a nommés ; ils ſont au nombre de quatre, auſſi oppoſés l'un à l'autre que les quatre élémens. L'un eſt une eſpèce de *virtuoſe*, ridicule, demi-eſprit, arrogant & abſolu, adorateur de tout ce qui eſt antique & étranger ; il

ne porte que des habits qui étoient à la mode il y a cent ans ; il eſt enchanté des voyageurs. L'autre eſt un Agent de Change, un homme qui n'aime que l'argent, & qui tromperoit ſon père dans un marché, admirateur de l'économie Hollandoiſe, grand intriguant dans le Commerce, & qui hait tout homme qui porte une épée. Le troiſième eſt un vieil agréable qui a le printemps dans ſa tête & ſur ſes habits, mais l'hyver ſur ſon viſage & à ſes talons : il adore toutes les nouvelles modes Françoiſes ; il aime l'Opéra, les aſſemblées & les maſcarades. Le quatrième eſt un Quakre rigide. Tels ſont les originaux ou plutôt les tyrans qui veillent ſur la conduite de l'infortunée *Mis Delby*. Ils la gouvernent chacun pendant trois mois ; elle eſt obligée de changer d'ajuſtemens & de conduite, de s'habiller & de vivre ſuivant la fantaiſie du Tuteur qui eſt de quartier. C'eſt celui du Quakre dans la Comédie : ainſi l'Orpheline y paroît vêtue en Quakreſſe. Un Colonel, qui l'avoit vûe à Bath, dans le tems qu'elle étoit ſous la direction du vieux Garçon Petit-Maître, en étoit devenu éperdûment amoureux. De retour à Londres,

il s'informe de sa maîtresse, de ceux de qui elle dépend ; & à force de ruses, d'intrigues, de fourberies & de travestissemens, en se pliant aux différentes humeurs des quatre Gardiens, il vient à bout d'obtenir de chacun d'eux en particulier un consentement pour épouser la pupille.

C'est d'après cette Pièce Angloise, en cinq Actes en prose, que M. *Palissot de Montenoy*, de la Société Royale & Littéraire de Lorraine, a composé les *Tuteurs*, Comédie en deux Actes, en vers, que je vous ai annoncée dans ma Lettre du 8 Septembre. Elle a été reprise après le voyage de Fontainebleau, & elle a eu encore trois représentations. Enfin, elle est imprimée & paroît chez *Duchesne*, Libraire, rue S. Jacques : voici le moment de la juger. Lisez d'abord, Monsieur, les portraits des trois *Tuteurs* que M. *Palissot* donne à *Julie* dans sa Pièce.

L'un, grand admirateur de toute antiquité,
Croit que depuis mille ans le Monde a radoté :
Cent Manuscrits rongés font sa Bibliothèque ;
Souvent même, par goût, il s'habille à la Grecque.
Il n'admet au logis que de vieux Médaillons,
Des Urnes, des Trépieds, ou tels autres chiffons ;

Entre dans la maison n'ont-ils pas leur entrée,
Que leur antiquité ne soit bien avérée.
Mais, comme il n'est doué que d'un discernement
Très-mince, à ce qu'on dit, on le trompe aisément.
Aussi sur tout cela Dieu sçait comme on l'attrape!
Il croit avoir chez lui la barbe d'Esculape;
Et je le vis hier payer, au poids de l'or,
Le Marteau d'un Cyclope & la Pique d'Hector.
Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
Il faut que, dans la peur de lui choquer la vue,
Elle aille, en arrivant, dans un vaste Sallon
Tapissé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon,
Et de tous ces débris qu'avec soin il conserve,
Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

L'autre est un *autre* fou que la Mode gouverne;
Rien ne lui paroît beau qu'autant qu'il est moderne;
Nouvelliste d'ailleurs par état & par goût;
Il faut flatter son choix, & l'admirer en tout,
Appuyer fortement ses moindres conjectures,
Louer sa politique, être de ses gageures,
Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main,
En date d'Edimbourg, de Rome ou de Pékin.
La Gazette, sur-tout, l'enchante par le style.
C'est là qu'il a puisé sa politique habile.
Il a pour la Gazette un respect scrupuleux;
Par jour, il la médite au moins une heure ou deux;
Pour elle son estime est enfin si complette,
Que, lorsqu'il est à table, on lui lit la Gazette.

Mais le dernier Tuteur?....

Encor plus ridicule ;
Aussi sot dans son genre, & tout aussi crédule ;
Un vieillard singulier qui s'occupe aujourd'hui
A regretter les jours qu'il a passés chez lui ;
Qui, plein des Voyageurs, la lecture ordinaire,
Dont il est fort avide, & qu'il ne comprend
guères,
Ne parle avec respect que des Peuples lointains,
Chinois, Cochinchinois, Japonois, Africains ;
Voudroit avoir couru, les trois quarts de sa vie,
D'Amérique en Europe, & d'Afrique en Asie ;
Qui croit un Voyageur un homme vraiment
grand,
Et qui porte, je pense, envie au Juif errant ;
D'ailleurs fort curieux des productions rares,
Que la Nature étale en ces climats barbares ;
Ne louant que les mœurs de l'Inde ou du Japon,
Et grand admirateur du fameux *Robinson*.

Ces portraits sont parlans & bien coloriés. Ils ont fait en partie la fortune du premier Acte, qui, de l'aveu de tout le monde, est plein d'esprit, de saillies, & sur le ton du vrai comique. Il s'en faut de beaucoup que le second, quoiqu'écrit avec le même feu, ait eu autant de succès. S'il eût répondu au premier, la Pièce alloit aux nues. Ne pouvant m'en prendre au style, j'ai cherché d'autres raisons du refroidissement des Spectateurs à ce second Acte, & je crois les avoir trouvées. La Comédie Angloise les indique. 1°. Les quatre Tuteurs An-

glois contraſtent entr'eux d'une manière frappante. Un vieux Garçon qui veut faire le jeune & qui ne reſpire que les amuſemens frivoles, un Agent de Change, dont l'eſprit & le cœur ne ſont occupés que d'argent & d'épargne, un autre qui n'eſtime que ce qui eſt antique ou étranger, un quatrième enfin qui affiche une vertu ſévère, & qui, ſous les dehors d'une Philoſophie cynique, cache des vices odieux : voilà ce qui s'appelle des caractères bien ſaiſis, bien marqués, bien diſtincts, & tout à-fait oppoſés. Ainſi *l'Orpheline* ſe voit perſécutée tour à tour par la fatuité, par l'avarice, par la folie, & par l'hypocriſie. Les trois Tuteurs de M. *Paliſſot*, au contraire, rentrent, en quelque ſorte, les uns dans les autres : ils ne tranchent point aſſez ; car c'eſt le même ridicule, la même nuance, à peu-près, que d'être infatué de ce qui s'eſt fait il y a deux mille ans, de porter envie à ceux qui vivent à deux mille lieues, ou d'être avide des nouvelles politiques qui viennent de deux mille lieues. Cette eſpèce d'uniformité, de monotonie, me paroît un vice réel. Remarquez, Monſieur, que notre Auteur a fait deux caractères de ce

qui n'en forme qu'un seul dans l'Anglois. 1°. Le Colonel de l'original n'arrive pas tout d'un coup à son but. Toutes les menées, tous ses travestissemens ne réussissent pas au gré de ses desirs. Il est près d'obtenir un des consentemens; il s'en applaudit déja: point du tout; il s'en voit frustré par l'indiscrétion d'un Valet qui vient l'appeller par son vrai nom, tandis qu'il passoit pour un Egyptien du Grand Caire aux yeux du Tuteur idolâtre des Pays étrangers & des curiosités qui en viennent. Ce Tuteur donnoit tête baissée dans le piège; mais voyant qu'on a voulu le tromper, il n'en est que plus en garde pour l'avenir. L'Amant éprouve ainsi des difficultés de la part des trois autres Gardiens; en sorte qu'il est obligé de changer souvent de batteries: enfin, ce n'est qu'après mille inquiétudes, mille embarras, mille traverses, qu'il vient à bout d'épouser *Miss Delby*, au grand contentement de tous ceux qui ont été témoins des peines qu'il s'est données. Une Tragédie, une Comédie, n'en est sans doute que meilleure, lorsque le dénoûment n'est pas prévû, & qu'il sort de l'action. Mais ce n'est pas un si grand défaut qu'il soit prévû

Car ce n'eſt pas tant le dénoûment qui fait plaiſir au ſpectateur que les moyens qu'on employe pour y parvenir. C'eſt à ces moyens qu'il faut s'attacher ; c'eſt-là l'eſſentiel & le difficile de l'art dramatique. Point de Tragédie, ni de Comédie ſans action. Le dénoûment n'eſt que la ceſſation de l'action ; & c'eſt peut-être par cette raiſon que *Molière*, qui connoiſſoit ſi bien ſon art, a ſouvent négligé ſes dénoûmens. Je ſuppoſe qu'une perſonne digne de foi me diſe de quelqu'un qui eſt très-éloigné de s'avancer : *Il ſera fortune dans deux ans.* La fortune de cet homme eſt prévûe ; j'en ſuis preſque ſûr ; je la vois faite au bout de deux ans ; ce n'eſt pas là ce qui m'inquiète. Mais je demande ſur le champ comment cet homme fera ſa fortune ; je veux ſçavoir par quel manège, par quel chemin, par quels degrés il parviendra ; quels concurrens il faudra qu'il écarte, quels reſſorts il fera jouer, quelles contradictions il aura à eſſuyer : voilà ce qui pique ma curioſité. Il en eſt ainſi d'une Piece de Théatre. Votre dénoûment peut donc être prévû. Mais ſi vos incidens ne le ſont pas, ſi vous faites naître des obſtacles imprévûs à la fois & naturels, &

que votre Héros ou votre Héroïne les surmonte habilement, vous réussirez. M. *Palissot* convient lui-même que le dénoûment de sa Pièce est prévû dès les premières Scènes : oui sans doute ; mais ce que lui reproche essentiellement la Critique, c'est d'avoir fait un second Acte sans intrigue, sans nœud quelconque. Son *Damis* forme le projet d'épouser *Julie*, & il l'épouse presque dans la minute ; il n'a que la peine de flatter un moment la manie des trois Tuteurs, de se donner tour à tour pour Nouvelliste, pour Antiquaire, pour Voyageur. On le croit sur sa parole ; les imbécilles vieillards n'ont aucun doute, aucun soupçon ; ils sont attrapés l'un après l'autre de la même manière, & livrent leur consentement avec une promptitude & une facilité peu naturelles, & qui, en les supposant telles, ne feroient pas théâtrales.

Vous voyez, Monsieur, que les *Tuteurs* ne ressemblent à *l'Orpheline* que par rapport au fond. M. *Palissot* n'en a presque pris que l'idée. Il n'a pas crû devoir se servir de l'intrigue & de tous les caractères ; & j'en suis aussi fâché que surpris. Avec le talent qu'il fait éclater pour le Comique, il pouvoit tirer un meilleur parti de l'original, l'accommo-

der à nos règles, & faire un ouvrage plus plein, plus piquant, plus dramatique. Pourquoi sur-tout abandonner le Quakre, caractère neuf & singulier, qui certainement auroit produit un bon effet, aussi bien qu'une de nos jolies Actrices habillée en Quakresse ? Il n'y avoit qu'à laisser la scène à Londres, au lieu de la mettre à Paris. Cette supposition ouvroit à l'Auteur un champ plus vaste & plus heureux. Il a préféré d'autres originaux, dont les ridicules nous ont paru outrés. Il évitoit cette censure en adoptant des personnages d'une autre Nation. Le François auroit peut-être vû avec curiosité un tableau de mœurs étrangères. Quel plaisir ne fait pas, dans *le François à Londres*, le rôle de *Jacques Rossiff*, qui est une espèce de Quakre ? Mais du moins, puisque M. *Palissot* vouloit faire de la Pièce Angloise une Pièce purement Françoise, il devoit employer des caractères plus François, plus généraux, plus répandus que ceux d'Antiquaire, de Nouvelliste & de Voyageur ; il devoit encore autoriser les dernières volontés du père : volontés ridicules, & tout-à-fait contraires à nos mœurs. Il n'y avoit qu'à dire que ce père avoit été si tristement marié deux ou trois fois, qu'il avoit eu tant à souf-

frir, que pour soustraire sa fille qu'il aimoit à tous les desagrémens de l'union conjugale, il avoit imaginé de spécifier dans son Testament, qu'elle ne pourroit disposer de sa main que du consentement de trois Tuteurs insensés : bien persuadé que ces trois fous ne s'accorderoient jamais ; qu'ainsi elle mourroit fille, & par conséquent heureuse.

La Pièce de M. *Palissot* a cependant réussi, au grand regret de cinq ou six petits Auteurs infortunés. Quelle est donc la cause de ce succès ? Est-il mérité ? Oui, Monsieur : il est dû au naturel & à la pureté du style ; à une expression presque toujours vraiment comique, à des morceaux plein d'esprit & de graces, à la finesse & à la vivacité du Dialogue. De tous les nouveaux venus qui se mêlent de travailler pour le Théâtre, je le dis hautement, je n'en connois point qui entende mieux l'art de faire parler ses personnages ; il ne lui manque que de sçavoir les faire agir ; & il aura ce talent. J'en conçois, je vous avoue, de grandes espérances par cette Pièce même, toute défectueuse qu'elle est. J'aurois peut-être de cet Auteur une idée moins avantageuse, si son ouvrage étoit

plus parfait ; plus conforme à l'original Anglois. Ceci n'eſt point un paradoxe. Je vous ai fait remarquer qu'il n'avoit ſimplement pris que l'idée de *l'Orphelin*. Liſez-la, Monſieur ; vous n'y trouverez en effet aucune trace de tout ce qui a été applaudi avec juſtice dans *les Tuteurs*. Notre Poëte n'eſt point un Copiſte ſervile ; il eſt créateur ; il imite tout au plus le mot, jamais la choſe ; & voilà les jeunes écrivains que l'on doit encourager autant qu'il eſt peut-être néceſſaire de décourager les autres, pour leur propre bien, afin de les déterminer à quitter un métier pour lequel ils ne ſont pas nés, & à chercher quelque autre profeſſion où il ne ſoit point ridicule d'être médiocre.

Vous avez vû, Monſieur, un échantillon de la manière d'écrire de M. *Paliſſot* dans les portraits que je vous ai rapportés ; pour juſtifier pleinement ce que j'ai dit, je citerai encore quelques morceaux. Son rôle de Soubrette eſt un des plus vifs & des plus gais que je connoiſſe au Théâtre. Mais auſſi comme il a été rendu par cette Actrice charmante, qui n'a de modèle que la Nature, ni de rivale qu'elle-même ! Que ne puis-je vous copier ſon jeu comme je vous tranſ-

cris les vers qu'elle récite ! Je ne ferois bientôt plus que des Feuilles compoſées de tous les rôles qu'elle repréſente : j'y gagnerois aſſurément, & bien des Auteurs auſſi. Mais ne pouvant vous faire entendre Mademoiſelle *Dangeville*, écoutez M. *Paliſſot*, qui, par lui-même, a de quoi plaire.

JULIE.

Je ne ſçais.... Mais enfin j'eſpère un ſort plus doux ;
Je vois tous les écueils ; mais l'Amour eſt pour nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'Amour ſe plaît dans les obſtacles :
Si l'on en fit un Dieu, c'eſt qu'il fait des miracles ;
Il brave les Tuteurs, les Maris & le Sort ;
Le danger le réveille, & le calme l'endort.

L'Amant & la Maîtreſſe ſont embarraſſés ; ils ne peuvent ſe décider, & ils ne ſçavent qu'implorer le ſecours de la *chère Marton* : ſur quoi celle-ci dit ſi agréablement, en les contrefaiſant :

Marton, chère Marton... L'on a beſoin de moi.
Ma foi, que les amans ſont une ſotte eſpèce !
Mais à quoi vous ſert donc ce grand fond de tendreſſe,
Si, contens de gemir & de vanter vos feux,
Vous n'avez le ſecret de devenir heureux ?

Si le moindre embarras qui vous paroît à craindre,
Ne vous laisse d'esprit que celui de vous plaindre?
Vous me disiez si bien : *J'espère un sort plus doux,*
Je vois tous les écueils; mais l'Amour est pour nous,
Et qu'il vous serve donc, qu'il agisse : j'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce doucereux langage.
Ce Dieu si reclamé, quand on le prend au mot,
A besoin de Marton, & l'Amour n'est qu'un sot.

La réponse de *Damis* me paroît extrêmement délicate.

Elle a raison; l'Amour est un fort mauvais guide;
Plus le mien est ardent, plus il me rend timide.
Un sentiment moins vif permet de réfléchir;
Nous laisse le sang froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plaît, plus il nous intéresse,
Souvent, pour l'acquérir, moins nous montrons d'adresse.
Un cœur indifférent prend bien mieux son parti :
Peut-être, en pareil cas, servirois-je un ami.
Mais qu'on peut rarement se conseiller soi-même!
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable, &, quand je veux songer
A former des projets pour sortir de danger,
Malgré moi, cette crainte est tout ce qui m'occupe.

Il fait ailleurs un portrait ingénieux

de ſa maîtreſſe. Pour le goûter, il eſt néceſſaire d'obſerver qu'il parle au vieillard entêté des voyages, vis-à-vis duquel il paſſe pour avoir vû tous les pays de l'Univers. Il eſt queſtion de *Julie* dans le vers précédent.

L'Amour guida mes pas: j'arrivai dans ces lieux.
Pouvois-je me ſouſtraire au pouvoir de ſes yeux?
Elle a cet enjoûment qui plaît en Italie;
Ce port majeſtueux qui charme en Circaſſie;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris,
Ce cœur vif, animé, qu'on recherche à Paris;
Cet air de liberté, l'ornement des Françoiſes;
Cet éclat de blancheur, naturel aux Angloiſes;
Un pied qui dans Pékin n'auroit point de rival;
L'eſprit... Oh! pour l'eſprit je n'ai rien vû d'égal:
Enfin tout l'Univers ſoupireroit pour elle;
Il n'eſt point de climat qui ne la trouvât belle.

L'Auteur a dédié ſa Pièce à Madame la Comteſſe *DE LA MARCK*. Il ne ſuit point l'uſage vulgaire & faſtidieux des peſantes dédicaces. « Votre » éloge eſt fait, dit-il, je vous ai nommée. Malheur à ceux que le Public ne » connoît que par de vains Panégyriques, à qui l'on dédie des Livres, & » que l'on n'eſtime point aſſez pour raiſonner avec eux. Mais, ſi mon cœur » vous fait le ſacrifice de ſa reconnoiſſance; ſi je me tais ſur l'éclat de votre » Maiſon, ſur la juſte confiance, ſur les

» dignités dont elle jouit auprès du Trô-
» ne ; si je me refuse enfin la satisfaction
» de louer cette humanité, cette bien-
» faisance adorable, annoncée dans vos
» yeux, & prouvée par toutes vos ac-
» tions ; souffrez du moins, Madame,
» que je profite de vos lumières, que
» mon esprit s'exerce, pour ainsi dire,
» en présence du vôtre, & que je pré-
» fère des instructions que vous pourrez
» me donner, à des louanges que cer-
» tainement vous n'accepteriez pas. »
Cette manière de louer n'est point fade, & la vraie modestie, qui seule, comme dans cette occasion, se refuse toujours aux éloges les plus mérités, ne peut rejetter un encens légitime, donné avec cette noble simplicité.

M. Palissot, au lieu d'une Dédicace, a donc fait une espèce de Dissertation, un *Discours*, dans lequel il recherche la décadence du bon, du vrai, du seul Comique, parmi nous, du Comique de *Molière* & de *Regnard*. Vous ne le croirez peut-être pas, Monsieur, mais rien n'est plus vrai qu'il y a quelques gens de Lettres à Paris qui ne peuvent prendre sur eux d'estimer *Molière* & *Regnard*, qui trouvent bien plus de génie, de morale & de philosophie dans les Comédies

modernes ; & qui même ont dit avec dédain, à l'occaſion de ce *Diſcours* de M. *Paliſſot*, que ce jeune Auteur vouloit nous faire retourner à *l'enfance du Théâtre*, *Molière* & *Regnard* DES ENFANS ! Quel blaſphéme, ou quelle folie ! On ne peut qu'en gémir ou en rire, ſuivant que l'on eſt conſtitué ; comme on fait l'un ou l'autre, en voyant les extravagances des habitans des Petites-Maiſons.

Un des ſentimens de l'Auteur, qui eſt celui de bien des gens de goût, eſt qu'un Poëte comique doit ſaiſir le juſte milieu, entre les perſonnages trop relevés & trop bas ; c'eſt-à-dire, peindre, en général, au Théâtre, les mœurs Bourgeoiſes. L'exemple des bons Comiques appuye cette opinion. *Plaute* & *Térence* n'ont joué que la vie commune dans leurs Comédies ; *Molière* & *Regnard* ne ſe ſont guère écartés de cette règle. M. *Paliſſot* convient cependant qu'il eſt des caractères qui ne peuvent être ſaiſis qu'à la Cour. Il n'appartenoit pas au Peuple de fournir celui du *Miſanthrope*. *Le Glorieux*, qui veut paroître plus qu'il n'eſt, ne doit pas reſſembler à M. *Jourdain*, quoique ce ridicule leur ſoit commun à tous deux. Mais ce ſont des exceptions à la règle, qui prouvent ſeu-

lement qu'il eſt chez les Grands, comme chez les Bourgeois, des caractères, dont les traits ſont aſſez marqués, aſſez généraux, pour que l'imitation puiſſe être ſaiſie par tout le monde, & que la vérité du Tableau ſe faſſe aiſément ſentir.

M. *Paliſſot* inſinue que « la licence » des perſonalités, tolérée du temps » de *Molière*, pouvoit encore, renfermée dans de juſtes bornes, être » regardée comme l'une des principales » ſources du bon Comique. A peine » y a-t-il une ſeule pièce de ce grand » homme, où l'on ne trouve des traits » qui portent ſur des anecdotes connues. On ne parvient guère à faire » des portraits auſſi reſſemblans que les » ſiens, ſans avoir eu ſes modèles. C'eſt » ſans doute pour n'avoir peint que » d'après nature, qu'on y trouve tant » de force & de vérité. C'eſt auſſi par » cette méthode que *la Bruyère* doit » paſſer, après lui, pour l'Ecrivain qui » a le mieux connu les hommes. » L'Auteur pouvoit citer de plus, en faveur de ſon opinion, un exemple bien frappant & bien ſingulier; c'eſt celui de *Théophraſte* qui ne commença à écrire qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans;

c'eſt-à-dire, après avoir bien étudié, & bien connu le monde. Ecoutons-le lui-même ; ce qu'il dit eſt curieux. » Puis donc qu'à l'âge de quatre-vingt-» dix-neuf ans où je me trouve, j'ai » aſſez vécu pour connoître les hom-» mes ; que j'ai vû d'ailleurs, pendant » le cours de ma vie, toutes ſortes de » perſonnes & de divers tempéramens, » & que je me ſuis toujours attaché à » étudier les hommes vertueux, comme » ceux qui n'étoient connus que par » leurs vices, il ſemble que j'ai dû » marquer les caractères des uns & des » autres, & ne me pas contenter de » peindre les Grecs en général, mais » même de toucher ce qui eſt *perſonnel*, » & ce que pluſieurs d'entr'eux paroiſ-» ſent avoir de plus familier. » C'eſt, pour le dire en paſſant, à un homme tel que *Théophraſte* qu'il convenoit de dire, *j'ai vécu*, & non à un Moraliſte à peine parvenu au milieu de ſa carrière. Pour revenir aux perſonalités, il n'y a peut-être pas une ſeule bonne Comédie, ni un ſeul bon Roman depuis *Molière*, où il ne ſe trouve de ces traits viſiblement copiés d'après des Originaux de la Société ; & je crois que cette liberté doit être accordée juſqu'à

un certain point aux Auteurs, pourvû qu'ils ne nomment jamais leurs modèles, & qu'ils rendent leurs caractères généraux ; tant pis pour ceux auſquels le Public en fait l'application. C'eſt par ces raiſons & par ces exemples que M. *Paliſſot* s'eſt permis, & que le judicieux Cenſeur de la Police lui a paſſé un portrait qui eſt un des meilleurs morceaux de ſa Comédie, & qui a été univerſellement applaudi. Il eſt queſtion d'un intriguant qui en vouloit à la main de *Julie*, à cauſe de ſon bien.

DAMIS.

Et quel eſt il, Marton ?

MARTON.

De ces avanturiers
Qui ſe font appeller Marquis ou Chevaliers :
Prôneurs d'un mauvais ton, dont ils ſont les Apôtres ;
Frippons autoriſés pour découvrir les autres ;
Fiers avec leurs égaux, & valets près des Grands,
En impoſant aux ſots par des airs importans ;
Envieux par état, contens pourvû qu'ils choquent ;
Beaux-Eſprits, s'il leur plaît, il n'eſt rien qu'ils n'excroquent ;
Orateurs des Caffés où ſe formia leur goût,
Qui, par-tout rejettés, reparoiſſent par-tout ;
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laiſſant à leur dos payer leurs Epigrammes.

Quelque prévenu que ſoit avec raiſon M. *Paliſſot*, en faveur du beau regne de notre Comédie, il rend juſtice à nos Auteurs modernes qui ont véritablement enrichi la Scène Françoiſe, ſoit par d'excellentes Pièces dans le goût des *Molières* & des *Regnards*, ſoit par des genres nouveaux qu'ils ont à la fois inventés & perfectionnés. Le *Glorieux* de M. *Deſtouches*, les *Dehors Trompeurs* de M. *de Boiſſy*, la *Métromanie* de M. *Piron*, la *Surpriſe de l'Amour* de M. *de Marivaux*, le *Méchant* de M. *Greſſet*, la *Mélanide* de M. *de la Chauſſée*, la *Cénie* de Madame *de Graffigny*, obtiennent ici des éloges mérités. On n'a eu garde d'oublier l'*Oracle*, les *Graces*, le *Sylphe*, chefs-d'œuvres de l'imagination la plus neuve, la plus riante, la plus délicate & la plus agréable. Ce *Diſcours* vous fera plaiſir, Monſieur, quant au fond & au ſtyle. M. *Paliſſot* a de bons principes, & il me paroît qu'il écrit auſſi bien en proſe qu'en vers.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Décembre 1754.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Traité des Senſations.

CEt ouvrage, en deux volumes *in*-12, par M. l'Abbé DE CONDILLAC, de l'Académie Royale de Berlin, porte ſur une STATUE, que l'Auteur a jugé à propos d'animer, & à laquelle il lui a paru d'une néceſſité philoſophique de n'accorder les ſens que les uns après les autres. Ne vous allarmez point, Monſieur, de ces mots *Statue animée* : l'*ame* de cette *Statue* eſt un *eſprit*; on le donne à entendre dans un endroit de ce *Traité* au moins, peut-être même dans deux. Pour ce qui eſt de la conceſſion ſucceſſive des ſens, on l'a crue indiſpenſable, afin de nous faire obſerver avec préciſion les idées que nous devons à chacun de nos ſens, les progrès dans leſquels ils s'inſtruiſent les uns les autres, & les ſe-

cours qu'ils ſe prêtent réciproquement. On ſuppoſe la STATUE intérieurement organiſée comme nous le ſommes, quoiqu'elle ait un extérieur tout de marbre. On ignore les raiſons pour leſquelles cet extérieur de marbre, qui vous paroîtra ſingulier, a été choiſi par les créateurs de la STATUE. Mais qu'importe qu'elle ſoit de marbre ou d'argent, pourvû qu'elle nous inſtruiſe? Je dis les créateurs; car on a été deux à la faire. Elle eſt née du concours de Mademoiſelle *Ferrand* & de M. l'Abbé *de Condillac*. Feue Mademoiſelle *Ferrand* s'occupoit avec ſuccès des idées les plus métaphyſiques. Elle avoit beaucoup de juſteſſe dans l'eſprit, & une grande vivacité d'imagination. C'eſt le témoignage que lui rend M. l'Abbé *de Condillac*, au commencement de ſon Livre; il en fait un éloge dicté par l'amitié, par la reconnoiſſance & par la vérité. Il avoue qu'il lui eſt redevable des vûes les plus exactes & les plus fines que renferme ce *Traité*.

L'odorat eſt de tous les ſens celui qui paroît contribuer le moins aux connoiſſances de l'eſprit humain; c'eſt auſſi celui que la STATUE acquiert le premier.

Voici l'ordre dans lequel M. l'Abbé *de Condillac* lui communique les impreſſions dont il convient de l'affecter, afin que, conformément à l'*Eſſai ſur l'origine des Connoiſſances Humaines*, elle éprouve une diverſité de ſenſations qui tendent à confirmer la doctrine contenue dans cet *Eſſai*. La STATUE, bornée au ſens de l'odorat, ne peut avoir aucune idée de ce qui eſt hors de ſes ſenſations; elle n'a conſéquemment aucune idée d'*étendue*, de *figure*, de *couleur*, de *ſon*, ou de *ſaveur*. N'eſt-ce pas établir pour principe ce qui fait le ſujet de la conteſtation? Préſentez, continue l'Auteur, une roſe à la STATUE douée du ſeul odorat, elle n'eſt que l'odeur même de cette fleur; les odeurs ne ſont à ſon égard que ſes propres modifications; ce ſont les ſeules ſenſations dont elle ſoit ſuſceptible; elle ne ſçauroit donc ſe croire autre choſe que ſes propres modifications. Il auroit mieux valu le prouver que de le ſuppoſer.

A la première odeur, la capacité de ſentir de notre STATUE eſt toute entiere à l'impreſſion qui ſe fait ſur ſon organe; c'eſt ce qu'on appelle *attention*: toute la capacité de ſentir, à la bonne heure; mais

toute la capacité de connoître, non. La capacité de ſentir & la capacité de connoître ſont-ce des termes ſynonimes? Les uns l'aſſurent, les autres le nient; une STATUE imaginaire ne décidera point la queſtion. Le raiſonnement, fondé ſur l'expérience, pourroit la réſoudre. Mais quelle expérience auroit-on au ſujet d'une STATUE fantaſtique? Il faut être, pour pouvoir être obſervé.

La première odeur qui affecte la STATUE eſt agréable ou deſagréable: dans le premier cas, la STATUE jouit; dans le ſecond, elle ſouffre. Le plaiſir & la douleur ſont l'unique principe qui élevera par degrés la STATUE à toutes les connoiſſances dont elle eſt capable; le plaiſir & la peine ſont des ſenſations; c'eſt-à-dire, par conſéquent, que ſes connoiſſances découleront de ſes ſens. Il le faudroit pour l'honneur du ſyſtême; mais où en eſt la démonſtration? Ce n'eſt pas en montant ſur des monceaux de ſuppoſitions gratuites qu'on arrive juſqu'à la vérité.

L'attention que la STATUE a donnée à l'odeur, la retient; voilà la mémoire. Tandis que la première odeur dure encore, parce qu'elle eſt retenue par l'attention,

il en survient une nouvelle; la STATUE les compare; elle en juge : *dès qu'il y a comparaison, il y a jugement* : non pas toujours; souvent on ne juge point, on doute simplement après avoir comparé.

Nouvelles odeurs, nouvelles comparaisons, nouveaux jugemens, nouvelles habitudes : étonnement dans la STATUE, lorsqu'elle passe tout-à-coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état différent. L'imagination a lieu en elle, ainsi que la mémoire; celle-ci est le commencement d'une imagination qui n'a encore que peu de force; l'imagination est la mémoire même parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible. Un homme qui a beaucoup d'imagination est donc un homme qui n'a que beaucoup de mémoire; celui qui a le plus de mémoire a donc aussi le plus d'imagination; c'étoit donc la mémoire qui dominoit dans *Mallebranche*; l'imagination est donc toujours relative au passé. L'imagination a travaillé à la structure de la STATUE que nous examinons; quelle est la part qu'y auroit pû avoir la mémoire? N'est-il pas de la bienséance de croire que celle-ci n'y a contribué en rien, & que la STATUE est l'effet de la seule imagina-

tion ? Voilà donc au moins une circonſtance où l'une n'eſt pas l'autre.

La STATUE a des idées particulières & des idées générales ; les odeurs de chaque eſpèce de fleurs ne ſont pour elle que des idées particulières ; elle a les notions abſtraites des manières d'être agréables & des manières d'être deſagréables : elle a non-ſeulement l'idée de nombre, mais encore celle de durée ; la notion de la durée eſt toute relative ; chacun n'en juge que par la ſucceſſion de ſes idées. La STATUE, bornée au ſeul odorat, eſt attentive, ſe ſouvient, compare, juge, diſcerne, imagine, forme des deſirs, a des paſſions, aime, hait, veut, eſpère, craint, s'étonne, en un mot, a des ſenſations. Sentir embraſſe les opérations de l'ame, ſoit en tant qu'elle eſt attentive, ſoit en tant qu'elle deſire : ſentir dit tout.

Tel eſt, Monſieur, le précis de la première partie du *Traité des Senſations*. Je n'entrerai dans aucun détail par rapport à tout le reſte de l'ouvrage. On voit dans cette première partie, comme dans un tableau fidèle, toute la ſuite du *Traité* ; *Ab uno diſce omnes* : même méthode, mêmes principes, même gradation. Les

réflexions que la STATUE donne lieu de faire ſont ſouvent ingénieuſes, quelquefois neuves, toujours un peu fatiguantes pour ceux mêmes qui redoutent le moins les abſtractions. M. l'Abbé *de Condillac* montre qu'après les impreſſions faites ſur les organes, les connoiſſances s'excitent dans l'eſprit : il eſt en cela du ſentiment des Carteſiens, mais cela ne prouve point que les ſens ſoient l'origine de nos connoiſſances.

La STATUE, qui a tant de genres de ſentimens, en auroit dû avoir auſſi de Religion naturelle. Si elle en a, c'eſt à la page 198, où elle adreſſe une eſpèce de *Prière* au Soleil & aux Arbres ; au Soleil, afin qu'il l'éclaire & qu'il l'échauffe ; aux Arbres, afin qu'ils lui fourniſſent des fruits ; mais certainement on ne prétend pas donner cette aveugle & froide *Prière* pour de la Religion.

» Y a-t'il donc, dans les objets, des » ſons, des ſaveurs, des odeurs, des cou» leurs ? Qui peut en aſſurer la STATUE ? » Ce n'eſt certainement ni l'ouïe, ni » l'odorat, ni le goût, ni la vûe ; ces » ſens par eux-mêmes ne peuvent l'inſ» truire que des modifications qu'elle » éprouve. Lorſqu'elle a le ſentiment du

» toucher, qu'apperçoit-elle, ſi ce n'eſt » encore ſes propres modifications ? Le » toucher n'eſt donc pas plus croyable » que les autres ſens." Il n'y a donc point de certitude pour la STATUE ; elle eſt donc réduite au plus affreux pyrrhoniſme, puiſqu'elle ne peut avoir aucune connoiſſance qui ne lui vienne par les ſens, & qu'il n'y a aucun ſens dont le témoignage ne ſoit récuſable, ſans excepter même le toucher, qu'on nous a cependant dépeint comme le maître des autres ſens, comme celui qui eſt deſtiné pour inſtruire & pour raſſurer tous les autres ? Je le répète, il n'eſt donc point de certitude pour la STATUE. Or il y en a pour nous. Le canal par où la STATUE reçoit les connoiſſances qu'elle a, n'eſt donc point le canal par lequel nous viennent les connoiſſances que nous avons. Vous objecterez encore à l'Auteur, Monſieur, que tous nos ſens exiſtent à la fois. L'exiſtence ſimultanée manque aux ſens de la STATUE. Comment appliquer à l'homme ce qui ne convient qu'à une STATUE factice qui ne lui reſſemble point ? A quoi peut ſervir *la phyſique expérimentale de l'ame* d'une STATUE ? *La phyſique expérimentale de l'ame* de l'hom-

me, qu'on nous la donne, & nous aurons l'hiſtoire des Senſations, au lieu d'en avoir le roman. Toutes ces objections ont été ſûrement prévues & mépriſées par les Auteurs combinés de ce Traité hypothétique, auxquels une Statue de marbre, enfant de leur imagination modérément échauffée, a ſemblé d'autant plus propre pour leur deſſein, qu'elle ne contredit aucun de leurs arrangemens arbitraires, parce qu'elle n'exiſte point. Que nous apprend-t-elle? Qu'elle s'eſt toujours brouillée, lorſque réduite à un ſens unique, tel que l'odorat, elle a voulu aller au-delà de *trois* en calculant; que toutes nos connoiſſances ſont autant de ſenſations *transformées*, & que les corps ſont *peut-être* étendus. Au reſte, pour montrer autant d'équité que l'Auteur fait paroître de modeſtie, partageons, entre Mademoiſelle *Ferrand* & lui, les vûes finement exactes qu'il nous aſſure lui-même que renferme ſon *Traité*; les vûes obſcures & ennuyeuſes, attribuons-les à l'inadvertance & à la précipitation. A l'égard du fond même du Livre, c'eſt un ſyſtême très-ancien qu'on tâche d'appuyer ſur une hypothèſe qui n'eſt point nouvelle. Cet ouvrage eſt

en peu de mots dans un petit volume, obscur en tout sens, qui a pour titre: *Lettre sur les Sourds & Muets*, &c.

Apologie de la Métaphysique, &c.

Je joins, Monsieur, ce Livre nouveau à celui de M. l'Abbé *de Condillac*, parce qu'il a le même objet, & une manière de le considérer diamétralement opposée. Il est intitulé: *Apologie de la Métaphysique*, par M. *Bouillé*, (il demeure à Utrecht) avec ses *Sentimens sur la Critique des Pensées de Pascal*, suivis de trois *Lettres sur la nature de notre Ame*. L'Auteur du *Traité des Sensations* prétend, d'après *Locke*, que toutes nos idées viennent des sens; l'Auteur de l'*Apologie de la Métaphysique* soutient, avec *Descartes*, que nous avons des idées innées. M. l'Abbé de *Condillac* a pour lui le goût regnant. M. *Bouillé* se présente pour combattre ce goût. Le premier s'est peut-être un peu trop étendu; le second, dont l'Ecrit ne contient que quelques pages, s'est probablement étendu trop peu sur ce qui concerne l'origine de nos connoissances.

Les mépriſes du Discours qui est à la

tête du Dictionnaire de l'Encyclopédie ; les preuves des idées innées, la fauſſeté du ſyſtême de *Locke* ; & l'eſtime qu'on doit avoir pour la Métaphyſique de *Deſcartes* : tels ſont les quatre objets de l'*Apologie de la Métaphyſique*. Le Dictionnaire Encyclopédique eſt une entrepriſe conſidérable ; on n'en ſauroit trop louer les Auteurs qui ont eu beſoin de beaucoup d'habileté & de beaucoup de courage pour ſurmonter les difficultés. En raſſemblant les Arts & les Sciences dans un corps, ils en facilitent l'étude, ils rendent ſervice à la République des Lettres, dont ils méritent toute la reconnoiſſance. Le ſecours qu'ils offrent ne formera point de Sçavans, à la vérité ; il invite ſeulement à le devenir ; & quoiqu'en flattant la pareſſe & la vanité, il doive produire d'un côté des hommes ſuperficiels, de l'autre il peut contribuer à étendre davantage les lumières de ceux qui cultivent les Lettres, en leur faiſant découvrir les rapports qu'ont entr'eux les divers objets de nos connoiſſances. Quelle ſupériorité de talens ne demande point un ſi vaſte travail ! On eſt prévenu en ſa faveur par la lecture de la Préface, qui eſt de M. D'ALEMBERT. *C'eſt un*

morceau de génie où brille un ſçavoir exquis, revêtu de toutes les graces du ſtyle. On y voit un eſprit noble, élevé, vraiment philoſophique, un diſcours nourri, pour ainſi dire, de réflexions lumineuſes, qui forment un tiſſu très-ſerré & très-délicat. Je ne change rien à cet éloge magnifique, parce qu'il honore également & celui qui l'a fait & celui qui a donné lieu de le faire. Ce que la mode ſoumet aujourd'hui à ſon empire, c'eſt la *Géometrie*, la *Phyſique*, & le *Bel-Eſprit*. Tout le reſte n'eſt rien; on mépriſe les autres ſciences, & ceux qui s'y ſont appliqués avec le plus de ſuccès. Ce défaut dépare le Diſcours de M. *d'Alembert*, quelque bon qu'il ſoit d'ailleurs. Ce qu'il énonce contre la Métaphyſique en général & contre celle de *Deſcartes* en particulier, en eſt la preuve. La Métaphyſique eſt une ſcience ſouvent incertaine & contentieuſe, dit M. *d'Alembert*, oubliant qu'il a dit un peu plus haut qu'elle eſt la baſe de toutes nos connoiſſances, & qu'il faut chercher dans elle ſeule des notions nettes & exactes de tout. Comment concilier les diſputes & les incertitudes de la Métaphyſique avec ſon exactitude & avec ſa

netteté ? Comment faire pour n'y pas voir une ombre de contradiction ? Il ne ſuffit point qu'un Ecrivain ait du génie ; il faut encore qu'il ait de la mémoire, ſur-tout lorſqu'il a des principes arbitraires, afin qu'il ne lui arrive point de ſe détruire lui-même. La Métaphyſique de *Deſcartes* eſt, ſelon M. d'*Alembert*, une Métaphyſique abandonnée, parce que c'eſt une Métaphyſique trompeuſe ; elle eſt abandonnée, on ne ſuit plus que celle de *Locke* ; elle eſt trompeuſe, elle dit que nous avons des idées innées ; il ne s'agit plus que de *Locke* qui *créa* la Métaphyſique à peu près comme *Newton* avoit *créé* la Phyſique. N'y a-t-il point un peu d'emphaſe dans ces mots pompeux de *création* ? Y reconnoît-on bien le ton ſimple & tranquille de la vérité, qui ne donne point dans l'affectation ? N'eſt-ce pas ainſi que s'exprime la partialité ? Quoi *Deſcartes*, *Arnaud*, *Mallebranche*, *Cudvvorth* n'avoient pas ſeulement ébauché la Métaphyſique ! *Locke* a eu la pénible gloire de l'aller prendre dans le ſein du néant ! Avant *Locke*, *Mallebranche* n'avoit-il point démêlé les principales cauſes de nos erreurs ? N'avoit-il point diſtingué celles qui viennent des

ſens, celles que nos paſſions occaſionnent, celles que produit l'imagination ? Ici M. *Boullé* explique en quoi la Métaphyſique conſiſte, en quoi elle diffère de la Phyſique, pourquoi la Phyſique, la Morale, l'Hiſtoire même, ne méritent le nom de vraies ſciences, qu'autant qu'elles remontent juſqu'à la Métaphyſique; c'eſt à elle que nous devons les preuves de l'exiſtence d'un Dieu, celles de l'immatérialité de notre ame, de la différence eſſentielle du juſte & de l'injuſte, &c.

Voici comme il établit les idées innées ſur les ruines du ſyſtême de *Locke*. L'ame n'eſt point matière, diſez, pour vous en convaincre, les *Entretiens de M. l'Abbé de Dangeau*, le *Traité de la connoiſſance de ſoi-même*, par le Pere Lami, le *Dictionnaire de Bayle*, tom. 2. art. *Leucippe*, la réponſe de *Clarke* aux argumens de *Collins* contre la ſpiritualité de l'Etre qui penſe : l'ame n'eſt point matière, les corps extérieurs qui agiſſent ſur nos organes, ne lui communiquent donc ni la ſenſation, ni l'idée qu'elle a d'eux ; ils n'agiſſent point ſur elle, elle n'eſt point corporelle, ils ne ſçauroient donc la toucher. Ils ne lui donnent aucune idée ;

ils n'en ont eux-mêmes aucune. Nos perceptions ſenſibles ne naiſſent point de l'ébranlement de nos organes, ni nos idées intellectuelles de nos idées ſenſibles; le moindre ne ſçauroit produire le plus; une ſenſation quelconque renferme plus de perfection que n'en renferme un mouvement local; une idée pure en renferme plus qu'une ſenſation. En diſant que la ſenſation & la réflexion ſont les deux ſources de nos idées, on m'indique les occaſions qui les excitent, on me trace bien les deux voies par où j'acquiers la connoiſſance actuelle de tels & tels objets; mais on ne m'explique point l'origine de ce que j'appelle idées; on ne me déſigne point la cauſe efficiente qui les produit. Or c'eſt cette cauſe efficiente que l'on cherche. Les idées ſont-elles de nouvelles entités que l'ame crée elle-même, ou que les objets extérieurs faſſent paſſer juſqu'à elle; ou que Dieu y mette chaque fois que nous nous repréſentons un nouvel objet; ce n'eſt ni création de la part de l'ame; Dieu ſeul peut créer, ni tranſmiſſion de la part des objets extérieurs; les corps ne peuvent tranſmettre que des corps; ni tranſfuſion ſuc-

ceſſive de la part de Dieu, Dieu eſt un acte pur qui ſe ſert des voies les plus ſimples. *Locke* n'eſſaye même point de nous faire entendre comment ces idées qui nous viennent par le canal des ſens, ont pû nous être communiquées par les corps qu'elles repréſentent; comment, par exemple, la lumiere frappant pour la premiere fois ma paupiere, a pû produire dans mon ame ce qui n'y étoit point auparavant, & que j'appelle l'idée du ſoleil; comment un morceau de ſucre qui vient à ſe fondre ſur ma langue, répand dans cette même ame un ſentiment nouveau que je nomme *douceur*. Nous ſçavons que nous avons des idées; nous ſçavons qu'elles ſont les modifications d'une ſubſtance ſpirituelle; nous ſçavons conſéquemment qu'elles ſont ſpirituelles elles-mêmes; nous ſçavons donc encore que les corps n'en peuvent point être les cauſes efficientes; les corps produiſent des corps; nous ſçavons enfin que l'ame doit ou ſe les donner, ou les recevoir comme on ſe les donneroit elle-même. Elle ſe donneroit ce qu'elle n'a point. Il faut donc qu'elle les reçoive; de qui les recevroit-elle, ſi ce n'eſt de Dieu, d'entre les mains de

qui elle sort avec le germe de ces idées que les impressions faites sur les organes développent dans un certain ordre reglé qui dépend de l'union établie par le Créateur entre l'ame & le corps.

C'est à peu près de cette maniere que M. *Bouillé* nous retrace les idées de *Descartes* qu'il ne balance point à nous dépeindre comme *un génie qui, supérieur à son siècle, étoit né pour éclairer les siècles futurs.* Suivant M. d'*Alembert* la Métaphysique de *Descartes* est une chimère; suivant notre Auteur, l'éloge de *Descartes* est celui de la Métaphysique elle-même qu'il a *éclaircie, approfondie, posée sur une base immuable*, rendue plus accessible à des esprits ordinaires, pour jetter, par son moyen, les fondemens d'une bonne Physique & d'une saine Morale.

Ce seroit un défaut de jugement de refuser de souscrire à ce que dit M. *Bouillé*, un excès de témérité de vouloir enchérir sur ce qu'il dit, & un manque de goût de prétendre qu'on pouvoit dire mieux, sur-tout par rapport à *Descartes* & à *Malebranche* qui ne déplaisent peut-être que parce qu'ils sont intelligibles, & qu'ils ne sont point

étrangers. Vous êtes actuellement en état, Monsieur, de comparer ; il seroit fâcheux que vous eussiez déjà oublié que, *dès qu'il y a comparaison il y a jugement.* Vous trouverez de quoi vous satisfaire, soit que vous aimiez le bel esprit qui analyse, soit que vous aimiez mieux le bon sens qui raisonne : comparez donc le *Traité des Sensations*, & l'*Apologie de la Métaphysique* ; jugez auquel des deux ouvrages la préférence est dûe. Décidez-vous ou pour le Métaphysicien de la Seine, ou pour celui de la Tamise.

L'Auteur qui a critiqué les pensées de *Pascal*, y a vû ou a cru y entrevoir de la misantropie, du galimathias, des contradictions. M. *Bouillé* trouve dans cette critique du tolérantisme, de l'indécence, & un défaut de Philosophie des plus frappans : c'est la substance de la défense de *Pascal*.

On met *Locke* au dessus de *Descartes* & de *Mallebranche*, parce qu'il a soutenu que nous ignorons la nature de notre ame ; qu'il est faux qu'elle pense toujours ; qu'elle pourroit être matérielle, n'y ayant aucune contradiction à dire que la matière peut penser. Nous

connoissons notre ame par sentiment & par conscience. Nous connoissons qu'elle est différente du corps ; nous sentons que les propriétés, que, par conviction intérieure, nous affirmons de celle-là, sont exclusives de celui-ci. Nous connoissons qu'elle est immortelle. La raison nous découvre l'immortalité naturelle de l'ame qui consiste en ce que n'étant point corps, elle ne sçauroit périr par dissolution comme les corps matériels. Le développement de toutes ces idées fait le sujet des trois *Lettres sur la nature de notre ame.*

Lettre que m'a écrite M. Meunier de Querlon.

On ne peut mieux défendre, Monsieur, l'intérêt du goût & de la belle Latinité, que vous venez de le faire, en restituant l'Ode défigurée par M. l'Abbé *Desfontaines* ; mais permettez-moi de joindre quelques observations aux vôtres.

Je ne m'arrêterai point à justifier l'ancienne ponctuation des six premiers vers, la seule qui soit soutenable. Celle de M. l'Abbé *Desfontaines* fait une construction barbare, dont je

défie qu'on nous produiſe un exemple. Dans le premier membre de la phraſe, le verbe *Juvat* eſt impersonnel, & dans le ſecond membre, les mots *Meta* & *palma* deviennent les nominatifs du même verbe. Si ce n'eſt là qu'une bizarrerie, au moins qu'on m'en montre une pareille. Mais comme j'ai pour maxime qu'il faut toujours expliquer un Auteur par lui-même, dans la ſeconde Ode du quatrieme Livre je trouve une expreſſion toute ſemblable à l'ancienne leçon qui lie *Palmaque nobilis* à *Terrarum Dominos evehit ad Deos*. *Horace* parlant encore des Jeux Olympiques, dit : *Sive quos Elea domum reducit Palma Cœleſtes*. N'eſt-ce pas là preciſement la même expreſſion ou la même image ? *Palma reducit* CŒLESTES ; *Palmaque nobilis* EVEHIT AD DEOS.

Vous avez très-bien remarqué qu'en iſolant les trois premiers vers, & en conſtruiſant ainſi les ſuivans : *Terrarum Dominos evehit ad Deos*, *Hunc ſi*, &c. *illum ſi*, &c. le verbe *evehit* eſt ſans nominatif ; ce qui eſt contre l'uſage de la bonne Latinité. Mais de plus, quelle néceſſité de donner à ce même verbe

evehit ce double regime, *Terrarum Dominos*, & *Hunc, illum, gaudentem*, &c. Cette fastueuse épithete de *Maîtres du monde*, convient-elle d'ailleurs à ce Marchand de bled, à cet amateur de la vie rustique, à qui le nouveau Traducteur la fait rapporter ? Quelle impropriété ne seroit-ce pas introduire dans les expressions d'Horace ? Retrouveroit-on là cette justesse heureuse & ce tour aisé qui le caractérisent ?

M. *Dacier*, qui peut-être étoit quatre fois trop sçavant pour faire une bonne traduction, fait ici une remarque de goût qui me paroît fort juste. Selon lui, ce mot *Juvat* est trop foible pour l'objet des Jeux Olympiques ; il répondroit mal à *Palma nobilis* ; & cette expression, *Terrarum Dominos evehit ad Deos*, (qui conviendroit tout au plus au Triomphateur) est trop forte & trop emphatique pour les deux autres conditions.

La seconde correction est encore plus hardie & plus ridicule. M. l'Abbé *Desfontaines* est principalement choqué des redites qu'il croit voir dans ces deux expressions si proches l'une de l'autre : *Diis miscent superis ; Sublimi feriam sidera*

vertice. M. *Dacier* réduit ces expreſſions à leur juſte valeur. Il fait voir qu'elles ſont empruntées des Grecs, & qu'elles déſignent ſimplement un état heureux. C'eſt pour ſauver une répétition à *Horace* que M. l'Abbé *Desfontaines* fait rapporter à *Mécène* la première de ces expreſſions, *Diis miſcent ſuperis*, en changeant ME en TE dans le vers qui précède. La violence qu'il faut faire au texte pour fonder ce changement, ne vous a pas échappé, Monſieur. Cette phraſe entière : *Te doctârum hederæ præmia frontium Diis miſcent ſuperis*, ne préſente qu'un ſens paſſif, & dans toute la force des termes, ne peint que le talent poëtique du perſonnage qu'elle déſigne. Mais M. l'Abbé *Desfontaines*, par un renverſement total des idées ſimples & naturelles, lui donne un ſens purement actif; ce qui ſeroit une hardieſſe intolérable, ſi ce n'étoit une abſurdité.

Je ne crois pas, Monſieur, que pour expliquer raiſonnablement toute cette fin de l'Ode, il ſoit néceſſaire de changer les temps des verbes, *miſcent*, *fecernunt*. Vous avez donné une bonne verſion du commencement de cette Ode; voici celle que je propoſe pour en lier

la fin au plan de la pièce. » MÉCÈNE, » *qui comptez des Rois pour ayeux, &c.* » *il eſt des mortels, &c.* » Pour moi les » couronnes de lierre qui ſont la récom- » penſe des Poëtes, égalent mon ſort à » celui des Dieux. La fraîcheur des bois, » les danſes légères des Nymphes avec » les Satyres, *objets de mes chants*, lorſ- » qu'Euterpe ne refuſe point de me faire » emboucher ſa flute, ou Polymnie de » monter ma lyre ſur le ton d'Alcée, me » diſtinguant déja du vulgaire; & ſi vous » me mettez au rang des Poëtes Lyri- » ques, ma tête frappera l'Empyrée. » Il eſt ſûr que ces expreſſions, *Diis miſcent ſuperis, ſublimi feriam, &c*, pour parler humainement, reviennent à celles-ci : *les couronnes de lierre, &c. ſont toute ma félicité ou l'objet de mon ambition.... & ſi j'obtiens de vous le nom de Poëte Lyrique, tous mes vœux ſeront comblés.* En les réduiſant de cette manière la gradation ſeroit plus ſenſible ; mais quoiqu'obligé de laiſſer au Poëte toute ſon emphaſe, il me ſemble que ces derniers mots, *ma tête frappera l'Empyrée* *, renchériſſent ſur l'expreſſion, *égalent*

* Cette expreſſion ne me plairoit pas ; elle eſt à mon avis trop ampoulée.

mon ſort à celui des Dieux. J'explique le *gelidum nemus, &c,* des Poëſies d'*Horace* qui doivent lui mériter le rang de Poëte Lyrique ; parce qu'elles ſont remplies de ces ſortes de peintures, comme on peut voir au I. Liv. Ode 4.

Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede.

L'Ode 17. *Velox amœnum ſæpe Lucretilem mutat Lycæo faunus.* L'Ode 32. *Poſcimus ſi quid vacui ſub umbrâ* : & pluſieurs autres ſemblables.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21. Décembre 1754.

LETTRE XIV.

Hiſtoire des Colonies Angloiſes, &c.

LA plûpart des Livres de commerce nous parlent des établiſſemens des Anglois dans l'Amérique Septentrionale, comme de la principale ſource de leur opulence, & aucun d'eux ne nous en donne une juſte idée. On vient, Monſieur, de publier un ouvrage curieux,

rieux, dont le but eſt de faire connoître la force & les reſſources de cette partie des Domaines Britanniques. Il eſt intitulé : *Hiſtoire & Commerce des Colonies Angloiſes dans l'Amérique Septentrionale, où l'on trouve l'état actuel de leur population, & des détails curieux ſur la conſtitution de leur gouvernement, principalement ſur celui de la Nouvelle-Angleterre, de la Penſilvanie, de la Caroline & de la Géorgie.*

L'importance de ces établiſſemens pour la Nation Angloiſe, n'eſt pas la ſeule choſe qui en rende l'hiſtoire intéreſſante ; la conſtitution de leur gouvernement, leurs productions naturelles, leur commerce méritent auſſi une attention particulière. Ces Colonies occupent la plus grande partie des Côtes Orientales de l'Amérique Septentrionale. Le vaſte eſpace qu'elles embraſſent ſe diviſe en pluſieurs grands établiſſemens qui font ici la matière de huit Chapitres. L'Auteur commence par la *Baye d'Hudſon*, dont j'ai déja eu occaſion de vous parler. * Pour éviter une répétition inutile, je paſſe au ſecond

* Voyez les *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*. Tome 2. page 73.

Chapitre : de l'*Iſle de Terre-Neuve*. Elle n'eſt ſéparée du Canada que par un détroit de la même largeur que celui qui ſépare Douvre & Calais ; & l'Angleterre n'en eſt éloignée que de ſix cens lieues. Les François ont eu pendant long-temps un établiſſement dans cette Iſle ; mais par le traité de paix conclu à Utrecht, ils la céderent toute entière à l'Angleterre, ne ſe réſervant que le droit d'y avoir des cabanes dans le temps de la pêche de la morue. Cette pêche eſt d'un ſi grand produit, que tous les papiers publics qui ſe diſtribuent journellement à Londres, ne ceſſent d'exciter le gouvernement à ſaiſir la première occaſion qui ſe préſentera d'empêcher la France d'y prendre part. » Si dans ce dernier » Royaume on n'eſt très-attentif à la » conſerver, ils ne tarderont pas à ſe » l'approprier. Occupant déja l'Iſle *de* » Terre-Neuve ; ils offuſquent l'entrée » du Canada, & en rendent en quelque » ſorte la poſſeſſion précaire pour les » François. «

La ſaiſon de la pêche de la morue eſt depuis le printemps juſqu'au mois de Septembre. Il y en a de deux ſortes ; la ſédentaire, qui ſe fait par les habitans de Terre-Neuve ; & la pêche er-

rante, qui ſe pratique par des vaiſſeaux qui partent tous les ans de l'Europe. On prétend que les Anglois vendent chaque année pour plus de trois millions de livres tournois de morue en Eſpagne, en Portugal, & en Italie. Cette ſomme eſt entièrement bénéfice pour eux; car le débit du rebut de cette pêche, qui ſe vend aux Antilles pour la nourriture des Nègres, & celui de l'huile de morue ſuffiſent pour rembourſer les dépenſes qu'elle entraine. Jugez par-là, Monſieur, de l'importance d'un pareil commerce. Paſſez en revue toutes les autres ſortes d'occupations, vous n'en trouverez pas qui offre un profit auſſi immenſe.

L'*Acadie*, ou la *Nouvelle-Ecoſſe*, a long-temps été occupée par les François qui l'ont encore cédée à l'Angleterre par le traité d'Utrecht. La ville de Port-Royal, ſa Capitale, prit alors le nom d'*Annapolis*. Le commerce qu'y font les Anglois, conſiſte en bois de conſtruction, en fourrures, en poiſſons, &c. Les Sauvages du pays leur apportent les pelleteries, & les troquent pour des marchandiſes d'Europe de peu de valeur. Parmi ces pelleteries, le caſtor tient

le premier rang ; les autres ſont les loutres, les loups-cerviers, les renards, & les peaux d'élant. Le gouvernement d'Angleterre profita de la réforme qui ſe fit des troupes de ce Royaume à la paix de 1749, pour augmenter la Colonie de la Nouvelle-Ecoſſe. Il offrit d'abandonner une portion de terre conſidérable à chaque Officier, à chaque ſoldat, & à chaque artiſan qui voudroit s'y établir. Ce projet formé par le Lord *Halliſax*, fut publié au mois de Mars, & au commencement de Mai il s'embarqua près de quatre mille perſonnes. Le gouvernement fit les frais du tranſport, de la nourriture & de l'entretien des nouveaux Colons, durant l'eſpace d'une année après leur arrivée. Ils y ont bâti une Ville à laquelle ils ont donné le nom d'*Halliſax*, en l'honneur de l'auteur du projet ; & au mois d'Octobre de la même année, ils avoient déja élevé plus de trois cens cinquante maiſons.

La Colonie de la *Nouvelle-Angleterre*, aujourd'hui une des plus floriſſantes que les Anglois ayent en Amérique, eſt redevable de ſes premiers établiſſemens au zèle perſécuteur de quelques Pré-

lats de la Grande-Bretagne contre les Non-Conformiſtes. L'ambitieux *Laud*, Evêque de Londres, & depuis Archevêque de Cantorbery, à qui *Charles I* avoit donné ſa confiance, engagea ce Monarque dans des démarches violentes qui rendirent ſon Gouvernement odieux. La *Cour Eccléſiaſtique*, qu'on nomma auſſi la *Haute Commiſſion*, étoit devenue une Inquiſition Proteſtante ſous ſon adminiſtration. Les Non-Conformiſtes voyant qu'il ne leur étoit pas permis de jouir dans l'ancienne Angleterre de la liberté de conſcience, après laquelle ils ſoupiroient, réſolurent de l'aller chercher dans la Nouvelle. Ils s'embarquèrent d'abord au nombre de cent vingt perſonnes. A peine furent-ils arrivés en Amérique, qu'ils dreſſèrent un Acte dans lequel ils ſe reconnurent ſujets de la Couronne d'Angleterre, & s'engagèrent ſolemnellement à obſerver les loix qu'ils feroient d'un commun conſentement pour le bien de la Colonie. Tous les chefs de famille ſignèrent cet acte, & élurent en même temps un d'entr'eux, pour être leur Gouverneur durant cette année. Ils choiſirent enſuite un endroit pour y bâtir une

Ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Nouveau-Plymouth*, en mémoire du lieu d'où ils etoient partis d'Europe.

Cette première Colonie fut ſuivie de ſept autres que les mêmes raiſons firent ſortir de la Grande-Bretagne. Les deux premières allèrent s'établir dans la Baye des *Maſſachuſetts*, & ſur les bords de la *Connecticute* dont elles retinrent le nom; les cinq autres prirent celui de *Nevv-Haven*, de *Nouvel-Hampshire*, de *Main*, de *Rhode-Iſland* & de la *Providence*. Ces différens établiſſemens avoient chacun leurs loix particulières, & leurs Magiſtrats qui étoient élus par les Colons mêmes. Quoiqu'ils formaſſent autant de gouvernemens diſtingués les uns des autres, ils étoient néanmoins unis par une confédération, pour les choſes qui les intéreſſoient en commun. Telle étoit la conſtitution de la *Nouvelle-Angleterre*, qui éprouva dans la ſuite divers changemens. Aujourd'hui le Roi de la Grande-Bretagne y nomme un Gouverneur qui a le commandement de la Milice, & qui peut rejetter les loix propoſées par le Conſeil général des Colonies. C'eſt à lui auſſi à confirmer le choix des Magiſtrats; & ſans

ſon conſentement il ne leur eſt pas permis de convoquer aucune aſſemblée extraordinaire. Mais auſſi quand une fois elle eſt convoquée, elle peut appeller devant elle le Gouverneur, & tel Magiſtrat qu'elle juge à propos, & leur faire rendre compte de leur conduite. Vous lirez avec plaiſir dans l'ouvrage même, Monſieur, tout ce qui regarde l'état actuel de ces Colonies; leurs richeſſes ſont aujourd'hui portées à un point qui donne de la jalouſie à la Nation dont elles tirent leur origine.

Parmi les divers établiſſemens de la *Nouvelle-Angleterre*, il y en a un qui vous ſurprendra ſans doute. C'eſt une ſociété de Miſſionnaires deſtinés à la converſion des Idolâtres, comme nous en voyons dans la Religion Catholique. Voici quelle fut l'origine de cette eſpèce de Séminaire. Un Miniſtre nommé *Elliot*, que les Anglois appellent l'*Apôtre des Indiens*, entreprit de prêcher l'Evangile aux Sauvages de ces contrées. Il apprit leur langage, & traduiſit même en leur idiôme pluſieurs livres de piété, entr'autres la Bible entière. Le Parlement d'Angleterre voulant ſeconder les travaux d'*Elliot*, éti-

gea une compagnie composée d'un Président, d'un Trésorier, & de quatre Assistans,& l'autorisa à recevoir les charités des personnes qui voudroient contribuer à cette bonne œuvre. Cette compagnie fit une quête en conséquence du pouvoir qui lui étoit donné ; & elle se vit bientôt en état d'acquerir des biens fonds. Elle jouit actuellement de plus de vingt mille livres de revenus, avec lesquels elle entretient quinze ou seize Missionnaires.

L'Auteur rapporte un trait bien remarquable de l'équité des premiers Anglois qui allèrent s'établir en Amérique. Quoiqu'ils eussent pû se prévaloir de leur nombre, sans avoir égard au droit des Sauvages à qui naturellement ce pays appartenoit, ils aimèrent mieux acheter d'eux le terrein qui leur étoit nécessaire, que de violer les premiers principes du droit naturel. Comparez, Monsieur, cette conduite pleine d'équité avec celle des Espagnols dans l'Isle de Saint-Domingue, & au Méxique.

Les Hollandois possédoient autrefois la *Nouvelle-York*, sous le nom de *Nouvelle-Belgique*. Ils l'avoient achetée de *Hudson*, Navigateur Anglois, qui en

avoit fait la découverte. *Jacque I* proteſta contre cette vente ; & en 1664 les Anglois s'emparèrent de ce pays ſans beaucoup de réſiſtance. Son commerce eſt le même que celui de la *Nouvelle-Angleterre*. On en tire des fourrures, des peaux de caſtor, des bois de conſtruction, du grain, de la farine, des chairs ſallées, & toutes ſortes de poiſſons.

La *Penſilvanie* eſt une des plus conſidérables Colonies des Anglois en Amérique. Elle a pris ſon nom de *William Pen*, de la ſecte des Quakers, ſon fondateur. *Philadelphie* en eſt la Capitale, & mérite d'être miſe au rang des plus belles Villes du monde. Entre pluſieurs réglemens qui furent faits par le fondateur, dans les commencemens de la Colonie, en voici trois qui m'ont paru aſſez ſinguliers.

» 1°. Aucun impôt ne peut être levé » ſous quelque nom, & pour quelque » cauſe que ce ſoit, que par une loi » expreſſe du Parlement de la Provin- » ce. Quiconque perçoit des impôts » qui n'ont point été établis par cette » voye, ou quiconque a la foibleſſe » de les payer, eſt regardé comme un

» traitre à la Patrie, un ennemi public,
» & puni comme tel.

» 2°. Tout enfant au-dessus de douze
» ans, sans exception, doit apprendre
» un métier ou un commerce, afin
» qu'il n'y ait point d'oisif parmi le
» peuple, mais que le pauvre trouve
» moyen de subsister, & que le riche,
» si sa fortune vient à être détruite,
» ne périsse pas d'indigence.

» 3°. Pour prévenir les procès, les
» Cours de chaque Comté doivent élire
» trois Officiers, nommés les *Faiseurs*
» *de Paix*, dont les fonctions sont de
» conseiller les particuliers entre les-
» quels il s'élève des différends. «

La *Virginie* fut ainsi nommée par la Reine *Elisabeth*, en mémoire du célibat dans lequel vivoit cette Princesse. La Baye de *Chesapeak* sur laquelle cette Colonie est située, s'enfonce près de soixante lieues dans les terres. On dit que tous les Vaisseaux de l'Europe rassemblés, pourroient y être à l'ancre. Dans le temps qu'on traça le plan de *Williamsburg*, Capitale de la Virginie, on disposa les rues de façon, qu'à mesure que l'on y bâtiroit, les maisons représenteroient le chiffre du Roi *Guil-*

laume III, parceque ce fut ſous ſon regne que cette Ville fut commencée. Ce chiffre étoit un W, lettre initiale du nom de ce Prince. Vous voyez, Monſieur, qu'en ſuivant cette diſpoſition, *Williamsbourg* ne peut jamais faire une belle Ville. La conſommation du tabac qui ſe fait en Europe a déterminé les Virginiens à ſe borner à la culture de cette plante qui forme la baſe de leur commerce. Ils ont porté la préparation de cette denrée à une ſi grande perfection, que le tabac qu'ils débitent paſſe pour le meilleur du monde. Cette branche de commerce enrichit la Nation Angloiſe d'une ſomme de dix millions tous les ans. On compte que la Virginie envoye en Europe juſqu'à cent mille boucauts de tabac chaque année. L'Angleterre en retient la moitié pour ſon uſage; & cette moitié produit, par les droits d'entrée dans le Royaume, une autre ſomme d'environ dix millions dans le tréſor public. Les François n'ont point encore partagé avec les Anglois l'avantage qu'il y a de recueillir par ſoi-même une plante devenue néceſſaire, & dont ils font eux-mêmes une ſi grande conſommation. Ils ont

plus contribué qu'aucune autre nation de l'Europe à mettre la Virginie ſur le pied floriſſant où nous la voyons.

Les Eſpagnols furent les premiers peuples de notre continent qui voyagèrent dans la *Georgie* & la *Caroline*. Ces deux pays formoient une partie de ce qu'on appelloit la *Floride*. Les François ſuccéderent aux Eſpagnols, & les Anglois aux François. Vous devinez aiſément que c'eſt des noms de *Charle* & de *George*, Rois d'Angleterre, que ſe ſont formés ceux de *Georgie* & de *Caroline*. Les principales productions de cette dernière Colonie ſont le ris, l'hydromel, le gaudron, & la poix dont les Anglois font un fort grand commerce. C'eſt encore un objet pour eux de plus de trois millions dont ils enrichiſſent la Grande-Bretagne. La Georgie ne reſſemble point aux autres établiſſemens Anglois. Le peuple n'y a aucune liberté; elle eſt confiée toute entière à des Commiſſaires qui demeurent à Londres, & qui tiennent les Géorgiens dans une eſpéce d'eſclavage. Cette forme de gouvernement eſt entrêmement contraire à la population de cette Colonie qui déperit chaque jour.

Je n'entrerai pas, Monſieur, dans un plus grand détail; vous voyez que l'Auteur ſuit toujours la même methode. Il donne d'abord l'hiſtoire de chaque Colonie; & s'attache principalement à montrer leur population actuelle, leurs productions naturelles, leurs débouchés, leurs marchandiſes, leur correſpondance mutuelle, & tous les lieux où elles exercent leur commerce. Il obſerve ſur-tout les vues ſecrettes des Anglois ſur l'Amérique Septentrionale; & ce tableau eſt une preuve qu'il n'eſt pas moins eſſentiel pour les politiques de s'occuper de l'équilibre de l'Amérique, que de celui de l'Europe. Vous trouverez ce bon ouvrage en un Volume chez le *Breton*, rue de la Harpe, chez *Deſaint*, rue S. Jean de Beauvais, chez *Piſſot*, quai de Conti, & chez *Lambert*, rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Lettres Spirituelles.

Vous n'êtes pas, Monſieur, du nombre des profanes, pour qui le ſtyle de la dévotion eſt un idiôme inconnu; je ne crains donc point de vous parler une langue étrangère, en vous entrete-

nant des *Lettres ſpirituelles de Meſſire Pierre François Laſitau, Evêque de Siſteron :* un Volume in 12, à Paris chez *Claude Hériſſant* Libraire rue Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.

L'Auteur ſe propoſe de conduire une Religieuſe à la ſpiritualité la plus ſublime; & dans vingt-cinq Lettres il lui développe tous les principes de la vie intérieure. Les ſix premières traitent de la vertu de *recueillement*, ſans laquelle il eſt impoſſible d'arriver à la perfection. » On demande tous les jours, dit » M. *Laſitau*, comment il ſe peut » faire que, de tant de perſonnes religieuſes qui, en un ſens, mènent la » vie des Saints, il ne s'en trouve ſouvent aucune, dont on puiſſe dire que » c'eſt une vraie Sainte. » C'eſt qu'elles n'ont point l'eſprit de recueillement; c'eſt-à-dire, qu'elles réſident trop rarement dans leur propre cœur, pour en connoître les penchans & en réprimer les ſaillies. Que dans un moment imprévu on vienne à les contrarier, à leur parler avec hauteur, à attaquer leur petite réputation, comme, dans la ſurpriſe, elles ne ſe trouvent pas au-

dedans d'elles-mêmes, la poudre ne prend pas feu avec plus de viteſſe. Renfermées dans leur intérieur, elles auroient apperçu les premiers ſoulèvemens de leur trop grande ſenſibilité, & en auroient prévenu la fougue.

Trois choſes conduiſent à ce parfait recueillement que recommande M. l'Evêque de Siſteron : la ſolitude, le ſilence & la tranquillité. » Commencez » donc, ma chère fille, par congédier » toutes les viſites inutiles, par éviter » toutes les compagnies amuſantes, par » rompre toute liaiſon avec les perſonnes ſéculières, tout commerce avec » les mondains, toute aſſiduité au Parloir. N'allez pas même vous répandre » dans les chambres des autres ; retirez-vous dans votre cellule, & tenez-vous y renfermée . . . *Eſt bien avare, ma chère fille, l'ame à qui Dieu ne ſuffit pas.* »

L'eſprit de recueillement ne ſçauroit ſe trouver dans les grands diſcoureurs. Leur ame s'épuiſe dans des propos qui n'aboutiſſent qu'à les diſſiper. Le goût qu'ils y trouvent les applique tout entiers à l'action qui les abſorbe. C'eſt en-

core pis dans une vie agitée : le trait ſuivant vous apprendra juſqu'à quel point Dieu porte à cet égard ſa délicateſſe. Trois Rois demandèrent au Prophéte *Eliſée* qu'il leur obtint une pluye abondante pour étancher la ſoif de leurs ſoldats. Indigné qu'un Roi idolâtre, qui étoit de leur nombre, lui portât une ſemblable parole, le Prophéte s'émut & entra dans une ſainte colère. Cependant, pour ne pas refuſer aux deux autres le ſecours qu'ils demandoient, il réſolut de s'adreſſer à Dieu, pour en obtenir l'effet de leurs deſirs. Mais pour attirer Dieu dans ſon cœur, que fit *Eliſée ?* Il n'ignoroit pas que le Seigneur ne ſe communique qu'aux ames recueillies ; & il ſçavoit combien toute eſpèce d'agitation, même celle qui n'eſt que l'effet d'un ſaint zèle, eſt contraire à l'eſprit de recueillement. Il commença donc par calmer dans ſon ame cette émotion ſubite que ſon zèle venoit d'y exciter. Pour y réuſſir plus promptement, il voulut qu'on jouât ſur le luth quelques airs harmonieux en ſa préſence ; & devenu plus tranquille, il adreſſa ſa prière au Seigneur. Alors l'eſprit de

Dieu s'empara de toutes les puiſſances de ſon ame, & lui accorda plus qu'il n'avoit demandé.

Le moyen de ſe retirer au-dedans de ſoi-même, de s'y fixer, de s'y occuper, de s'y plaire; c'eſt de marcher continuellement en la préſence de Dieu. On acquiert cette habitude en conſidérant Dieu dans toute choſe, & en faiſant toute choſe en Dieu. Ce n'eſt donc pas ſeulement la vue du Ciel qui doit nous raconter ſa gloire; il faut encore que l'aſpect d'une fleur nous entretienne de ſa beauté; que le vol d'un oiſeau nous faſſe prendre notre eſſor vers le Ciel; & que, quand l'horloge ſonne, nous ſongions que c'eſt autant d'avancé vers l'Eternité, &c.

On demande à M. *Lafitau*, s'il eſt poſſible de donner ſon attention à pluſieurs objets différens en même temps: ſi on peut s'occuper tout à la fois & de la préſence de Dieu, & des fonctions de ſon état. Oui, ſans doute, répond l'Auteur; & » pour vous en convaincre » par vous-même, dites-moi, je vous » prie, ſi quand vous travaillez quel- » que ouvrage à l'aiguille, & que vous » mêlez l'or & la ſoye pour monter

» quelque ornement d'Autel, votre eſ-
» prit & votre cœur ne s'occupent ja-
» mais de nul autre objet que de celui
» qui fait le ſujet de votre travail ?....
» Quand au Chœur vous vous appli-
» quez à la pſalmodie, votre eſprit ne
» va-t-il jamais errer ſur d'autres ſujets,
» que ſur celui de votre chant, ſans
» quitter pour cela l'attention qu'il ap-
» porte à chanter ?.... Quand les cho-
» ſes nous plaiſent à un certain point,
» c'eſt alors qu'elles nous ſuivent dans
» toutes nos actions. C'eſt ainſi qu'au
» jeu & à la promenade, que dans le
» lieu & le temps des ſpectacles, une
» femme mondaine penſe à la vanité
» des modes & des parures ; qu'un plai-
» deur ne quitte pas l'idée de ſes pro-
» cès ; qu'un ambitieux ne perd pas le
» ſouvenir de ſes projets d'élevation. »
De même, ſi le ſouvenir de Dieu occupe notre cœur, nous ne perdrons jamais de vue ſa divine préſence.

Une autre pratique de la vie intérieure, fort recommandée par les Pères ſpirituels, c'eſt la méditation. Elle fait ici la matière de ſept Lettres, dont la dernière roule uniquement ſur la contemplation. Liſez, Monſieur, cette Let-

tre toute entière ; ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que la bouche ne peut exprimer, & ce que l'esprit de l'homme ne sçauroit comprendre, y est expliqué avec toute la clarté dont ces sortes de matières peuvent être susceptibles. Je n'ose m'engager dans ces sublimes opérations du S. Esprit ; & je ne crois pas que sans une inspiration particulière, on puisse traiter des sujets aussi relevés.

De la contemplation il n'y a plus qu'un pas à faire, pour arriver à la perfection : c'est de s'abandonner uniquement à toutes les volontés de Dieu. De là naissent le courage, la joie & le silence dans les afflictions ; trois points essentiels qui ont fourni la matière de trois Lettres, après lesquelles vous en trouverez cinq autres sur les *fautes légères*, les *péchés douteux*, & la *simplicité*.

Lettres sur les Ouvrages & Œuvres de Piété.

Je me suis d'autant moins étendu sur le Livre de M. de Sistéron, que je viens d'apprendre qu'un homme d'esprit a

commencé un Ouvrage Périodique ; uniquement deſtiné à rendre compte des écrits de cette nature, & qu'il s'eſt même particuliérement appliqué à faire connoître celui de M. *Lafitau*. Ce Journal Aſcétique eſt intitulé : *Lettres ſur les Ouvrages & Œuvres de Piété, dédiées à la Reine*. L'Auteur eſt M. l'*Abbé Joannet*. Il ſe diſtribue par Cahiers le 1 & le 15 de chaque mois. Ces différentes parties forment au bout de l'année environ cinq ou ſix Volumes ; & chaque Volume finit par une Lettre de *Nouvelles édifiantes*. Les actions d'une piété exemplaire, les traits ſinguliers de vertu, les établiſſemens où brille la charité chrétienne, les morts des perſonnes connues par une rare piété, les cérémonies qui font honneur à la Religion : voilà, Monſieur, de quoi eſt compoſée la Lettre de *Nouvelles* qui termine chaque Tome, & qui n'eſt pas la moins intéreſſante de l'ouvrage. Les tableaux, les eſtampes, les morceaux de ſculpture, les piéces de muſique qui traitent des ſujets de piété, les Sermons qui ſe prêchent durant l'année dans les Egliſes de Paris ; tout cela entre encore dans le plan de ce Journal.

Ce dernier article ne peut être que très-utile aux jeunes Eccléſiaſtiques de Province qui ſe deſtinent à la Chaire, & qui ne ſont point à portée d'entendre les bons Prédicateurs. Ils trouveront ici une analyſe exacte, & les endroits choiſis de leurs meilleurs Sermons; ce qui ſuppoſe autant de diſcernement que de mémoire dans le Journaliſte. Un autre avantage de ces ſortes d'extraits, c'eſt d'obliger les Prédicateurs à faire leurs Sermons eux-mêmes; vous ſçavez que pluſieurs d'entr'eux ne ſe font point de ſcrupule de débiter les diſcours d'autrui. Ils les achètent, ou des Prédicateurs qui ont fini leur carrière Apoſtolique, ou des Copiſtes qui en font une certaine proviſion pour en fournir la Ville & les Provinces. Si le nouveau Journal nuit à ce commerce en rendant publique cette eſpèce de fraude, il aſſure du moins aux vrais propriétaires la poſſeſſion entière d'un bien, que d'injuſtes uſurpateurs voudroient partager avec eux. Par le moyen de ces analyſes imprimées, on ſçaura que tel Prédicateur a voulu ſe parer des dépouilles d'un autre; ou plûtot la crainte d'être

découvert le fera renoncer à ce honteux larcin.

Tout ce que je viens de dire diſtingue particulierement, & doit faire rechercher ces nouvelles Feuilles Périodiques. Ajoûtez à cela qu'on y rend compte d'un nombre infini d'ouvrages de piété, dont les autres Journaux ne font aucune mention; ils ſe contentent de parler de ceux qui tiennent à la Littérature, tels que les Oraiſons Funèbres, les Sermons imprimés, les Poëſies ſacrées, &c; & encore ne parlent-ils que des plus célébres morceaux dans ce genre. Les Lettres de M. l'Abbé *Joannet* ſe trouvent à Paris chez *Chaubert* Libraire, Quai des Auguſtins à la deſcente du Pont Saint-Michel, & chez *Claude-Heriſſant*, auſſi Libraire, rue neuve Notre-Dame.

Cours public d'Architecture élémentaire.

M. *Blondel*, Architecte, Profeſſeur & Deſſinateur de l'Ecole des Arts, rue de la Harpe, près de la Sorbonne, ouvrira le mercredi quinze du mois de Janvier ſon ſecond Cours public élé-

mentaire d'Architecture, qui a été retardé par une maladie, dont cet habile Maître eſt heureuſement guéri. Ce Cours ſera précédé d'un diſcours hiſtorique qui ſervira d'introduction à l'Architecture, & aux autres Arts qui y ont rapport. Il ſera compoſé, ainſi que le précédent, de 40 leçons qui ſeront données régulièrement tous les jeudis & ſamedis de chaque ſemaine, depuis trois heures après midi juſqu'à cinq. L'objet de ce Cours élementaire eſt la connoiſſance de l'Architecture, ſi néceſſaire aux hommes en place. Pour cet effet, on y diſcutera, en général, les opinions des Anciens & des Modernes, & l'on y traitera, en particulier, les principes de la conſtruction, de la diſtribution, de la décoration, de la convenance, de la proportion, de la ſymétrie, & de la partie du goût, ſans lequel il eſt impoſſible de parvenir à diſcerner l'excellent, le médiocre & le défectueux.

Le dix neuf du même mois, M. *Blondel* reprendra, ainſi que tous les Dimanches depuis trois heures juſqu'à cinq, ſon Cours de Théorie pour les Artiſtes, & il continuera les mêmes jours depuis

huit heures du matin juſqu'à midi, & les fêtes depuis deux heures après midi juſqu'à ſix, ſes leçons de pratique à l'uſage des divers Ouvriers du Bâtiment, & des perſonnes qui ont beſoin de l'exercice du Deſſein pour leur profeſſion.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24. Décembre 1754.

LETTRE XV.

IL m'eſt revenu, Monſieur, que l'on me faiſoit un reproche auquel je ſuis extrêmement ſenſible. On m'accuſe de ne parler que d'*Ecrivailleurs* généralement réprouvés, des *Boiſp...*, des *Sell...*, des *Mail...*, des *Chév...*, des *la Morl...* &c; de ne prendre que des victimes mille fois immolées par le public lui-même; de ne remuer en quelque ſorte, que des cendres éteintes; de n'oſer conſulter le Dieu du Goût dans les entrailles des Auteurs vivans; c'eſt-à-dire, des grands Auteurs, des Auteurs de réputation; de redouter leur crédit,

crédit & de me taire prudemment, ſurtout, par rapport aux ouvrages de l'Académie Françoiſe. Il eſt vrai, Monſieur, que j'en ai laiſſé paſſer quelques-uns ſans vous en rendre compte. Mais n'attribuez point mon ſilence à des raiſons politiques. Je ſçais trop que l'honneur, autant que l'amour des Arts, gouverne cette illuſtre Compagnie, & que tous les membres qui la compoſent ſont incapables de chercher à nuire à un citoyen, parce qu'il écriroit que tel diſcours prononcé dans leur Lycée n'eſt pas de ſon goût. Ils ſont à la tête de la République des Lettres; c'eſt à eux d'y veiller, d'y faire obſerver les loix, & de laiſſer ſacrifier ſans pitié leurs propres enfans, pour le ſalut de la Patrie, à l'exemple du grand *Brutus*. Eh! que deviendroit notre Parnaſſe, ſi le deſpotiſme s'y introduiſoit, ſi la tyrannie de quelques citoyens anéantiſſoit la liberté, ſi quelque impétueux *Sylla* s'emparoit du ſouverain pouvoir!

Croyez-vous, Monſieur, que ſi j'étois ſenſible à tout ce qu'on peut dire ou faire contre moi, je me permettrois de critiquer les Auteurs mêmes qui vous paroiſſent les plus mépriſables? Vous

liſez tranquillement dans votre Province les Lettres que je vous adreſſe ; vous y voyez que je dis librement qu'un tel a fait une mauvaiſe Tragédie, qu'un autre a donné au Théâtre une Comédie, vuide de ſujet, de ſens & de ſtyle, que celui-ci a compoſé un Roman dédaigné par les femmes de chambre mêmes, celui-là des *Eſprits* où il n'y en a point ; &c. tout cela vous paroît la choſe du monde la plus ſimple. Vous n'entendez pas les cris de tous ces petits Auteurs ; vous ne voyez pas toutes les tracaſſeries qu'ils cherchent à me ſuſciter ; vous ne ſçavez pas qu'ils s'attroupent & qu'ils s'aſſocient, pour forger de plats libelles contre moi ; vous ignorez (je crois cependant vous l'avoir déja dit) que *Floriſe* veut du bien à *Damon* qui a été le Précepteur de ſon fils ; que *Célimène* ne peut ſe diſpenſer d'accorder ſa bienveillance à *Mopſus* qui a fait des Vers pour elle le jour de ſa fête, & le premier jour de l'an ; que *Clorinde* ſoutient néceſſairement *Tirsis* qui lui a dédié un Livre, & qui lui a dit de jolies fadeurs dans ſon Epître dédicatoire ; &c. Venez à Paris, Monſieur, vous ſerez témoin de toutes ces miſères ; vous y verrez les

plus chétifs vimailleurs avoir un parti; & vous ſerez peut-être ſurpris de mon intrépidité. Je m'étourdis ſur tous les dangers; ſi j'y penſois ſérieuſement, je ne ſçai ſi je ſerois auſſi tranquille. L'exemple de *Boileau* eſt digne de remarque. Rappellez-vous que les *Cotins*, les *Pradons*, les *Pelletiers*, les *Bonnecorſes*, voulurent lui faire un crime d'Etat d'avoir dit, en parlant de ſon ſiècle, *ce ſiècle de fer*. Ils en porterent des plaintes très graves. J'ai quelquefois peur auſſi que les dignes ſucceſſeurs de ces grands génies ne donnent une interprétation odieuſe à quelque mot innocent qui pourroit m'échapper. Mais les lumières & l'équité du Gouvernement me raſſurent; on ſe moqua des accuſateurs de *Boileau*, qui, quoique ſatyrique de profeſſion (ce qui eſt plus fort que d'être critique) étoit hautement protégé par le Monarque & par ſes Miniſtres; on rira également des imbécilles imputations de mes ennemis. Ils ne manqueront pas de relever ce propos, & de s'écrier que je me mets en parallèle avec *Boileau*; j'en ſuis bien éloigné; ce n'eſt point moi qui me compare à *Boileau*; ce ſont eux que

je compare aux *Cotins*, aux *Bonnecorſes*, &c; je les crois auſſi bons Ecrivains & auſſi bonnes gens.

Réception de ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Comte de CLERMONT, *à l'Académie Françoiſe.*

Si je ne vous ai point entretenu, Monſieur, de ce qui s'eſt paſſé cette année à l'Académie Françoiſe, c'eſt que je me ſuis vû entraîné, ſans y penſer, par d'autres ouvrages. L'évenement le plus glorieux & le plus intéreſſant qui ſoit arrivé à cette Académie, depuis qu'elle exiſte, eſt l'élection de ſon Alteſſe Séréniſſime, Monſeigneur le Comte DE CLERMONT. Quel ſucceſſeur inattendu pour les mânes numiſmatiques de M. *Gros de Boze*! Quel honneur ineſperé pour l'Académie elle-même! Quelle ſatisfaction pour toute la République des Lettres! Un Prince du ſang de nos Rois, le petit-fils du grand CONDÉ, daigne, en quelque ſorte, devenir notre confrère. Il l'étoit déja par ſon goût pour les Sciences qu'il cultive depuis ſon enfance. Sa Cour a toujours été l'aſyle des talens; il ſe

plaît à les exciter, à les mettre en œuvre ; & il leur donneroit lui ſeul aſſez d'occupation, ſi ſa modeſtie leur permettoit de ſe livrer à leur penchant, & de célébrer tout ce que lui doivent les beaux Arts, la Patrie & la Société. Ce n'eſt donc point à titre de Prince, de Héros, mais d'homme de Lettres que M. le Comte DE CLERMONT a été reçu à l'Académie Françoiſe. Ses loiſirs ſont littéraires ; il exerce ſon heureux génie. Il eſt vrai qu'il ſe taît avec une diſcrétion ſcrupuleuſe ſur les faveurs qu'il reçoit des Muſes ; mais elles ſont trop flattées d'une telle conquête, pour n'en pas faire confidence elles-mêmes à quelques-uns de leurs élèves.

M. le Comte DE CLERMONT prit ſéance à l'Académie le mardi 26 Mars de cette année. Il n'étoit point attendu ; il n'y avoit que neuf Académiciens ; il fit le dixiéme, & ſe trouva au milieu d'eux ſans aucune place diſtinctive ; on agita quelques queſtions ; il donna, comme les autres, ſon avis, qui preſque toujours fut trouvé le meilleur, parce qu'il l'étoit réellement. La Séance finie, il reçut pour ſa part quatre Jettons, & dit en les prenant, qu'il deſi-

roit qu'il fût d'usage de les porter à son habit comme les Ordres du Roi ; qu'il s'en feroit honneur : paroles dignes d'être conservées dans les fastes de l'Académie & de toute la Littérature.

Réception de M. de Bougainville.

Les vœux de M. *de Bougainville* ont enfin été exaucés ; & la vivacité de ses desirs satisfaite. Il a succédé, dans l'Académie Françoise, à M. *Nivelle de la Chaussée.* Il prononça le 30 Mai son discours de remercîment, dans lequel, après avoir exprimé son extrême reconnoissance à l'Académie, il fait, suivant l'usage, le panégyrique de son prédécesseur. On souscrit à une grande partie des éloges qu'il lui donne. Mais dire que ses Pièces sont *bien écrites* ; qu'il y règne *un intérêt noble, soutenu par l'élégante facilité du style, & par la régularité de l'ordonnance* ; que le Spectateur est tantôt *saisi d'admiration*, tantôt ému de tendresse : ces louanges passeront dans l'esprit de bien de gens pour des exagérations Académiques. M. *de la Chaussée* étoit sans doute un homme d'esprit, un Au-

teur estimable ; mais il ne sera jamais classique ; il n'a point cette chaleur, cette flamme de génie qui fait vivre les ouvrages. Il est froid, & son style, en général, n'est ni pur ni élégant. Quelques-unes de ses pièces pourront rester au Théâtre, sans que la postérité soit *saisie d'admiration* ; il en est resté de plus mauvaises que les siennes. Cet avantage ne décide rien pour la réputation des Poëtes Dramatiques. Au reste le discours de M. *de Bougainville* me paroît très-bien écrit ; c'est ce que j'ai vû de mieux de cet Auteur, en fait de style.

M. le Duc *de Saint-Agnan*, qui remplissoit la fonction de Directeur de l'Académie, fit au discours de M. *de Bougainville*, une réponse courte, d'un style simple & noble à la fois. Il loue le jeune Récipiendaire sur sa traduction de l'*Anti-Lucrèce*, sur la publication de plusieurs Volumes de l'Académie des Belles-Lettres dont il est Secretaire Perpétuel, sur la justesse d'esprit & la variété des connoissances nécessaires pour bien rédiger les Mémoires de ses Confreres, sur ses extraits & sur ses éloges des Académiciens morts. M. *de Boze*

avoit fourni la même carrière avec honneur ; ce qui engage M. le Duc *de Saint-Agnan* à payer auſſi un juſte tribut à la mémoire de ce docte Académicien, qui a rendu des ſervices réels à notre Littérature. M. le Duc finit ſa réponſe par des traits heureux que la circonſtance de la réception de M. le Comte DE CLERMONT lui a fait ſaiſir habilement. Il adreſſe la parole à M. *de Bougainville*. » Venez, Monſieur, jouir » le premier du ſingulier avantage de » voir votre nom écrit dans nos faſtes à » la ſuite de celui d'un petit-fils du » grand Condé, qui, pour l'honneur des » Lettres & celui de l'Académie, a crû » que ce ſeroit ajoûter à ſa gloire que » de joindre les lauriers du Parnaſſe à » ceux qu'il cueillit ſi ſouvent dans les » champs de Mars. Venez-nous aider à » célébrer un événement dont n'auroit » jamais oſé ſe flatter ce grand Cardinal » notre fondateur, malgré tout ce que » ſon vaſte génie ſçavoit donner d'éten- » due à ſes vûes & à ſes projets. Venez » enfin nous rappeller les merveilles » d'un regne que les ſiécles futurs met- » tront à côté de celui de Louis XIV, & » dont vous êtes chargé de tranſmettre

» le tableau à la Poſtérité, dans l'ex-
» plication hiſtorique des Médailles
» qui en conſacrent les principaux évé-
» nemens »

Réception de M. de Boiſſy.

Je crois, Monſieur, que l'ambition d'être de l'Académie Françoiſe ſeroit moins ardente, s'il falloit remplacer ceux dont on prend la place; c'eſt-à-dire, s'occuper des mêmes études, des mêmes travaux; s'il en étoit des Fauteuils Académiques, comme des Tribunaux de Judicature, des Chaires de Profeſſeurs, &c, où l'on eſt obligé de faire les mêmes fonctions que le prédéceſſeur. Cette loi gênante n'y eſt heureuſement pas établie; on y voit un Seigneur de la Cour ſuccéder à un Sçavant, un Bel-Eſprit à un Traducteur, un Evêque à un Poëte, &c. Mais ſi un pareil réglement y avoit lieu, il ſe trouveroit bien obſervé par rapport à M. *de Boiſſy*, à qui l'on a donné la place occupée par feu M. *Néricault Deſtouches*. C'eſt un Poëte Comique qui ſuccéde à un Poëte Comique. Quoi de plus naturel & de plus analogue! Peu d'élections d'hommes de Lettres ont fait au-

tant de plaisir aux gens de lettres eux-mêmes que celle de M. *de Boissy*. La voix publique, qu'il faudroit toujours consulter dans ces sortes de choix, le portoit hautement à l'Académie, & le nommoit aux Electeurs de l'Empire Littéraire. Ce n'est point là gêner la liberté de leurs suffrages, c'est la favoriser au contraire; c'est leur fournir des armes puissantes pour repousser les tentatives de mille assiégeans qui employent la ruse, l'adresse, la séduction, & souvent la force pour s'emparer de la Citadelle d'*Apollon*: ravisseurs effrenés, qui ne pouvant faire consentir à leur passion les chastes filles de Mémoire, portent sur elles des mains profanes & violentes.

M. *de Boissy* fit sa libre & triomphante entrée dans le Sanctuaire des neuf Sœurs le 25 Août de cette année. La satisfaction avec laquelle on le vit prendre séance ne peut s'exprimer. C'étoit des battemens de mains, des transports de joie, que depuis longtemps on n'avoit vûs à l'Académie. Il récita pour son remercîment une Ode précédée de quelques lignes de prose. Cette Ode fut très-applaudie: en voici

deux Strophes qui regardent M. *Deſtouches*.

Je frémis : où va mon audace ?
Quel eſt le péril que je cours ?
Le grand homme que je rempl.
Eſt le *Térence* de nos jours.
J'oſe marcher dans ſa carrière.
Mais *Deſtouche* eſt près de Moli.
Autant que je ſuis loin de lui ;
Ami riant de la Sageſſe,
Il ſçut divertir ſans baſſeſſe,
Et nous inſtruire ſans ennui.

Il ne borna point ſon génie
Dans les limites de l'Auteur ;
Il fut, pour ſervir ſa Patrie,
Utile Négociateur.
Il ſçut, comme un Plan Dramatique,
Conduire un projet politique ;
D'*Adiſſon* il ſuivit les pas ;
Et, contre l'aveugle ignorance,
Prouva qu'un Ecrivain qui penſe,
A l'eſprit de tous les états.

D'heureuſes conjonctures ſe ſont réunies pour rendre à M. *de Boiſſy* ſa réception plus chére encore. Il a ſuccédé à un digne élève de *Thalie* ; & il s'eſt vû inſtallé par un favori de la même Muſe, par M. *Greſſet*, qui, en qualité de Directeur, a répondu à ſon Ode. Il eût été neuf, & ſûrement très-agréable

pour le Public, que M. *Greſſet* eût auſſi fait ſa réponſe en vers. Cette idée ne lui ſera pas venue ſans doute : mais ſa Proſe vaut bien des vers, & peut-être mieux. Il fait d'abord un compliment au Récipiendaire. » Des Piéces égale-
» ment ingénieuſes & ſages, toujours
» imaginées avec élévation, toujours
» écrites avec élegance, reſpirant par-
» tout la raiſon, la décence, l'agré-
» ment, & toujours couronnées par de
» brillans ſuccès : tant d'ouvrages qui
» ont fait ſi ſouvent le charme & les
» plaiſirs du Public, intéreſſoient né-
» ceſſairement ſa reconnoiſſance pour
„ leur Auteur ; & cette reconnoiſſance
„ ſi honorable & ſi ſenſible, éclatte
„ toute entière dans ce jour où vous
„ recevez les Lauriers Littéraires. „ M. *Greſſet* trace enſuite le portrait de Meſſieurs de *la Chauſſée* & *Deſtouches*, qui ne ſeront jamais aſſociés que dans cette ſeule occaſion. Puis, donnant l'eſſor à ſon génie, il venge *Molière* (ſi pourtant un auſſi grand homme a beſoin de vengeur) de la déraiſon de quelques petites cotteries de nos jours. Il recherche les principes qui ont guidé ce Peintre ſublime ; il fait voir que les carac-

réres, tels que les a saisis ce Législateur & ce Souverain de l'Empire Dramatique, peuvent seuls ramener sur notre Scéne ce bon sens, cette noblesse, cette ame, cette vie, cette force comique enfin, qui semblent vouloir nous abandonner. „ Il est à craindre que la manie „ des nouveautés, pour *qui* (il falloit „ dire pour *laquelle*) le luxe de nos „ jours multiplie si laborieusement les „ colifichets & les riens, & fait servir „ la magnificence à la petitesse, ne „ vienne également usurper au Théâtre „ la place des objets vraiment nobles, „ vraiment utiles, n'y fasse succéder „ la gentillesse à la grandeur, les phos- „ phores à la lumiere, le néant à l'e- „ xistence; il est à craindre que n'offrant „ sur la Scène qu'une foule de petits „ tableaux plus ou moins neufs, on ne „ néglige totalement de peindre les „ grands caracteres. „

Réception de M. d'Alembert.

Si nous n'avions, Monsieur, comme à Londres & à Berlin, qu'une seule Académie, il faudroit y admettre pêle mêle, à l'exemple de ces Sociétés Royales,

tous les genres, tous les talens, y faire asseoir sans distinction l'Orateur, l'Astronome, le Poëte, le Grammairien, le Geometre, le Traducteur, l'Anatomiste, le Romancier, le Metaphysicien, le Bel-Esprit, &c. Mais nos Rois ont fondé à Paris un grand nombre d'Académies absolument differentes par leur objet & par leurs travaux, trois entr'autres qui regardent les Sciences en general, & qui ne se ressemblent pas plus qu'un Traité d'Algebre ressemble à un Traité de Grammaire, une Medaille à un Discours ou à un Poëme. Ces trois Corps qui forment en quelque sorte trois Isles séparées par des intervalles immenses, & qui semblent aujourd'hui flotter sur la mer & vouloir s'identifier, sont l'Académie Françoise, l'Académie des Sciences, & l'Académie des Belles-Lettres. La premiere est specialement consacrée à la Grammaire, à l'Eloquence & à la Poesie; la seconde à perfectionner les hautes Sciences, les Sciences plus particulierement utiles à la société, l'Anatomie, l'Astronomie, la Chimie, la Geometrie, &c; la troisiéme aux recherches historiques, aux explications des anciens monumens,

&c. On a ſi bien ſenti la néceſſité de diſtinguer les connoiſſances humaines, que l'Académie des Sciences elle-même eſt partagée en pluſieurs claſſes différentes, où chacun eſt placé ſelon ſon génie & ſes occupations. On dit communément qu'il ſuffit de ſçavoir bien écrire dans notre langue pour être reçû de l'Académie Françoiſe. Je ne crois pas que ç'ait été là l'intention du Fondateur. Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir bien écrire, il faut ſçavoir bien écrire ſur des matieres du reſſort de cette Académie; en un mot, il n'eſt, je crois, permis d'y prétendre que lorſqu'on fait parler pour ſoi des ſuccès éminens dans ce qu'on appelle la belle Littérature, lorſqu'on eſt un habile Grammairien, un excellent Traducteur, un Orateur éloquent, un grand Poëte, un Moraliſte du premier ordre, un Hiſtorien élégant, un véritable Bel-Eſprit. *Deſcartes* & *Nevvton*, dont les plus grands Géometres de nos jours n'approchent pas, ne devroient pas être de l'Académie Françoiſe, quand ils reviendroient au monde. Je connois des Architectes, des Peintres, des Médecins & des Chirurgiens qui écrivent parfaitement en Fran-

çois ſur leur Art. Eſt-ce un titre ſuffiſant pour les recevoir de cette Académie ? Non ſans doute ; ils ont leurs Académies particulières, les Académies d'Architecture, de Peinture, de Chirurgie, la faculté de Médecine, & de plus, pour les derniers, l'Académie des Sciences où leur mérite leur donne ſouvent entrée. Si l'abus que je prends la liberté de relever ici, venoit à s'étendre, nos trois Corps Académiques. Littéraires, ne formeroient bientôt plus qu'un triangle équilatéral ; & l'on voit aſſez les ſuites fâcheuſes que ce mêlange pourroit produire. Il ſeroit à craindre, que les genres, en ſe confondant ainſi, ne ſe communiquaſſent mutuellement leur caractere, leur ton ; que les ouvrages d'agrément & d'imagination ne priſſent un air de méthode, de préciſion & de ſéchereſſe qui leur convient ſi peu, & que les livres de raiſonnement n'affectaſſent le ſtyle léger & brillant du Bel-Eſprit. Ce reproche a déja été fait à ce ſiècle, & on le trouve fondé. Je ſçais qu'il peut naître des génies heureux qui réuniſſent le mérite des trois Académies. Mais ces phenoménes ſont rares; la nature ne prodigue pas les *Fontenelles*.

M. d'*Alembert*, de l'Académie des

Sciences, vient d'être reçû encore de l'Académie Françoiſe. Il a pris ſéance le jeudi dix-neuf de ce mois. Il convient lui-même à la tête de ſon remercîment, que *livré dès ſon enfance à des études abſtraites*, il *a été obligé depuis de s'y conſacrer par l'adoption qu'a daigné faire de lui une Compagnie ſçavante*; qu'ainſi ce n'eſt point à ſes écrits que les Académiciens François ont accordé leurs ſuffrages, mais à ſes ſentimens pour eux, à ſon zèle pour la gloire des Lettres. Cependant ſa Préface de l'Encyclopédie, ſon *Eſſai ſur les gens de Lettres*, ſon extrait de deux Volumes in 4° des *Mémoires* de *Chriſtine* Reine de Suéde, ſa Traduction de quelques morceaux de *Tacite*, où il y a quelques contreſens à la vérité, ſes *éloges hiſtoriques* de M. *Jean Bernoulli* & de feu M. l'Abbé *Terraſſon*, ſont des titres qui peuvent paſſer pour Littéraires, & juſtifier ſon élection.

Comme il ſuccède à feu M. *Surian* Evêque de Vence, qui avoit été de l'Oratoire, il annonce qu'il va commencer l'hommage qu'il doit à la mémoire de ce Prélat par quelques réflexions ſur le genre dans lequel il s'eſt diſtingué. M. d'*Alembert* poſe d'abord

un principe qui lui ſera conteſté. Il prétend que *la même agitation de l'ame capable d'exciter en nous une émotion vive ſuffit pour en faire ſortir l'image au-dehors; qu'il n'y a point d'art pour l'éloquence; puiſqu'il n'y en a point pour ſentir.* Sur cent mille ames qui ſentiront très-vivement, il n'y en aura peut-être pas deux en état d'exprimer au-dehors les ſentimens qu'elles éprouvent: c'eſt une vérité. Il s'enſuivroit de ce qu'avance M. d'*Alembert*, qu'il n'y a que les grands Orateurs qui ſentent vivement; leurs auditeurs n'ont-ils donc pas la faculté de ſentir au même degré de vivacité & pluſieurs d'entr'eux à un degré ſupérieur, puiſqu'ils applaudiſſent avec tant de chaleur & d'enthouſiaſme aux beaux ſentimens que ces Orateurs expriment? Et ces applaudiſſemens ne ſont-ils pas un aveu tacite de leur impuiſſance à faire ſortir auſſi éloquemment au-dehors les mêmes ſentimens?

Le Recipiendaire s'écarte de ſon ſujet; il parle & fait l'éloge de *Démoſthène* & de *Cicéron*. Mais le genre des *Démoſthènes* & des *Cicerons* n'étoit pas celui de M. l'Evêque de Vence. Il dit

enſuite (& cela eſt pardonnable à un Géometre) que *Deſcartes* & *Newton* ſont éloquens lorſqu'ils parlent de Dieu, du Temps & de l'Eſpace : à la bonne heure ; mais ce n'eſt pas encore le genre de l'éloquence de feu M. *Surian*. Voici cependant comment notre Auteur prouve l'éloquence de *Deſcartes* & de *Newton*. „ En effet, dit-il, *ce qui* „ *nous éleve l'eſprit ou l'ame, eſt la* „ *matiere propre de l'éloquence*, par le „ plaiſir que nous reſſentons à nous „ voir grands : ce qui nous anéantit à „ nos yeux n'y eſt pas moins propre, „ en ce qu'il ſemble auſſi nous élever, „ par le contraſte entre le peu d'eſpace „ que nous occupons dans l'Univers, „ & l'étendue immenſe que nos réflexions „ font parcourir, en s'élançant, „ pour ainſi dire, du centre étroit où „ nous ſommes placés. „ Outre qu'il y a un peu d'entortillage & d'obſcurité dans cette phraſe, je ne crois pas que *ce qui éleve l'eſprit ou l'ame ſoit la matiere propre de l'éloquence.* Le propre de l'éloquence n'eſt pas d'élever l'eſprit ou l'ame, mais de perſuader & de toucher, de convaincre l'eſprit & d'émouvoir le cœur. Que ne s'en tient-on aux

anciennes définitions de l'éloquence, qui ſont très-bonnes, ſans en aller chercher de neuves qui ne ſont pas juſtes. Je ne nie pas que l'éloquence n'éleve auſſi quelquefois l'eſprit ou l'ame; mais ce n'eſt pas là ſa matière, ſon caractère propre. Je n'entends pas trop la penſée de l'Auteur, lorſqu'il dit que ce qui nous anéantit nous éleve, que ce qui nous rapetiſſe nous rend grands. Voici encore un endroit qui auroit beſoin d'un commentaire. „ *Richelieu*, vainqueur de l'Eſpagne, de „ l'Héréſie & des Grands, ſentoit au „ milieu des hommages qu'il recevoit „ de toutes parts, que ſi le Sage n'en „ rendoit qu'au grand homme, la „ multitude n'en rendoit qu'à la place, „ & que les applaudiſſemens arrachés „ par *Corneille* à la multitude & aux „ Sages, n'étoient donnés qu'à ſa per„ ſonne. „ J'ai vû pluſieurs Lecteurs faire des efforts inutiles pour expliquer ce paſſage. L'Auteur s'eſt pour le moins mal exprimé. *Corneille n'arrachoit* pas les applaudiſſemens; il les obtenoit ſans violence; ces applaudiſſemens n'étoient point donnés à ſa perſonne, mais à ſes talens: il faut diſtinguer ces cho-

ſes là quand on veut écrire avec juſteſſe. Et d'ailleurs eſt-ce nous donner une grande idée du Cardinal de *Richelieu*, comme on doit la donner partout, & particulierement à l'Académie Françoiſe, que de nous le dépeindre avide des applaudiſſemens de la multitude pour ſa perſonne? Une grande ame, telle que la ſienne, ne devoit-elle pas ſe contenter des applaudiſſemens des Sages? De plus, pourquoi M. d'*Alembert* veut-il que la multitude ne donnât ſes applaudiſſemens qu'à la place de ce Cardinal? Je ſuis perſuadé qu'elle les a donnés ſouvent, avec toute l'Europe, à ſon génie éminent, à ſa profonde politique, comme elle les prodiguoit au génie ſublime de *Corneille*. Preſque tout le diſcours du Récipiendaire eſt écrit de ce ſtyle contraint, embarraſſé; il n'en eſt pas moins un très-grand Géometre, & un homme de beaucoup d'eſprit.

Je ſuis fâché, Monſieur, qu'il ne me reſte point aſſez d'eſpace pour m'étendre ſur la réponſe de M. *Greſſet* en qualité de Directeur. Cette réponſe eſt pleine d'idées nobles & claires, très-bien écrite, peut-être un peu trop oratoire; mais le ſujet ſemble l'excuſer. Il avoit

à parler de M. l'Evêque de Vence, c'est-à-dire, d'un grand Prédicateur. Pour le louer dignement, il a cru devoir prendre le ton de l'éloquence. J'ai peu lû de Discours Académiques aussi pleins de choses & d'images! On m'a dit qu'il fut médiocrement goûté lorsqu'il fut récité; mais il en est bien dédommagé à la lecture. Nous sommes accoutumés à voir toujours applaudir les Récipiendaires beaucoup plus que les Directeurs. Un nouvel Académicien est, en quelque sorte, comme une nouvelle mariée; on n'est occupé que d'elle, on n'a des yeux que pour elle.

Réponse faite au Discours de M. Dangeul.

Je viens de recevoir, Monsieur, la Réponse faite au Discours de M. *Dangeul* dans l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, par M. *de Psilanderhielm*, Conseiller du Conseil Royal des Mines, actuellement Président de cette Académie. Vous serez étonné de la délicatesse & de la pureté avec laquelle on parle notre langue dans une Académie étrangère. Notre Académie Françoise ne

la parle pas mieux en vérité. Vous n'admirerez pas moins la politesse du Président de l'Académie Suédoise de répondre en François à un François.

„ Monsieur, plus la modestie ajoute „ à la gloire des talens, plus il étoit na„ turel que le Public s'empressât de con„ noître l'Auteur caché d'un ouvrage, „ qui, par l'importance du sujet, par la „ solidité des preuves, par la force & „ l'agrément du style, réunit tout ce qui „ peut illustrer un nom dans la Républi„ que des Lettres.

„ Vous ne deviez pas vous flatter, „ Monsieur, de vous dérober long-temps „ à la curiosité des Societés littéraires de „ l'Europe. Cette Académie, sur-tout, „ avoit d'autant plus d'intérêt à vous dé„ couvrir, que ses travaux sont plus par„ ticulièrement destinés à la recherche „ & à l'éclaircissement des vérités, qui „ par vos soins viennent d'être mises „ dans un nouveau jour, & de faire, „ pour ainsi dire, une nouvelle fortune „ dans le monde.

„ A ce titre quel droit n'aviez-vous „ pas, Monsieur, à la reconnoissance de „ cette Académie? Cependant vous y en „ avez joint un plus touchant encore

„ pour tous ceux qui la compoſent. Vous „ avez compté pour rien l'eſpace qui „ vous ſéparoit de nous ; un voyage, „ dont le motif trop louable doit être „ cité avec les éloges qu'il mérite, nous „ a mis à portée de vous voir aſſis parmi „ nous, tandis que peut-être ailleurs on „ vous cherche encore ; & cette Acadé- „ mie, qui reconnoît ſi volontiers la ſu- „ périorité de tant d'autres Compagnies, „ illuſtres par leur ancienneté autant que „ par les ſervices qu'en a reçus le monde „ littéraire, remporte aujourd'hui ſur el- „ les l'avantage de décerner la premiere „ les honneurs Académiques à celui qui „ a déja ſi bien mérité des Sciences & de „ ceux qui veillent à leurs progrès.

„ Quelque prix que vous ſembliez „ mettre, Monſieur, à cette adoption, „ qui vous étoit ſi juſtement dûe, nous „ ſommes bien éloignés de vous l'avoir „ offerte comme la récompenſe des pei- „ nes que tous les jours nous vous „ voyons prendre pour l'avancement des „ connoiſſances utiles dont vous vous „ occupez avec tant de ſuccès. Nous „ avons voulu plutôt nous rendre pro- „ pres les fruits de votre application & „ de vos lumieres ; nous avons porté nos

„ vûes

„ vûes ſur l'utilité dont vous ſerez à cette
„ Académie lors même qu'elle ne jouira
„ plus de votre préſence dans ſes aſſem-
„ blées; nous avons crû enfin nous pré-
„ parer en vous un lien aſſuré avec les
„ Académies de toutes les Nations qui
„ apprendront à vous connoître, & qui
„ dés lors tâcheront, à notre exemple,
„ de vous acquerir.
Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28. Décembre 1754.

Fin du ſeptiéme Volume.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE SEPTIE'ME VOLUME.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, &c: par M. l'Abbé *Prévôt*: Tome XII. page 3.

POESIES DIVERSES de M. *Cocquard*, Avocat au Parlement de Dijon. 28.

L'ABONDANCE OU VERITABLE PIERRE PHILOSOPHALE, &c: par le ſieur *Pierre Brodin de la Jutais*, Médecin privilégié du Roi, &c. 40.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX D'ÉLOQUENCE, *propoſé par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban en l'année 1754*, ſur ce ſujet : *ſi l'on peut dire des Académies ce que l'Eſprit Saint a dit des Sages, que leur grand nombre ſourne au profit de la ſociété*: par le R. P. Dom *Pont*, Religieux Benedictin de la Congrégation de Saint-Maur, &c. 47.

ENTRETIENS SUR LES ROMANS, *ouvrage moral & critique*, &c : par M. l'Abbé *Jacquin*, de Picardie. 55.

LA SOLITUDE LITTÉRAIRE : ODE A L'OMBRE DU GRAND ROUSSEAU : par M. *Anneix de Souvenel*, ancien Bâtonnier des Avôcats du Parlement de Rennes. 66.

ODES D'HORACE TRADUITES PAR FEU M. L'ABBÉ DESFONTAINES. 73.

LA DEVOTION RECONCILIÉE AVEC L'ESPRIT : par M. *le Franc de Pompignan*, Evêque du Puy, très-digne frère de l'illustre Poëte de ce nom. 96.

ÉLOGE FUNÈBRE DE MARIE THÉRÈSE FELICITÉ D'EST, DE MODÈNE, DUCHESSE DE PENTHIÈVRE : par M. *Déon de Beaumont*. 112.

DISSERTATION SUR LA DIFFÉRENCE DE DEUX ANCIENNES RELIGIONS, LA GRECQUE ET LA ROMAINE : par M. l'Abbé *Coyer*. 117.

DISSERTATION SUR LE VIEUX MOT DE PATRIE : par le même. 133.

DISSERTATION SUR LA NATURE DU PEUPLE : par le même. 138.

Suite des ŒUVRES DE FEU M. HOUDAR DE LA MOTTE, l'un des quarante de l'Académie Françoise. 145.

LE PIRRHONISME DU SAGE : brochure par M. *de Beaufobre*, fils de l'illuſtre M. *de Beaufobre* mort à Berlin en 1738 ; le Roi de Pruſſe, doublement excité & par la conſidération que mérite la mémoire du père, & par les eſpérances que donne le fils, a pris ſoin de ſon éducation ; il l'a fait voyager à Paris où il eſt reſté deux ans ; il n'y a que trois mois qu'il eſt retourné à Berlin. . . 164.

EPÎTRE A M. DESLANDES : par M. *de Bonneval.* . . . 170.

TRAITÉ DE LA CONSERVATION DES GRAINS, ET EN PARTICULIER DU FROMENT : par M. *Duhamel du Monceau*, de l'Académie Royale des Sciences ; &c. . . . 173.

DISCOURS *prononcé à l'Académie Royale des Sciences de Stockholm*, par M. *Dangeul*, Maître des Comptes, ci-devant Maître d'Hôtel du Roi, le jour de ſa réception dans cette Académie. . . . 183.

AH QUEL CONTE ! CONTE POLITIQUE (dit-on) ET ASTRONOMIQUE : Roman nouveau par M. de * * * . . . 193.

COLLECTION DE DÉCISIONS NOUVELLES ET DE NOTIONS RELATIVES A LA JURISPRUDENCE PRÉSENTE : par M. J.

B. *Deniſart*, Procureur au Châtelet de Paris : Tome ſecond. 208.

GRAMMAIRE FRANÇOISE, *ou la maniere dont les perſonnes polies & les bons Auteurs ont coutume de parler & d'écrire : ouvrage* (dit l'Auteur lui-même) *clair & précis*, &c : par M. l'Abbé *de Wailly*. 217.

LAGUS ROI D'ÉGYPTE, Tragédie. L'Auteur m'eſt inconnu ; il paroît ſeulement par une phraſe de l'*Avant-propos* que c'eſt un Militaire. 232.

VIE DE M. BOUDON, grand Archidiacre d'Evreux. 243.

EPOQUES-ELEMENTAIRES PRINCIPALES ; &c : par M. *Mahaux*. 263.

LES TUTEURS, Comédie en deux Actes & en vers : par M. *Paliſſot de Montenoy*, de la Société Royale & Littéraire de Lorraine. 266.

TRAITÉ DES SENSATIONS : par M. l'Abbé *de Condillac*, de l'Académie Royale de Berlin : c'eſt le frère de M. l'Abbé *de Mably* qui nous a donné auſſi quelques ouvrages. Mademoiſelle *Ferrand* étoit fille d'un Gentilhomme de Champagne. Elle avoit tout au plus 45 ans quand elle eſt morte. 289.

APOLOGIE DE LA MÉTAPHYSIQUE *à*

*l'occaſion du Diſcours Préliminaire de l'Encyclopédie avec les ſentimens de M. *** ſur la Critique des penſées de Paſcal, ſuivis de trois Lettres* ſur l'ame : par M. *Boxillé*, actuellement réſident à Utrecht. Cette défenſe des penſées de *Paſcal* & ces trois Lettres ſur la nature de notre ame, ſont les mêmes qui ont été imprimées pour la premiere fois il y a ſept ou huit ans en Hollande, & réimprimées à Paris il y a environ dix-huit mois chez *Ducheſne*, Libraire. Voyez le dixieme Tome des *Lettres ſur quelques Ecrits de ce Temps*, page 180, où j'en ai parlé plus au long que je n'ai fait & que je n'ai dû faire ici. 298.

LETTRE que M. *Meunier de Querlon* m'a écrite à l'occaſion de la réfutation que j'ai faite du ſentiment de feu M. l'Abbé *Desfontaines* ſur la premiere Ode d'*Horace*. 307.

HISTOIRE ET COMMERCE DES COLONIES ANGLOISES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE : ouvrage très-bien fait & très-utile : par M. *** 312.

LETTRES SPIRITUELLES *de Meſſire Pierre-François Laſtau, Evêque de Siſteron.* 325.

LETTRES SUR LES OUVRAGES ET

ŒUVRES DE PIÉTÉ : *dédiées* à la REINE : nouvel Ouvrage Périodique entrepris par M. l'Abbé *Joannet*, le même qui nous a donné il y a deux ans trois petits Volumes intitulés *Elemens de Poësie*. Il a été long-temps Jésuite, & il y paroît à ses connoissances & à son amour pour le travail. 331.

COURS PUBLIC D'ARCHITECTURE ELEMENTAIRE : par le célébre M. *Blondel*, Architecte. 334.

RÉCEPTION de S. A. S. Monseigneur le Comte DE CLERMONT à l'Académie Françoise. 340.

RÉCEPTION de M. *de Bougainville*. 342.

RÉCEPTION de M. *de Boissy*. 345.

RÉCEPTION de M. d'*Alembert*. 349.

RÉPONSE faite au Discours de M. *Dangeul* : par M. *de Pfilanderhielm*, Conseiller du Conseil Royal des Mines de Suéde, actuellement Président de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm. 358.

Fin de la Table des Matières de ce septiéme Volume.